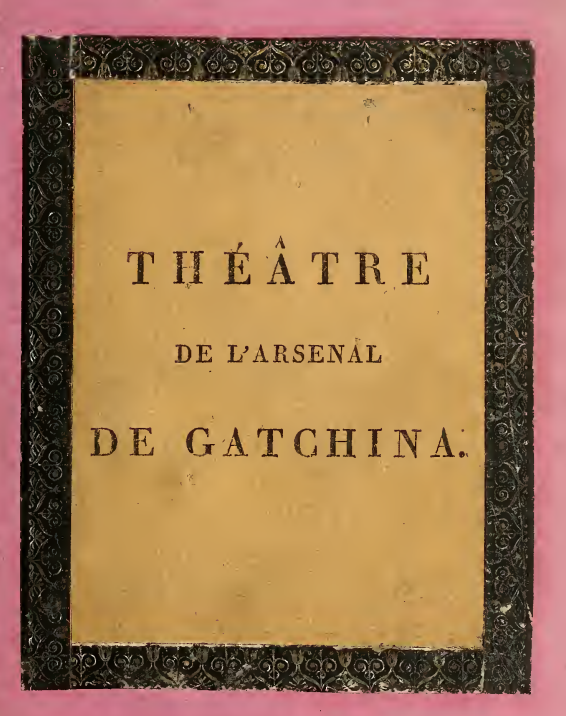

THÉÂTRE
DE L'ARSENAL
DE GATCHINA.


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

THÉÂTRE

DE

L'ARSENAL DE GATCHINA.

PERMIS D'IMPRIMER.

St.-Pétersbourg, le 10 Mai 1821.

Secrétaire du Comité de Censure du Ministère de l'Intérieur

B. de Sotz.

THÉÂTRE
DE
L'ARSENAL DE GATCHINA,
OU
RECUEIL
DE PIÈCES DE SOCIÉTÉ,

CONTENANT

QUATRE COMÉDIES, DEUX PROVERBES DRAMATIQUES, UNE TRAGÉDIE BURLESQUE ET UN VAUDEVILLE;

COMPOSÉ ET RESPECTUEUSEMENT PRÉSENTÉ

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

L'IMPÉRATRICE MARIE,

PAR LE COMTE G. DE CZERNICHEW.
Chernyshev, Grigoriĭ Ivanov

SAINT-PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1821.

UNE
HEURE DE VOYAGE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

Le Comte de BELVAL, en uniforme.

FRONTIN, son valet, en veste de courier.

Un Inconnu d'un certain âge, en costume de voyageur et en redingotte.

FRIL, Aubergiste.

Un Bailly, en habit de fonctions.

JULIE, jeune veuve, en costume de voyageuse.

Soldats du Guet en uniforme.

La scène se passe dans une hôtellerie. Le théâtre représente une chambre avec tables et chaises, sur l'une desquelles on voit des pistolets et une épée. Au fond, un porte-manteau par terre.

UNE
HEURE DE VOYAGE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELVAL seul, (*Ecrivant à une table*).

Parbleu, de mon journal, oui ! le commencement
Est parfait, plein de sel, me plaît infiniment ;
Et pour peu que la suite y réponde de même,
Je le fais imprimer. Ah ! quel plaisir extrême,
De voir tout un public, avec empressement,
S'arracher mon journal, le lire en un moment,
En un moment, oh non !... cela n'est pas possible,
L'ouvrage sera long, et même c'est plausible ;
Car depuis ce matin que j'ai quitté Paris,
Voilà bien des feuillets que j'ai déjà remplis !...
Que je voudrais savoir ce qu'à Paris on pense
De mon départ si prompt, de ma subite absence !
L'on m'y traite sans doute au moins d'inconséquent,
De jeune écervelé, de fat impertinent....
Eh quoi ! se dira-t-on, Belval, malgré son âge,
Veut faire le Caton, veut devenir un sage,
Et sans autres motifs que d'insensés desirs,
Il quitte brusquement la ville et ses plaisirs !....

Oui, Messieurs les censeurs, et telle est mon envie:
Je me livre aux attraits de la philosophie,
Et je veux vous prouver, même en très-peu de temps,
Qu'elle seule me plaît malgré mes vingt-cinq ans :
Et vous, jeunes beautés, dont j'étais idolâtre,
Qui m'embrâsiez jadis d'un amour opiniâtre,
C'en est fait pour jamais, je renonce à vos loix ;
Pour régner sur un cœur faites un autre choix.
Le mien depuis ce jour brave votre puissance !
L'indépendance en tout est le dieu que j'encense !...
Relisons mon journal... j'entends, je crois, quelqu'un;
C'est mon hôte sans doute ; au diable l'importun.

SCÈNE II.

BELVAL, FRIL.

FRIL.

Pardon si j'entre ainsi, mais mon devoir m'impose
De voir si vous avez besoin de quelque chose.

BELVAL.

Je vous suis obligé, je me trouve très-bien,
Et dans ce moment-ci je n'ai besoin de rien.

FRIL.

L'on voit bien que Monsieur est fait d'une autre étoffe,
Il est content de tout, c'est un vrai philosophe !

BELVAL.

Et qui donc vous a dit si je le suis ou non?

FRIL.

Mais c'est votre valet

BELVAL.

D'honneur? il est trop bon.
Et son certificat sans doute doit suffire.

FRIL.

Moi j'en juge d'après ce qu'il vient de me dire.

BELVAL.

Et que dit-il enfin?

FRIL.

Il prétend qu'aujourd'hui,
Monsieur quitte Paris par dégoût, par ennui,
Que, lassé des plaisirs que l'on goûte à votre âge,
Vous voulez désormais ne plus vivre qu'en sage,
Voyager par le monde, éviter ses erreurs,
Et de chaque pays connaître à fond les mœurs;
Que, pour y parvenir avec plus d'avantage,
Renonçant au fracas d'un brillant équipage,
Sans suite, incognito, vous voulez aujourd'hui
Parcourir l'univers à cheval avec lui.

BELVAL.

Puisque vous le savez, rien n'est plus véritable.
C'est un projet formé, solide autant que stable.
Je renonce aux plaisirs, je fuis même la Cour,
Les honneurs, leur éclat, l'ambition, l'amour.

FRIL.

Quoi ! les femmes aussi ?

BELVAL.

Bien plus que tout le reste !

FRIL.

Oh ! vous y reviendrez, c'est moi qui vous l'atteste.

BELVAL.

Je suis bien sûr que non, je les connais trop bien !
Ce sexe trop perfide !...

FRIL.

On ne lui cède en rien.

BELVAL.

Esclave par nature, il veut braver son maître !

FRIL.

Il connaît son pouvoir, ainsi cela doit être.

BELVAL.

Léger, inconséquent, sans raison, sans esprit.

FRIL.

Il maîtrise le nôtre et cela lui suffit.

BELVAL.

Mais brisons là-dessus, car vous avez beau dire,
Du sexe désormais je braverai l'empire :

C'est mon opinion : que ce soit bien ou mal,
Vous le verrez un jour écrit dans mon journal.

FRIL.

Vous faites un journal ?

BELVAL.

De tout ce qui me frappe.

FRIL.

Et même assurément de ce qui vous échappe.

BELVAL.

Tout ce que je sais bien.

FRIL.

Ou que l'on croit savoir.

BELVAL.

Je suis la vérité, pas à pas, à la piste,
Je suis impartial.

FRIL.

Oui, comme un journaliste.

BELVAL.

Comme un observateur.

FRIL.

Du moins très-imprudent.
En médisant du sexe, on risque trop souvent,
Et je crains les écueils de la philosophie.

BELVAL.

Je saurai les braver en dépit de l'envie.
En maîtrisant nos sens, sans peine, sans effort.
Quand la raison nous guide, on arrive à bon port!
Mais de moi vous avez une drôle d'idée ?

FRIL.

Sans vous faire aucun tort, elle est du moins fondée,
C'est votre âge, Monsieur, qui me fait craindre un peu.

BELVAL.

En moi l'expérience a su calmer mon feu.
Mais changeons de propos, et voyez, je vous prie,
Si mon cheval est prêt à quitter l'écurie.
Le temps s'est mis au clair, et je voudrais partir :
En m'envoyant Frontin, daignez l'en avertir.

FRIL.

Oui, Monsieur, il suffit. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BELVAL seul.

Il est plaisant mon hôte!
Et son opinion sur moi n'est pas bien haute :
Mais, convenons aussi, le fait est singulier :
En faveur du beau sexe il s'arme chevalier,
Malgré ses cinquante ans, et moi seul, à mon âge,
J'ose encor l'attaquer avec quelqu'avantage.

SCÈNE IV.

BELVAL, FRONTIN.

BELVAL.

Ah! c'est toi!

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

Le temps est?...

FRONTIN.

Beau, parfait.

BELVAL.

L'aubergiste...

FRONTIN.

Payé.

BELVAL.

Mon cheval?

FRONTIN.

Est tout prêt.

BELVAL.

Nous coucherons ce soir?...

FRONTIN.

A deux lieues de distance.

BELVAL.

Bien, cela n'est pas trop.

FRONTIN.

Mais c'est assez je pense,
Pour ne pas fatiguer...

BELVAL.

Ménageons nos chevaux:
Oui, mes chers compagnons de peine, de travaux.
Allons, partons, Frontin.

FRONTIN.

Partons.

BELVAL.

Frontin soupire!
Voudrait-il me quitter ? mais tu n'as qu'à le dire.

FRONTIN.

Non... Monsieur, mais enfin....

BELVAL.

Tu regrettes Paris,
Sans doute que ton cœur de quelque Nymphe épris...

FRONTIN.

Tout le monde n'est pas comme vous insensible!

BELVAL.

Il faut le devenir.

FRONTIN.

Mais s'il m'est impossible?

BELVAL.

Je le dis pour ton bien.

FRONTIN.

On fait ce que l'on peut,
Comme dit le proverbe, et non pas ce qu'on veut.
Je préfère une vie et paisible et tranquille
Au plaisir de courir toujours de ville en ville.

BELVAL.

Tu t'y feras, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi je n'en sais rien ;
Vous-même, selon moi, ne faites pas trop bien,
Et s'il faut vous parler, Monsieur, avec franchise,
Un départ aussi prompt est, selon moi, sottise.
Car, soit dit entre nous, pourquoi quitter Paris,
Justement à l'instant qu'un de vos vieux amis,
Le marquis d'Autréaux, ami de votre père
Veut vous donner la main d'une riche héritière ;
De sa sœur en un mot : une veuve d'esprit,
Belle, aimable, charmante, à ce que chacun dit ?

BELVAL.

Il est vrai; mais, Frontin, j'ai trois ans de moins qu'elle!

FRONTIN.

Quand on aime et qu'on plaît, c'est une bagatelle.
Sa raison calmerait votre vivacité ;
Ce qui serait un bien, Monsieur, en vérité....

C'est pourtant cet hymen, convenez-en vous-même,
Qui vous fait entreprendre, à mon regret extrême,
Un voyage incertain, décidé brusquement,
Sans rien dire à personne, et sans, auparavant,
Voir cette prétendue ! Une philosophie
Vous porte à mépriser les plaisirs de la vie ;
Vous craignez, dites-vous, de former un lien,
La liberté pour vous est le suprême bien,
Et pour fuir les dangers des nœuds du mariage,
Vous voulez vous livrer à tous ceux d'un voyage.

BELVAL.

La gloire de les vaincre est un si grand attrait !

FRONTIN.

Fort bien, votre début, Monsieur, vous le promet :
Car depuis ce matin une ondée effroyable,
Nous mouilla jusqu'aux os, c'est beau, c'est agréable;
Et c'est le moindre encor, viendront d'autres malheurs:
Mauvais lit, mauvais vins, le diable, les voleurs,
Enfin que sais-je moi ?.. Vous riez, moi j'enrage !
Quand on est philosophe, en beau tout s'envisage,
Mais moi, Monsieur, mais moi qui ne le suis en rien,
Je regrette Paris ! Je m'y trouvais fort bien.
J'avais fait connaissance avec une voisine,
J'avais donné mon cœur à l'aimable Justine,
Et ne voilà-t-il pas qu'il faut l'abandonner ?
Ai-je tort maintenant de me tant chagriner ?

BELVAL.

Ecoute bien, Frontin, si Justine est fidelle,
Tu seras plus heureux à ton retour près d'elle.

FRONTIN.

Mais les absents, Monsieur, près des femmes ont tort.

BELVAL.

Absents comme présents, c'est toujours notre sort.

FRONTIN.

Vous êtes consolant avec votre franchise.

BELVAL.

Allons, partons, Frontin, emporte ma valise.

(*Frontin charge la valise sur son dos, et au moment qu'il veut sortir avec Belval, Fril entre.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRIL.

FRIL.

Monsieur change d'avis et ne part plus sitôt?

BELVAL.

Au contraire, je pars.

FRONTIN, *montrant la valise sur son dos.*

Voyez ceci plutôt.

FRIL.

En ce cas donc, Monsieur accepte l'équipage.

BELVAL.

Je ne vous comprends pas.

FRONTIN.

Eh quoi? quel verbiage!

FRIL.

Depuis que vous avez prêté votre cheval...

BELVAL.

Prêté! mais à qui donc? oh! ceci n'est pas mal!

FRONTIN.

Prêté son cheval! quoi? son cheval de bataille!
Monsieur l'hôte est badin, et sans doute il nous raille!

FRIL.

Eh! non, Monsieur, eh! non... et témoin ce billet
Qu'on m'a donné pour vous.

BELVAL.

Voyons-en le sujet.
De qui pourrait-il être? (*il lit*) « Une cruelle affaire,
« Que je suis obligé, malgré moi, de vous taire,
« Me décide soudain: pardon, mon cher Belval,
« Si pour m'enfuir plutôt, j'ai pris votre cheval.

FRONTIN.

Prendre votre cheval! le vol est manifeste....
Continuez, Monsieur, que chante-t-il du reste?

BELVAL, *continuant de lire.*

« Je laisse ma berline....

FRONTIN.

Un triste berlingot
Qui ne vaut pas six sous. L'ami n'est pas si sot!

BELVAL, *continuant de lire.*

« Et surtout vous confie une personne aimable...

FRONTIN.

Une femme? comment?...

BELVAL, *lisant.*

« Au malheur qui l'accable,
« Daignez la dérober, soyez son protecteur,
« Je vous devrai beaucoup. Tout à vous. Serviteur.»
Mais de qui ce billet? il est sans signature.

FRIL.

Vous ne connoissez pas, Monsieur, cette écriture?

FRONTIN.

Eh! non, vous le voyez, c'est sans doute un fripon,
Et le style et le fait ensemble correspond.

BELVAL, *avec vivacité à Fril.*

Mais cette Dame enfin?

FRONTIN, *sur le même ton.*

Montrez-nous l'équipage.

BELVAL.

Qu'il veut me confier?

FRONTIN.

Qu'il nous laisse en ôtage.

FRIL.

La voiture est en bas; et cet appartement
Est celui que Madame occupe en ce moment.
Du reste elle est très-bien, d'une aimable figure...

FRONTIN.

Visitez-la, Monsieur, je vais voir la voiture. (*Il s'en va.*)

BELVAL.

Allez donc, mon cher hôte, et daignez l'avertir,
Que Monsieur de Belval voudrait l'entretenir.

FRIL.

Oui, Monsieur, et j'y vais.

SCÈNE VI.

BELVAL.

L'aventure est unique,
Et ma position est tout-à-fait comique!
Quelqu'un, je ne sais qui, que je ne connais pas,
M'enlève mon cheval, me laisse sur les bras,
Et sans m'en prévenir, une femme inconnue;
La chose est singulière autant qu'inattendue.
Si je pouvais du moins reconnaître la main
Qui traça ce billet; mais non! je cherche en vain,
Je m'y perds tout-à-fait et n'y puis rien comprendre!
Je le saurai, j'espère.... allons, il faut attendre.
La belle va paraître, et, très-probablement,
Saura me mettre au fait de tout l'évènement.
Elle est, dit-on, fort bien, aimable autant que belle,
Mon cher hôte, du moins, vient de la juger telle;
Tant mieux...mais la voici..ma foi! pas mal,d'honneur!
Son extérieur au moins prévient en sa faveur.

SCÈNE VII.

JULIE, BELVAL.

JULIE.

Ma présence, Monsieur, doit un peu vous surprendre.

BELVAL.

Madame... j'en conviens, j'étais loin de prétendre
A l'honneur... au plaisir de voir ce que je vois ;
Un ami prétendu, qu'à peine je conçois....
Par ce billet....

JULIE.

Je sais, l'hôte a su m'en instruire.

BELVAL.

Madame, en ce cas donc vous daignerez me dire
De qui vient ce billet....

JULIE.

De la part de celui
Qu'un évènement oblige à me fuir aujourd'hui.

BELVAL.

Mais....

JULIE.

Un évènement qu'on juge à la légère,
Peut paraître à vos yeux bien extraordinaire ;
Et sans l'être pourtant.

BELVAL.

J'y consens avec vous ;
Mais celui-ci, Madame, qu'il soit dit entre nous,
Est dans le cas de ceux....

JULIE.

Que sans me compromettre
Je ne puis expliquer ; mais j'ose m'en remettre
A votre propre honneur. Si ma discrétion
Peut exciter, Monsieur, votre prévention,
C'est un malheur de plus ; pourtant, tel qu'il puisse être,
A vos yeux je ne puis me faire encor connaître.

BELVAL.

Je n'insiste donc plus ! près de vous, je le sens,
La raison doit céder à d'autres sentiments.
(*A part.*) Charmante, en vérité.

JULIE.

Délicat et sensible,
Voulez-vous vous charger du fardeau bien pénible
Qu'étrangement ainsi l'on confie à vos soins ?

BELVAL.

Fardeau n'est pas le mot, c'est plaisir pour le moins !
Mais vous-même en ce jour, me connaissant à peine,
Pouvez-vous vous livrer... ?

JULIE.

Je ne suis point en peine !
Un militaire, oh ! oui, s'il devient protecteur,
Promet tacitement le courage et l'honneur.
Pour cueillir les lauriers que le sort vous apprête,
Il faut vaincre à la fois et garder sa conquête.

BELVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Que de grâce et d'esprit ! Réclamer mon appui,

C'est me faire espérer tout le vôtre aujourd'hui.
Mais ne pourrais-je au moins savoir de vous, Madame,
Le nom de l'inconnu qui pour vous me réclame.

JULIE.

Vous le nommer, Monsieur, c'est trahir mon secret,
Ne l'exigez donc point; soyez assez discret,
Pour ne pas....

BELVAL.

Il suffit.... Madame vient?...

JULIE.

D'Auxerre.

Est-ce aussi votre route?

BELVAL.

Oh! non, tout au contraire,
Car je viens de Paris...

JULIE.

Pour moi c'est un malheur!...
Mais puisque vous daignez être mon protecteur,
Mon guide, mon appui, vous changerez sans doute
De plans et de projets?

BELVAL.

Je suivrai votre route;
A la gloire soumis, par état, par penchant,
C'est l'être à la beauté, par goût, par sentiment.

JULIE.

De combien de dangers toutes deux sont la cause!

BELVAL.

On s'expose à l'épine en cultivant la rose.
Mais qu'entends-je ? quel bruit ?

(*On entend derriere le théâtre un cliquetis d'armes et une voix qui crie.*)

Arrêtez, en prison.

BELVAL.

Que veut dire ceci

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Mais je vous dis que non.

JULIE.

Ah! de grâce, soyez sans crainte, sans alarmes,
Ce n'est rien, je sais tout.

BELVAL.

Je vois courir aux armes!

JULIE.

Il se peut... il est vrai... sans vous inquiéter,
Si pourtant...

BELVAL.

Achevez!

JULIE.

On veut... vous arrêter.

BELVAL.

M'arrêter! et pourquoi? daignez parler, de grâce.

JULIE.

Si vous éprouviez, Monsieur, quelque disgrâce,
Daignez y consentir, c'est un rien... une erreur.

BELVAL.

Voudrait-on m'éprouver, attaquer mon honneur?
Suis-je le jouet d'une plaisanterie?

JULIE.

Eh! non, Monsieur, eh! non, calmez-vous je vous prie.
Ce n'est qu'un quiproquo.

BELVAL.

Mais pourquoi m'arrêter?
Ah! malheur à celui qui voudrait le tenter.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRONTIN ET FRIL.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, sauvez-vous, le Bailly, la justice,
D'un complot infernal vous nomme le complice.

FRIL.

Vous êtes entouré; l'on cherche en ce logis,
Une Dame suspecte et de plus un Marquis...

FRONTIN.

J'avais beau leur crier que vous êtes un Comte,
L'on me traite de sot, et mon discours de conte.

BELVAL.

Mais vous êtes, Madame, au fait de tout ceci.

JULIE.

Monsieur...

FRONTIN.

Tenez, voilà le coquin de Bailly.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE BAILLY, LE GUET.

LE BAILLY.

Holà! gardes à moi; qu'on ferme toute issue,
Placez des gens partout, dans la cour, dans la rue,
Qu'on ne bouge d'ici sans un ordre de moi.
Je vous arrête tous.

(*Tout le monde s'écrie.*)
Tous!

LE BAILLY.

Tous, de par le Roi.

BELVAL.

Je sais ce que l'on doit à votre ministère;
Je sais le respecter; mais il est nécessaire,
Avant de se hâter dans de faux jugements,
D'en séparer d'abord ceux qui sont innocents.

LE BAILLY.

Tâchez de me répondre à votre honneur et gloire
Quand il faudra subir votre interrogatoire.

BELVAL.

Soit, je ne le crains point.

FRONTIN.

C'est-il clair, ou bien non?

LE BAILLY.

Aux arrêts.

FRIL.

Oh! Bailly!

LE BAILLY.

Monsieur l'hôte, en prison.

BELVAL.

Mais, Monsieur....

LE BAILLY.

Insulter ma robe exécutrice !
Et manquer, moi présent, à la haute justice !
Ah ! nous allons le voir !

BELVAL.

D'honneur il est parfait.
(*Au bailly ironiquement.*)
Thémis possède en vous un bien rare sujet.

LE BAILLY.

Vous le saurez bientôt. Allez, qu'on les emmène,
Qu'ils restent enfermés au moins une semaine.

FRONTIN.

Comment? c'est tout de bon?
(*Le Guet emmène Frontin et Fril.*)

LE BAILLY.

Si vous le permettez.
Qu'on nous laisse tout seuls; et vous, gardes, sortez.
Ah ça ! verbalisons. (*à Julie*) Votre nom, je vous prie.

BELVAL, *à part.*

Nous le saurons enfin.

JULIE.

Je me nomme Julie,
Marquise de Trévoux.

LE BAILLY.

S'il vous plait, un moment.
Que je parcoure un peu votre signalement, (*il lit.*)
Marquise de Trévoux!... fort bien, c'est cela même.

BELVAL.

Je ne la connais pas, ma surprise est extrême.

LE BAILLY.

Or sus, à vous, Monsieur, allons à votre tour.
Comment vous nommez-vous? répondez sans détour.

BELVAL.

Le Comte de Belval.

LE BAILLY, *le toisant du haut en bas ironiquement.*

Votre nom de famille..?
Il n'y manque qu'un rien, qu'une simple vétille,
C'est qu'il est supposé, le vôtre est de Trévoux,
Et très-conséquemment, vous êtes son époux.

BELVAL.

Moi, Monsieur?

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

De grâce, je vous prie,
Persuadez-le-nous!

LE BAILLY.

Point de plaisanterie,
Elle pourrait vous perdre au lieu de vous sauver;
Sur ce papier d'ailleurs, j'ai de quoi le prouver.

BELVAL.

Tout comme il vous plaira ; je jure sur mon âme,
Que je n'ai point l'honneur d'être époux de Madame;
Vous êtes dans l'erreur, et très-certainement...

LE BAILLY.

Démentez donc, Monsieur, votre signalement (*il lit.*)
Taille svelte...

BELVAL.

Il est vrai.

LE BAILLY, *lisant.*

Vingt-cinq ans...

BELVAL.

C'est mon âge.

LE BAILLY, *lisant.*

Portant un uniforme...

BELVAL.

Oui, j'en ai l'avantage.

LE BAILLY, *lisant.*

Dont il s'est emparé pour son déguisement.

BELVAL.

C'est une fausseté !..

LE BAILLY.

Patience, un moment.

(*Lisant.*)
Cheveux blonds.

BELVAL.

Regardez.

LE BAILLY, *lisant.*

Le ton vif et peu sage,

BELVAL.

Mais, Monsieur!

LE BAILLY.

C'est écrit; (*il lit*) et d'une humeur volage.
Vous êtes observé, suivi depuis Paris.

BELVAL.

Il se peut.

LE BAILLY.

Ergo, donc, vous êtes le Marquis.

BELVAL.

Ergo, vous vous trompez. Votre devoir, je pense,
N'est pas de me juger sur la simple apparence;
Je me nomme Belval, habitant de Paris,
Comte dès ma naissance, et ne suis point Marquis!
Quant au reste, Madame est ici pour vous dire
Si je suis son époux!

JULIE.

Monsieur, sans vous dédire,
Oui... je crois que...

BELVAL.

Comment..?

JULIE.

Le Bailly!.. son courroux...

LE BAILLY.

Ce trouble seul, Monsieur, dépose contre vous!
(*à Julie*) Bien, à la vérité rendant un juste hommage,
C'est plaider votre cause avec quelqu'avantage.

BELVAL.

Mais, Madame, un seul mot! suis-je votre mari?

JULIE.

Il est vrai... mais enfin... je me sens...

LE BAILLY.

Allons, fi!

Chagriner de la sorte une aimable personne!

BELVAL.

Un mot, Madame, un mot.

JULIE, *au Bailly.*

A vous je m'abandonne;

Ah! Monsieur le Bailly, prêtez-moi votre bras;
Je me sens affaiblie, et ne me soutiens pas...
Dans ce moment, Monsieur, je ne puis rien vous dire,
Laissez-moi me calmer, à peine je respire.

LE BAILLY.

Elle me fait pitié: quel air sensible et doux!
Allons ne craignez rien, venez, rassurez-vous:
Je vous prends sous ma garde, et vous promets d'avance
De bien mettre au grand jour toute votre innocence.
Venez.

BELVAL.

Un mot...!

JULIE.

O ciel!

LE BAILLY.

Je vais guider vos pas.

SCÈNE X.

BELVAL.

L'aventure est étrange, et ne se conçoit pas!...
Je me trouve arrêté, sans doute par méprise,
Et lorsque d'un seul mot que le cas autorise,
Une femme pourrait fort bien me disculper,
Madame sait se taire et ne veut point parler...
Un trouble, un embarras, ou feint, ou véritable,
Font croître les soupçons qui me rendent coupable.
Fort bien! c'est la journée aux grands évènements;
Dignes de mon journal, chapitre des Romans.
Voyons donc jusqu'au bout, et surtout sans colère.
Tôt ou tard je saurai le fond de ce mystère;
Et puisque le Bailly ne veut pas m'écouter,
Rions à ses dépens, et sans rien redouter.
Cela ne peut durer. ... Il me vient une idée...
Oui.. pourquoi pas?.. sans doute.. elle est du moins fondée.
Puisqu'enfin malgré moi je me trouve arrêté,
Prêtons du moins un charme à ma captivité.
Oui, fort bien... c'est cela : puis d'ailleurs je me venge
Du Bailly, de la belle... allons le tout s'arrange.
Ah! belle Dame, on veut que je sois votre époux,
Vous-même y consentez. Bon, soit dit entre nous;
Eh bien! je le serai... je tâcherai de l'être,
Et nous verrons après... Quelqu'un semble paraître.

SCÈNE XI.

LE BAILLY, BELVAL.

LE BAILLY.

Or sus, vous savez bien quand on est arrêté,
Que l'usage prescrit une formalité :
Daignez donc, s'il vous plaît, Monsieur, en conséquence,
D'abord vous désarmer.

BELVAL.

Sans nulle résistance,
Et voilà mon épée. (*Il la présente par la pointe.*)

LE BAILLY.

O ciel !

BELVAL.

Quelle terreur!

LE BAILLY.

Mais je suis dans la robe.

BELVAL.

On le voit à la peur.

LE BAILLY.

N'avez-vous pas encor quelqu'autre arme à me rendre?

BELVAL.

Tenez, ces pistolets.

LE BAILLY.

Bon, je m'en vais les prendre.

BELVAL.

Ils sont chargés au moins.

LE BAILLY.

Oui dà ? mais dans ce cas,
Ils peuvent y rester, ils sont très-bien là-bas.
Vos papiers, s'il vous plaît, c'est le point nécessaire.

BELVAL.

Ce n'est point pour les lire ?

LE BAILLY.

Oh ! c'est une autre affaire.

BELVAL.

En vertu de quel ordre ?

LE BAILLY, *lui montrant une pancarte.*

(*Il lit.*) Tenez, de celui-ci.
« Nous, Nous et cetera, vous ordonnons, Bailly,
« De vous saisir partout où vous serez le maître,
« Du Marquis de Trévoux : de vous faire remettre
« Surtout tous ses papiers. » En est-ce assez cela ?

BELVAL.

Je ne résiste plus. (*Il remet son journal.*)

LE BAILLY.

Enfin donc le voilà ;
Je le tiens en mes mains, ce libelle exécrable.

BELVAL.

Libelle, dites vous !

LE BAILLY.

Horrible, épouvantable !
Contre le Ministère et le Gouvernement.

BELVAL.

Ah ! c'est donc pour cela ?...

LE BAILLY.

Très-positivement.

BELVAL, *en riant.*

Eh! bien, lisez, Monsieur.

LE BAILLY.

Riez, mais patience,
Nous vous ferons bientôt courir une autre chance.
Ah! lisons maintenant. (*Il lit*) «Voyage ou bien Journal
«Ecrit à Monsieur N... par son ami Belval.»
C'est cela justement, on prend un titre vague,
On se suppose un nom et puis on extravague;
On écrit des horreurs, qu'on adresse à celui
Qui tout à point nommé se trouve être l'ami.
Nous connaissons cela; l'on n'en est plus la dupe;
Voyons, dans son journal, à quoi Monsieur s'occupe.

BELVAL.

Il est, ma foi, plaisant!

LE BAILLY, *lisant.*

«Cher ami, sans retour,
«Je quitte pour long-temps Paris et son séjour.
«Oui, j'ai fait un complot ensemble avec Clarice.»
Tenez, le voyez vous? un complot, un complice!
C'est juste ce qu'il faut.

BELVAL, *toujours en riant.*

Le complice est parfait.

LE BAILLY.

Quel est ce malheureux?

BELVAL.

Ce n'est qu'un chien barbet.

LE BAILLY.

Le détour est grossier; mais j'ose vous promettre,
Qu'à l'interrogatoire, on saura le connaître.

BELVAL.

Tout comme il vous plaira, Monsieur, il est muet.

LE BAILLY.

Cela n'est qu'un prétexte, on sait ce qu'il en est,
Et sitôt qu'en nos mains on remettra le drôle,
Nous lui ferons bientôt retrouver la parole,
Et dans les tribunaux nous avons un secret...

BELVAL.

Il doit être, Bailly, merveilleux en effet.

LE BAILLY.

J'en ai suffisamment, c'est moi qui vous l'assure.
Comment donc, un complot! vous êtes dangereux!

BELVAL.

Vous ne l'êtes pas vous; c'est être plus heureux.

LE BAILLY.

Non, je ne voudrais pas me voir à votre place.

BELVAL.

J'envie peu la vôtre, et Bailly...

LE BAILLY.

Quoiqu'on fasse,
Ne l'est pas qui voudrait.

BELVAL.

Je le crois aisément;
Votre charge, Monsieur, est belle assurément;
Et je conçois fort bien qu'un sot, qu'un imbécille...

LE BAILLY.

De père en fils, Monsieur, nous sommes dans la ville
Reconnus pour cela! Depuis plus de cent ans
Les Baillys sont choisis parmi nos descendants.

BELVAL.

Cela vous fait honneur, prouve votre mérite.

LE BAILLY.

Salomon, mon ayeul est le premier qu'on cite,
Et l'on en parlera, Monsieur, dans tous les temps.

BELVAL.

On parlera bien plus, Monsieur, à vos dépens,
Et quant à moi, Bailly, gravé dans ma mémoire...

LE BAILLY.

Je l'espère, Monsieur, à mon honneur et gloire.

BELVAL.

Oh! vous réussirez...

LE BAILLY.

En dépit des méchants!

BELVAL.

Même des gens d'esprit.

LE BAILLY.

Des airs aussi tranchants
Ne vous vont point du tout. Quittez la raillerie,
Ce ton de persifflage et de plaisanterie.
Vous perdez votre temps.

BELVAL.

Je le crois avec vous.

LE BAILLY.

Cet air fat...

BELVAL.

Cet air sot...

LE BAILLY.

Vous va mal entre nous.

BELVAL.

Vous sied à ravir.

LE BAILLY.

Tremblez de ma colère.

BELVAL.

Tremblez est un peu fort. Tout doux, Bailly, compère.

LE BAILLY.

Monsieur, je le répète, oui je me fâcherai.

BELVAL.

Monsieur, je le répète, oui, tant mieux, j'en rirai.

LE BAILLY.

Vous me poussez à bout! mettez vous en défense,
Et sus verbalisons.

BELVAL.

Je dicte la sentence.

LE BAILLY, *parlant dans la coulisse.*

Qu'on cherche le valet.

BELVAL.

Pour nous mieux réjouir.

LE BAILLY.

J'espère que bientôt tout cela va finir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRONTIN *qu'on amène.*

LE BAILLY.

Approchez, approchez. Vous vous nommez Clarice?

FRONTIN.

Pas tout-à-fait, Monsieur, mais Frontin.

LE BAILLY.

Nom factice.
Au reste c'est égal; répondez franchement.
Ne fûtes-vous jamais, accidentellement,
Porteur de missions secrettes, importantes?

FRONTIN.

C'est comme qui dirait de missions galantes?
(*Belval fait signe qu'oui.*)
Oh! mon Dieu si, Monsieur, et tout le long du jour
Je portais, rapportais, mille billets d'amour.

LE BAILLY.

Non, ce n'est pas cela. Ce que je vous demande...

FRONTIN.

Et, mettant aussitôt chaque belle à l'amende,
Je me faisais payer tous les soupirs d'autrui.

LE BAILLY.

Non, ce n'est pas cela!

FRONTIN.

Quel plaisir! point d'ennui.
Les femmes même alors nous paraissaient fidelles,
Tout entier à l'amour, on volait auprès d'elles.

LE BAILLY.

Eh! ce n'est pas cela!

FRONTIN.

Tenez, sans vanité,
Je plaisais pour mon compte à plus d'une beauté.

LE BAILLY.

Je vous demande si...

FRONTIN.

Je comprends à merveille.
Ah! Monsieur, quel bon temps! heureux dès la réveille
On l'était tout le jour!

LE BAILLY.

Mais vous n'avez jamais?...

FRONTIN.

Eu quelque repentir? Très-peu: pour des faux frais...

LE BAILLY.

Bourreau! je te demande...

FRONTIN.

Encor pour l'ordinaire
La faute était à nous, quand on manquait l'affaire.

LE BAILLY.

Oh! j'enrage!

FRONTIN.

Ah! Monsieur, alors j'étais heureux!

LE BAILLY.

Je crève de dépit!

FRONTIN.

Vifs, dispos, frais, joyeux,
Les soucis, les chagrins nous effleuraient à peine.
Point de Baillys grossiers, pour nous mettre à la chaîne,
Surtout point de...

LE BAILLY.

Paix! paix! non, Satan, Lucifer
N'ont point de tels tourments au fin fond de l'enfer!
Exempts! en lieu bien sûr ramenez-moi ce drôle,
Pour qu'il perde du moins le goût de la parole.

(*On emmène Frontin.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULIE.

LE BAILLY.

Ah! Madame, approchez, ne craignez rien pour vous,
Les coupables, ce sont Clarice et votre époux;
L'un auteur d'un complot, et l'autre son complice.

JULIE.

Je viens vous empêcher de faire une injustice.
Oui, Monsieur le Bailly, vous êtes dans l'erreur.
Mon silence obstiné, triste effet de ma peur,
Vous fit croire tantôt que les nœuds d'hyménée
Avaient au sort du Comte uni ma destinée.
Je viens, vous détromper: il n'est pas mon époux.

LE BAILLY.

En voici bien d'une autre! ah! ça, plaisantons-nous,
Et venez-vous aussi pour me narguer, Madame?
C'en est trop! s'il vous plaît, vous resterez sa femme.

BELVAL, *à Julie avec finesse.*

La feinte est inutile, j'ai dit la vérité:
Esclave à vos genoux, j'y mets ma liberté.
Monsieur est convaincu du nœud qui nous enchaîne,
Et pour le détromper vous aurez trop de peine.

JULIE, *au Bailly.*

Non, ne le croyez pas, ah! gardez-vous-en bien,
On vous trompe, Bailly, et Monsieur ne m'est rien.

LE BAILLY.

On me trompe! on me trompe! et vous croyez possible
Qu'on puisse me tromper? non, c'est inadmissible,
Et l'on n'a vu jamais un Bailly se tromper.
Il serait beau vraiment qu'on puisse l'attraper.
Allons, allons, cessez; tantôt, plus raisonnable,
Votre conduite était plus juste et plus louable.

BELVAL.

A convaincre Monsieur on perd tout son latin.
Il faut se résigner, subir votre destin;
Oui, je suis votre époux, oui, je veux toujours l'être,
Et de cette union mon bonheur va renaître.

JULIE, *à Belval.*

Tantôt en vous priant, Monsieur, d'être discret,
Je vois que vous avez pénétré mon secret,
Et que de le garder ayant la complaisance,
Vous croyez m'obliger; mais je vous en dispense,
Je n'en ai plus besoin, dites la vérité.
Par elle jouissez de votre liberté.

BELVAL.

Etre libre à ce prix à mes yeux n'a nuls charmes.
Moi, vous abandonner dans ces moments d'alarmes!
Ah! Marquise, croyez!... (*Il veut lui baiser la main.*)

JULIE.

Mais, Monsieur!

BELVAL.

Que ce cœur,
Brûle toujours pour vous, de la plus tendre ardeur!

JULIE.

C'en est trop; s'il vous plaît, cessons ce badinage.

BELVAL, *au Bailly.*

Pardonnez-moi, Bailly, tantôt mon persifflage;
Je conviens de mes torts, daignez les oublier:
Moi-même je me rends pour votre prisonnier.
Et bien loin de braver votre pouvoir suprême
Avec docilité je m'y soumets moi-même!

LE BAILLY, *se rengorgeant.*

Je ne suis pas si diable autant que je suis noir!

BELVAL, *en jetant une bourse au Bailly.*

Mais sans trahir en rien, Bailly, votre devoir,
Vous pouvez m'accorder une faveur bien grande,
Qui dépend de vous seul et que je vous demande.
Oui, c'est de différer jusqu'à demain matin,
La sentence qui doit décider mon destin.
Voyez comme elle est triste, et je veux la distraire!
Même un jour de repos lui serait nécessaire.
Ainsi permettez-nous de rester en ces lieux,
Pour nous remettre un peu, pour faire nos adieux.

JULIE.

O ciel! quel embarras!

BELVAL.

Courage, ô mon amie,
Vos jours me sont plus chers, oui, que ma propre vie!
Calmez-vous, aujourd'hui soyons tout à l'amour;
Nous partirons demain à la pointe du jour.

LE BAILLY, *prenant à chacun la main.*

Ecoutez, bel enfant, moi, je ne suis sévère
Qu'autant que l'on voudrait exciter ma colère.
Oui, j'accède au desir du Marquis votre époux,
Et ne veux pas troubler des entretiens si doux.
(*Il veut s'en aller.*)

JULIE, *l'arrêtant.*

Un moment, s'il vous plaît; si c'est une ironie,
Elle est de trop ici; si c'est plaisanterie,
Elle insulte, Monsieur, à votre dignité.

LE BAILLY.

Comment! vous abusez encor de ma bonté,
Après ce que je fais? . . . la méchante friponne!
Allons, soyez donc sage, et moi je vous pardonne.
Bon soir. . . .

JULIE.

Permettez-moi que je suive vos pas?

LE BAILLY.

Je le défends.

JULIE.

Monsieur!

LE BAILLY.

L'on ne me trompe pas!

SCÈNE XIV.

JULIE, BELVAL.

JULIE, *à part.*

Ma situation devient embarrassante!

BELVAL, *très-légèrement.*

Daignez me pardonner, si, malgré mon attente,
Nous sommes mariés.

JULIE.

Convenez, entre nous,
Que,contraire à l'honneur d'un homme tel que vous,
Monsieur, votre conduite est des plus déloyales.

BELVAL.

Déloyale est trop fort; peut-être originale.

JULIE.

Originale ou non, convenez bien plutôt,
Qu'elle diffère en tout de celle de tantôt?

BELVAL.

Oh! non, pardonnez-moi, c'est toujours même chose;
Nous sommes enfin, oui, au chapitre des Causes.

JULIE.

Je ne saurais jamais comprendre ce discours.

BELVAL.

Ni moi non plus, d'honneur! continuons toujours.
D'ailleurs n'est-il pas clair que nous filons ensemble
Un genre de roman, auquel nul ne ressemble.
La fin n'est pas prévue, et ma foi c'est charmant;
C'est doubler l'intérêt jusques au dénouement.

JULIE.

Si vous aviez eu, Monsieur, la complaisance
De me laisser parler, j'aurais, pour ma défense,
Et devant le Bailly j'aurais pu l'expliquer,
Ce secret qu'à vos yeux j'ai cru devoir masquer.

BELVAL.

Eh bien! Madame, eh bien! c'est le cas de le faire,
Nous sommes seuls ici, quel est donc ce mystère?
Ce mystère étonnant, que je ne conçois pas,
Qui me retient captif et enchaîne mes pas?

JULIE.

Etes-vous digne enfin de cette confiance?

BELVAL.

Ne m'accusez de rien, j'étais dans l'ignorance.

JULIE.

Et qui me compromet, Monsieur, si ce n'est vous?
Que pensera de moi le Marquis mon époux?

BELVAL.

Mais vous-même jugez des soupçons qu'il me donne:
Il a pris mon cheval, du moins je l'en soupçonne.

JULIE.

Il est vrai, vous pouvez, Monsieur, l'en accuser;
Mais d'un seul mot aussi je m'en vais l'excuser.
L'ordre de l'arrêter, malgré son innocence,
Dans les mains du Bailly en ces lieux nous devance;
Craignant avec raison, craignant d'être surpris,
Il prend votre cheval et retourne à Paris:
Il part; mais aussitôt le Bailly se présente.
Que faire? l'amuser et tromper son attente,

Pour donner au Marquis le temps de s'échapper.
Bref, il vous prend pour lui. Loin de le détromper,
J'entretiens son erreur en gardant le silence,
Et gagne encor par-là quelques instants d'avance.
Quant à votre cheval. . . .

BELVAL.

Je vous crois, il suffit.
Ainsi vous nous offrez, d'après votre récit,
Un exemple touchant d'amour et de tendresse,
De bontés, de vertus et de délicatesse,
Et victime en un jour d'un si beau devouement,
Vous vous immolez net pour un époux?... charmant!

JULIE.

J'estime mon époux, il a deux fois mon âge,
Et c'est un bienfaiteur auquel je rends hommage.

BELVAL.

Que vous savez, Madame, inspirer le respect!
Il faut vous adorer et brûler en secret!
Mais puisqu'enfin votre âme est si compâtissante,
Daignez me pardonner une ruse innocente,
Dont j'ai cru me servir dans l'espoir d'égayer
Le temps que le Bailly me tiendra prisonnier.
Car enfin je le suis, sans pouvoir même dire
Celui qu'à mes arrêts il voudra bien prescrire.
Il lui faudra prouver qu'un autre est votre époux;
Et jusqu'à ce temps-là. . . .

JULIE.

Je le sais avec vous;
Et c'est pourquoi, Monsieur, oui, je vous sollicite,
Pour être libre enfin, de changer de conduite.

Il suffit qu'elle ait pu vous distraire un moment ;
Et la pousser plus loin serait inconséquent.
D'ailleurs, que comptez-vous vous procurer par elle?

BELVAL.

L'espoir de vous rendre à mes vœux moins rebelle,
De vous dépeindre enfin l'amour et son ardeur,
Qui, dès que je vous vis, s'empara de mon cœur.

JULIE.

A cet aveu subit j'étais loin de m'attendre,
Un amour aussi prompt a lieu de me surprendre ;
Et me ferait douter de sa vivacité.

BELVAL.

Croyez. . . .

JULIE.

Quoiqu'il en soit, avec sincérité,
Je veux bien à mon tour vous faire confidence
Que mon cœur dès long-temps, soit froideur, soit prudence,
A renoncé, Monsieur, à ce qu'on nomme amour ;
Et la tendre amitié lui suffit en ce jour.

BELVAL.

Vous, Madame ? . . .

JULIE.

Oui, Monsieur ; l'amour et la tendresse,
Peuvent, je le permets, enflammer la jeunesse,
Lui faire partager ses transports, ses fureurs,
Et se peindre à ses yeux des plus belles couleurs ;
Mais ce temps dure peu, bientôt l'expérience
Dépose au fond du cœur un fonds d'indifférence,
Et même de mépris, pour tous ces sentimens
Trop vifs ... pour pouvoir l'occuper trop long-temps.

BELVAL.

Eh bien! Madame, eh bien! soit raison, soit délire,
Je l'ai pensé vingt fois et craignais de le dire.

JULIE.

Vous, Monsieur! c'est fort bien, cela vous fait honneur:
La raison doit toujours l'emporter sur le cœur.

BELVAL.

Je le croyais, Madame, avant de vous connaître;
Mais depuis je le crois. . . .

JULIE.

Encore plus peut-être?

BELVAL.

Non, Madame, au contraire, et je sens près de vous
Tout ce que peut l'amour inspirer de plus doux!
Ce matin l'amitié suffisait à mon âme,
Ma raison condamnait et l'amour et sa flamme;
Mais depuis . . . l'amitié. . . .

JULIE.

L'emporte, selon moi.
L'amitié! c'est si sage, et si calme, et si froid:
Oui, restons tous les deux à l'amitié fidelles.

BELVAL.

Quand le cœur plein pour vous de flammes éternelles ....

JULIE.

A l'amitié, Monsieur, revenons, s'il vous plaît,
Elle doit de nos vœux être l'unique objet.

BELVAL.

Ah! de grâce, cessez cette plaisanterie,
Ce persifflage enfin d'une froide ironie.

JULIE.

Je ne plaisante pas; j'appuie en ce moment
Votre philosophie et votre sentiment.
(*A part.*) Il est temps d'appeler. (*Elle tousse.*)

BELVAL.

Non, ma philosophie
Est de vous consacrer le reste de ma vie.

JULIE.

Vous plaisantez, vous dis-je, en jouant, ce courroux,
Et vous vous oubliez.

BELVAL.

De quoi m'accusez-vous?

JULIE.

Vous oubliez surtout, et votre ton le prouve,
L'état, bien malgré moi, dans lequel je me trouve;
(*A part.*) il devient très-pressant, et personne ne vient.
(*Elle tousse.*)

BELVAL.

Comment? expliquez-vous.

JULIE.

Mais oui; cet entretien,
A qui le devez-vous? à la force, à la ruse;
Et vous me demandez de quoi je vous accuse!

BELVAL.

Je conviens de mes torts; eh bien! pardonnez-moi,
De ma conduite ici daignez dicter la loi:
Que faut-il faire enfin?

JULIE.

Me laisser à moi-même.

BELVAL.

Eh bien, j'obéirai à cet ordre suprême,
Mais du moins permettez qu'avant de vous laisser,
De quelque espoir au moins je puisse me bercer.

JULIE.

Non, Monsieur, un aveu, si j'en avais à faire,
Au lieu de vous charmer doit plutôt vous déplaire;
A ma position vous pourriez l'imputer,
Et l'aveu d'une esclave a-t-il droit de flatter?

BELVAL, *tombant à ses pieds.*

Oui, je jure à vos pieds, ô femme inconcevable. . .

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE BAILLY AMENANT UN INCONNU, LE GUET.

LE BAILLY.

Je le tiens, je le tiens, voilà le véritable.

JULIE.

Le Marquis! . . .

BELVAL.

Son mari! . . .

L'INCONNU.

Que vois-je! à ses genoux!

LE BAILLY.

Quel spectacle charmant pour les yeux d'un époux!

L'INCONNU, *avec fermeté.*

Oserez-vous, Monsieur, excuser la conduite
Dont je suis le témoin? Obligé par ma fuite,

**

De quitter une épouse objet de mon bonheur,
J'ose implorer vos soins pour elle, en sa faveur,
Et vous, Monsieur, et vous, au lieu de la conduire,
Je vous trouve à ses pieds cherchant à la séduire!

BELVAL, *reprenant le ton badin.*

Etes-vous moins coupable, et vous, à votre tour,
Pouvez-vous aisément vous laver en ce jour
D'avoir pris mon cheval?

L'INCONNU.

Pour calmer votre crainte
Mon billet suffisait; j'y marquais la contrainte
Et la nécessité, Monsieur, de m'en servir.
Pour un homme d'honneur, cela devait suffire.
Je me suis bien trompé!

BELVAL.

Et moi, tout au contraire,
J'ai cru voir en Madame, oui, ce qu'il faut pour plaire.
En elle j'ai cru voir des vertus, des appas,
Et vous voyez, Monsieur, je ne me trompais pas!

L'INCONNU.

A l'insulte c'est joindre une froide ironie!
Prisonnier je ne puis disposer de ma vie,
Et vous en profitez!... tremblez à votre tour!
Je saurai me venger avant la fin du jour.
Ecoutez-moi, Bailly, je m'avoue coupable,
Je me déclare auteur du libelle effroyable,
Je reconnais mes torts, je fus induit au mal,
Mais l'instigateur est le comte de Belval.

(*Belval reste stupéfait.*)

Agent de la justice, et du pouvoir suprême,
Vous devez l'arrêter aussi bien que moi-même.

LE BAILLY.

Vraiment je le crois bien, et dès demain, tous deux,
Je vous fais encoffrer au delà de vos vœux.
Vous, soldats, par dehors gardez-moi cette porte,
Et surtout empêchez que personne ne sorte.
Je vais tout préparer. (*Il sort avec ses gardes.*)

L'INCONNU, *à Belval.*

Si vous croyez pourtant
Être offensé, Monsieur, nous pouvons dès l'instant,
Et sans quitter ces lieux vuider notre querelle.
Nous sommes seuls ici, l'occasion est belle,
Je vois deux pistolets, et si vous voulez bien . . . ?

BELVAL.

Comment? devant Madame?

JULIE.

Oh! cela n'y fait rien....
Un combat à mes yeux n'a rien d'épouvantable,
Et celui-ci pour moi sera même agréable.

BELVAL.

Qu'entends je? je m'y perds! me prend-on pour un sot?
Est-ce une comédie? . . .

L'INCONNU.

Eh! oui . . . voilà le mot.
On s'est moqué de toi; c'est là tout le mystère.
(*Il ôte ses moustaches et sa redingotte.*)
D'abord viens embrasser l'ami de feu ton père,
Le commandeur d'Autreau.

BELVAL.

Comment! vous Commandeur!

LE COMMANDEUR.

Lui-même, mon ami.

BELVAL.

Par quel hazard, Monsieur?...

LE COMMANDEUR.

Oh! c'est bien par exprès, et surtout par vengeance!
Morbleu! sans m'embrasser, vouloir quitter la France!
J'en étais si piqué, qu'à nos communs amis,
J'ai juré que ce soir tu serais à Paris,
Et pour te retenir dans cette hôtellerie,
J'ai fabriqué soudain toute la comédie
Du Marquis de Trévoux, du Bailly, du cheval;
Le tout m'a réussi, n'est-il pas vrai, Belval?

BELVAL.

Mais la Marquise enfin?...

LE COMMANDEUR.

Ah bien, oui! la Marquise!
La Marquise est ma sœur.

BELVAL.

Ciel! quelle est ma surprise!
Elle sait inspirer les plus doux sentiments.

LE COMMANDEUR.

Vous lui ferez, Belval, tantôt vos compliments.
Partons, car il est tard ... eh! tiens, je te présente
Le Bailly, Mons Jasmin, qui, contre mon attente,
A très-bien fait son rôle.

FRONTIN, *accourant, l'hôte le suit.*

On le tient, on le tient.

BELVAL.

Qui ?

LE COMMANDEUR.

Quoi ?

FRONTIN, *à Belval.*

Votre cheval.

LE COMMANDEUR.

Parbleu! je le crois bien,
Il était tout le temps tranquille à l'écurie.
Mais il manque un acteur de cette comédie.
Monsieur l'hôte où est-il?

FRIL.

Moi, Monsieur, me voici.

BELVAL.

Comment donc, Monsieur Fril, vous en étiez aussi?

LE COMMANDEUR.

Parbleu! s'il en était? voici sa récompense.
Dix louis suffiront - ils pour votre complaisance?

FRIL.

Oh! c'est trop généreux! et Monsieur de Belval
Voudrait-il nous montrer l'article du journal,
Concernant le beau sexe?

BELVAL.

Après, Monsieur mon hôte:
Car j'y corrigerai, je crois, plus d'une faute.

FRIL.

Les voyages, Monsieur, rendent l'homme meilleur,
Ils forment bien l'esprit.

BELVAL, *en regardant Julie.*

Et plus que tout le cœur.

LE COMMANDEUR.

Nous verrons à Paris, ce qu'il faut que j'en pense;
Mais il est tard, Belval, partons en diligence,
Et, si rien parmi nous ne peut te retenir,
Tu pourras dès demain voyager à loisir.

FIN D'UNE HEURE DE VOYAGE.

L'HOMME

AUX PRINCIPES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

DAMIS, Marquis.
BELCOUR, Chevalier.
FRONTIN, Valet de chambre du Marquis.
JULIE, Comtesse.
LISETTE, Soubrette de la Comtesse.

Le scène se passe dans un salon commun aux appartements du Marquis et de la Comtesse.

L'HOMME
AUX PRINCIPES,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *s'arrangeant les cheveux devant un miroir.*

Il va partir! je souffre en renvoyant Frontin;
Mais du moins j'obéis au principe certain,
Qu'on est bien mieux servi quand on se sert soi-même.
Continuons d'agir d'après ce beau systême.
Cette boucle est très bien; mais de l'autre côté
J'éprouve, je le sens, plus de difficulté.
Du reste, c'est égal. Outre que la coiffure
Au lieu de nous parer, souvent nous défigure;
Je ne veux rien devoir à l'art de mon valet.
Un homme doit toujours se montrer tel qu'il est.
Je sais qu'un philosophe aux traits de la satyre,
Sans se faire grand tort, peut apprêter à rire;
Hé bien! je m'en console, et pardonne aisément
Aux clameurs d'un public faux dans son jugement!
Mais pourtant, au miroir lorsque je m'examine,
Il faut en convenir ... je me trouve une mine....

Si j'appelais Frontin ?. . non, gardons-nous-en bien,
Ce que j'ai résolu ne doit changer en rien. . . .
Mais, si notre raison nous trouble ou nous égare,
Persister, dans ce cas, est injuste et bisarre.
Par un principe faux, je chasse un de mes gens,
Par un principe vrai, soudain je le reprends.
Un changement pareil est loin de l'inconstance,
Et réparer ses torts n'est point inconséquence.
Frontin! Frontin!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, ordonnez, me voici.

LE MARQUIS.

Je te reprends, Frontin, tu peux rester ici.

FRONTIN.

Bien obligé, Monsieur; me chasser du service
Etait, je vous l'avoue, une grande injustice.
Je ne connaissais pas....

LE MARQUIS.

Souvent le sage a tort,
Et peut tout comme un autre échoner près du port.
Mais tu peux voir au moins par toute ma conduite,
Que dès que je fais mal, je m'en repens bien vîte.
Un philosophe, ami, s'il commet une erreur.
Sait la mettre à profit pour devenir meilleur.
Les principes, Frontin....

FRONTIN.

Monsieur, votre figure
Insulte en ce moment à ceux de la coiffure.
Laissez-moi réparer....

LE MARQUIS.

Mais suis-je donc si mal?

FRONTIN.

Par ma foi....

LE MARQUIS.

Je me trouve un air original!
Au-dessus du commun.

FRONTIN.

Cet air peut-il vous plaire?

LE MARQUIS.

Mais....

FRONTIN.

Oh! dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il veut faire,
Le sage doit chercher, vous le dites toujours,
La règle.

LE MARQUIS.

Oui, j'en conviens.

FRONTIN.

Or, d'après ce discours,
Au sort d'un mal peigné fort peu l'on s'intéresse,
Et sa bisarrerie est loin de la sagesse.

LE MARQUIS.

Il a raison. — Frontin, tu m'étonnes vraiment.

FRONTIN.

L'adversité, Monsieur, forme le jugement.

LE MARQUIS.

C'est un principe....

FRONTIN.

Hier, je refusais de croire
Que par calcul il ſaut manger, dormir et boire;
Dorénavant, Monsieur, Frontin ne marchera,
Dormira, toussera. . . .

LE MARQIS.

Hé bien!

FRONTIN.

Et cetera,
Qu'après avoir cherché les effets et la cause.

LE MARQUIS.

Un congé, tu le vois, est bon à quelque chose.

FRONTIN.

Sans principes, de l'homme on n'a que le vain nom,
On partage le sort d'un être sans raison.

LE MARQUIS.

Bravo! Frontin.

FRONTIN.

Monsieur, je suis fait d'une étoffe
A devenir un jour un très-grand philosophe.
Ne le croyez-vous pas?

LE MARQUIS.

Comment! sans contredit.

FRONTIN.

Une chose qui m'a beaucoup ouvert l'esprit,
C'est que depuis un mois, par un nouveau systême,
Vous tolérez l'amour.

LE MARQUIS.

Je le condamne, et j'aime!
J'aime un objet charmant, et c'est là mon malheur.
Près de lui ma raison est soumise à mon cœur,
Et je crains qu'en dépit de la philosophie,
L'amour ne fasse enfin le destin de ma vie.

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur, hé bien, cédez à ce penchant.
Pour moi je l'aurais fait dès le premier moment.
Philosophe apprentif, je suis un pauvre diable,
Mais l'amour en principe est loin d'être blâmable.

LE MARQUIS.

Sort bisarre! un procès me conduit à Paris;
Belcourt, qui m'attendait, m'invite en ce logis:
Exprès, ou par hasard, mon adverse partie
Y vient deux jours après: elle est jeune et jolie;
Raison de redouter pour moi le jugement.
Je vais lui proposer un accommodement.
Je la vois, je lui parle. Hélas! bientôt ses charmes
Me forcent, malgré moi, de lui rendre les armes.
En vain je veux la fuir, un ascendant secret
Me rappelle sans cesse aux pieds de cet objet.
Ma raison s'en offense, et voudrait dans mon ame
Eteindre cet amour qui me brûle et m'enflamme.
Vains efforts! je ne puis, et j'ai beau m'en blâmer,
Ni vivre sans la voir, ni la voir sans l'aimer!

FRONTIN.

Déclarez-lui vos feux.

LE MARQUIS.

Que le Ciel m'en préserve!

FRONTIN.

Et pourquoi, s'il vous plaît, une telle réserve ?

LE MARQUIS.

On peut m'aimer aussi.

FRONTIN.

Cela vous ferait peur.

LE MARQUIS.

L'amour de la Comtesse accroîtrait mon malheur.

FRONTIN.

Je ne vous comprends plus : une femme jolie,
Que l'on peut épouser....

LE MARQUIS.

Fi donc ! quelle folie !

FRONTIN.

Monsieur, qu'a donc ce mot qui vous puisse effrayer ?

LE MARQUIS.

Un homme comme moi peut-il se marier ?
Sage philosophie, ah ! deviens mon refuge !
Frontin, c'est aujourd'hui que mon procès se juge;
Que je perde ma cause, ou que je gagne...

FRONTIN.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Notre arrêt prononcé je m'éloigne soudain.
Il serait beau vraiment, qu'ici mon arrivée
M'eût, d'exploits en procès, conduit à l'hyménée !
Que diraient mes amis ?

FRONTIN.

Quoi ! leurs propos fâcheux
Pourraient vous empêcher de devenir heureux ?

LE MARQUIS.

Sans principes, Frontin, et mon cœur s'en désole,
Ce qu'on nomme bonheur n'est qu'un espoir frivole.

FRONTIN.

Frivole est un peu trop, et quand on s'aime bien,
Ma foi, le mariage est un charmant lien.

LE MARQUIS.

Jamais; d'un philosophe arrêtant la carrière,
Il borne ses projets et rétrécit sa sphère.

FRONTIN.

Notre sphère, Monsieur, est qu'il nous faut à tous,
Aux hommes une femme, aux femmes un époux:
Et je rends grâce au ciel que feu mon pauvre père
Ait agi sans principe en épousant ma mère.

LE MARQUIS.

Mauvais raisonnement: dans beaucoup de pays
On ne s'épouse point.

FRONTIN.

Quoi! Monsieur le Marquis,
Vous voudrez? ... mais non, c'est sûrement pour rire,
Pourriez-vous autrement?...

LE MARQUIS.

Plaît-il? que veux-tu dire?
D'entendre vos discours je me lasse à la fin,
Et surtout je m'ennuie des propos d'un faquin.
M'entendez-vous?

FRONTIN.

Fort bien, Monsieur, la chose est claire;
Et quand vous avez tort, c'est à moi de me taire.

LE MARQUIS.

Vous ferez sagement : un babil indiscret
Choque dans les égaux, bien plus dans un valet.
Apportez-moi ce livre, et qu'on fasse silence.

FRONTIN, *regardant le titre.*

Le Contrat Social.

LE MARQUIS.

Quel feu ! quelle éloquence !
Auteur sublime et rare, il faut, pour le bonheur,
Te relire cent fois, te retenir par cœur.
Mais ce salon est près de la belle Comtesse,
Tout y distrait ma tête, y parle de tendresse,
Et ramène mon cœur à ce charmant objet.
Allons nous renfermer dedans mon cabinet.
Peut-être que l'amour...quel transport nous enflamme
Quand l'esprit se révolte aux principes de l'âme !
Ah! cachons nos tourments, tâchons d'être discret,
Et sauvons-nous du blâme en taisant mon secret.
Prenons notre parti... peut-être que ce livre
Calmera mes douleurs. Qu'on s'apprête à me suivre.
(*Il rêve, et va à l'appartement de la Comtesse.*)

FRONTIN.

Monsieur, ce n'est pas là. (*Le Marquis se remet et rentre chez lui.*)

SCÈNE III.

FRONTIN.

Je le plains de bon cœur,
Ses principes un jour causeront ses malheurs.

Il en veut mettre en tout. Ma foi, mon pauvre maître,
C'est folie à coup sûr, si je sais m'y connaître.
Mais moi-même, après tout, n'en aurais-je donc pas?
Quelques-uns, j'en conviens ... oui, mais dans tous les cas
Les miens sont tolérants, permettent à nos ames
Un tendre épanchement pour le vin et les femmes.
C'est comme il nous les faut à nous, pauvres mortels,
Ils sont même appelés principes naturels.
On vient. — Grâces au ciel, c'est l'ami de mon maître,
Le chevalier Belcour, qu'ici je vois paraître.

SCÈNE IV.

BELCOUR, FRONTIN.

BELCOUR.

Bonjour, mon cher Frontin. Ton maître est-il chez lui?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, et je crois que de tout aujourd'hui,
Il ne sortira point: c'est son jour à systême.

BELCOUR.

Il est tout naturel qu'on veuille être le même,
Sage du jour, croyant régenter l'univers,
Et pour son propre compte agissant de travers.

FRONTIN.

Mon maître est singulier, mais jamais dans la vie,
Il n'a, comme tantôt....

BELCOUR.

Encor quelque folie?

FRONTIN.

Le croirez-vous, Monsieur? dans un même moment,
Il m'a chassé, repris.

BELCOUR.

Je le crois aisément.
Quelle était sa raison?

FRONTIN.

Il prétend que le sage
Comme un autre souvent est sujet au naufrage,
Et je fus son écueil.

BELCOUR.

Cela n'est pas trop mal,
Et ce trait au parfait dépeint l'original.
Mais venons vîte au point qui pour lui m'intéresse;
Tu m'assures qu'il est épris de la Comtesse.

FRONTIN.

Il l'aime comme un fou, mais....

BELCOUR.

Quoi ?

FRONTIN.

Si vous saviez
Ce qu'il dit de l'hymen.

BELCOUR.

Eh! bien?...

FRONTIN.

Vous frémiriez.

BELCOUR.

Il veut vivre garçon?

FRONTIN.

Et pourtant....

BELCOUR.

Puisqu'il aime,
Le sentiment bientôt détruira son système.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être... A toi, bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Ma friponne, bonjour.

BELCOUR.

Vous vous levez matin,
Mademoiselle?

LISETTE.

Hélas! nous ne dormons plus guère,
Un jour c'est l'avocat, un autre le notaire.

BELCOUR.

Quoi! la Comtesse aussi?

LISETTE.

Nous sommes toutes deux
Sur pied dès le matin. Les jours sont ennuyeux,
Et nous trouvons les nuits d'une longueur mortelle.
Plaider lorsqu'on est veuve est chose bien cruelle.

BELCOUR.

Est-ce bien le procès?

LE MARQUIS, *en dedans.*

Frontin!

BELCOUR.

Va lui parler.

LE MARQUIS.

Frontin!!

FRONTIN.

J'accours, Monsieur.

LE MARQUIS, *toujours en dedans.*

Qu'on vienne m'habiller.

SCÈNE VI.

BELCOUR, LISETTE.

BELCOUR.

Lisette, je connais tes soins pour la Comtesse.
Tu sais combien son sort me touche et m'intéresse;
Parle-moi des tourmens qu'elle éprouve en secret.
Son procès, entre nous, en est-il le sujet?

LISETTE.

A tout autre qu'à vous j'en ferais un mystère,
Mais vous voulez son bien, il faut ne vous rien taire.
Non, Monsieur; le procès sert de voile aux ennuis;
La cause est le dépit: elle aime le Marquis.

BELCOUR.

Tant mieux. Sur cet aveu j'ai fondé l'espérance
De les unir tous deux. Outre la convenance,
Leur hymen mettrait fin aux débats dangereux
Qui depuis si long-temps les tracassent tous deux.

LISETTE.

Ce procès-là, Monsieur, est donc considérable?

BELCOUR.

Une ruine entière est presqu'inévitable
Pour celui qui doit perdre; ils le savent très-bien.

LISETTE.

Ah! Monsieur, hâtons-nous de former ce lien.

BELCOUR.

Je crains le Marquis seul.

LISETTE.

L'entreprise est hardie,
Et vous pourrez citer, Monsieur, dans votre vie,
D'avoir fait un miracle en l'y déterminant.

BELCOUR.

La Comtesse paraît. Taisons-nous prudemment.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Lisette, de ma part qu'on porte cette lettre,
Et qu'à mon Procureur on aille la remettre.
Dedans est un papier, pour moi très-important,
Et que depuis hier mon avocat attend.
Ah! bonjour chevalier. (*Lisette sort.*)

BELCOUR.

Bonjour, belle Comtesse.
Toujours très-occupée ?

LA COMTESSE.

Hélas ! mon Dieu, sans cesse.
Ce malheureux procès d'ennui me fait mourir.
Heureusement bientôt nous le verrons finir.

BELCOUR.

Mais, ne pourrait-on pas conclure à l'amiable,
N'est-il pas un moyen plus doux, plus agréable?

LA COMTESSE.

Un moyen, dites vous?

BELCOUR.

Le Marquis est garçon,
Vous êtes veuve et libre.

LA COMTESSE.

Ah! le projet est bon!
Je doute que Damis, dans le fond de son âme,
Vous sût gré de vouloir lui donner une femme.

BELCOUR.

Le Marquis a des yeux, et je ne doute pas,
Que vos rares vertus, vos grâces, vos appas,
Ne fassent sur son cœur l'effet qu'ils doivent faire.

LA COMTESSE.

Et moi, je suis, Monsieur, très-sûre du contraire.

BELCOUR.

C'est lui faire grand tort; je vois différemment.
Oui, tout en lui pour vous prouve un doux sentiment.

LA COMTESSE.

Depuis longtemps, Belcour, vous m'assurez qu'il m'aime;
Si la chose était vraie, il le dirait lui-même.

BELCOUR.

Il craint de vous déplaire en vous parlant d'amour.

LA COMTESSE.

Il pourrait essayer.

BELCOUR.

J'espère qu'en ce jour,
Si vous l'encouragez. . . .

LA COMTESSE.

Vraiment à vous entendre,
Je devrais commencer; c'est assez de l'attendre.

BELCOUR.

Non, car il. . . .

LA COMTESSE.

Achevez; sauriez-vous son secret?
Vous aurait-il chargé de parler à l'objet?

BELCOUR.

Oh! non, sur son amour, il ne sait que se taire.

LA COMTESSE, *avec dépit.*

Hé bien! vous le voyez, la chose est assez claire.

BELCOUR.

Madame. . . .

LA COMTESSE, *du même ton.*

Au fond du cœur il ne sent rien du tout,
Et je n'ai point l'honneur, moi, d'être de son goût.

BELCOUR.

Vous le jugez, Comtesse, avec désavantage.

LA COMTESSE.

Il est si singulier.

BELCOUR.

Oui, quelquefois le sage. . . .

LA COMTESSE.

Sage! ah! bon dieu, quel sage!

BELCOUR.

Il est doux, complaisant.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Mais il ne parle point.

BELCOUR.

Le reproche est plaisant.

LA COMTESSE, *toujours de même.*

Au reste il peut sentir l'amour, l'indifférence,
Chercher à me parler, éviter ma présence,
Tout cela m'est égal, et si je pense à lui,
C'est pour ce seul procès qu'on rapporte aujourd'hui.
Mais vous m'aviez promis d'aller à l'audience.

BELCOUR.

Voici l'heure et j'y vais. Si pendant mon absence,
Comtesse, le Marquis demandait à vous voir?..

LA COMTESSE.

La Comtesse, Monsieur, saura le recevoir.

BELCOUR.

S'il vous parlait d'amour?

LA COMTESSE.

Il ne sait que se taire.

BELCOUR.

Supposons qu'il s'explique?

LE COMTESSE.

On le laissera faire.

BELCOUR.

Comtesse, croyez-moi, ne le rebutez pas.

LA COMTESSE.

J'y consens, chevalier, s'il fait le premier pas.

BELCOUR.

Laissez-lui dans vos yeux lire un peu d'espérance.

LA COMTESSE.

Je vous promets encore un grand fonds d'indulgence.
Etes-vous satisfait ?

BELCOUR.

Oh ! très-complettement.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE.

D'après tout ce qu'il dit, que faut-il que je pense?
Le Marquis l'aurait-il mis dans sa confidence?
Peut-être est-ce en son nom qu'il vient sonder mon cœur,
Et que lui-même enfin, contenu par la peur,
Et n'osant me parler... non, ce n'est pas possible,
Le Marquis est discret plus encor que sensible,
S'il avait de l'amour.... ne nous abusons point,
Lui-même il se serait expliqué sur ce point!...
Je le desire donc? hélas! pourquoi le taire?
Que ne peut-il m'aimer autant qu'il sait me plaire?
Le voici.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Cours, et viens me rapporter l'arrêt.

(*Frontin sort.*)

Plus de livres, ce soir je vends mon cabinet.
Selon moi la lecture est un vol fait aux autres!
C'est fouiller les cerveaux, et nous avons les nôtres.
Dérober une idée est une lâcheté,
Que l'on devrait punir avec sévérité.
Je veux à ce sujet... ah! vous voilà, Comtesse,
Pardon! j'étais rêveur.

LA COMTESSE.

Mais vous l'êtes sans cesse.

LE MARQUIS.

Oui, je trouve en effet la méditation
Un remède aux chagrins, une dissipation.

LA COMTESSE.

Toujours très-occupé de la philosophie....

LE MARQUIS.

Elle ne calme point les peines de la vie.

LA COMTESSE.

Quels sont donc vos chagrins?

LE MARQUIS.

L'amour fait tous les miens.

LA COMTESSE.

Marquis, vous m'étonnez, qui? vous, dans les liens?..
Quel peut être l'objet..?

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est vous Madame!

LA COMTESSE.

Quoi! moi, Monsieur?

LE MARQUIS.

Vous-même et j'en rougis dans l'âme.

LA COMTESSE.

Cet aveu singulier...

LE MARQUIS.

Ne peut vous offenser.
Car dès demain matin, je compte vous laisser.
Oui, Comtesse, je pars.

LA COMTESSE.

Ciel! quelle est ma surprise!
Nous avons un procès... ce procès m'autorise...

LE MARQUIS.

A me parler sans feinte. Eh! bien que direz-vous?

LA COMTESSE.

Qu'en fait d'originaux, vous l'emportez sur tous.

LE MARQUIS.

Passons sur ce point-là.

LA COMTESSE.

Je pourrais bien ensuite,
Vous dire que l'amour tient une autre conduite;
Que lorsqu'un objet plaît et qu'il sait nous charmer,
Au lieu de l'éviter, on cherche à l'enflammer!...

Mais je crains qu'en faisant une telle réponse,
Vous faire présumer qu'ici mon cœur prononce;
Et je me tais.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Comtesse, au fond du cœur,
L'amour que j'ai pour vous va jusqu'à la fureur;
Mais si du même feu, vous n'êtes point atteinte,
(Et jusqu'à ce moment j'en avais eu la crainte)
Si vous ne m'aimez point, je dois vous l'avouer,
C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.

LA COMTESSE.

Comment?

LE MARQUIS.

A vous quitter j'aurai bien moins de peine.
Me supposant aimé j'éprouvais une gêne.
Mais vous ne m'aimez point? Soyez de bonne foi,
Je sais que la raison vous parle contre moi;
Mais la raison est faible auprès d'un cœur sensible.
Et l'amour qu'on veut vaincre, est toujours plus terrible.

LA COMTESSE, *en riant.*

Monsieur, si par hasard, j'étais folle de vous.

LE MARQUIS.

J'en serais désolé; car, Madame, entre nous,
Vous devez me connaître. Incapable de feindre,
Vous seriez, je l'avoue, extrêmement à plaindre:
Car à quoi cet amour pourrait-il nous mener?

LA COMTESSE.

Chaque mot que j'entends est fait pour m'étonner;

Mais si nous nous aimons, je pense qu'à notre âge,
Riches, libres....

LE MARQUIS.

Achevez.

LA COMTESSE.

Les nœuds du mariage...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Nous y voilà, Comtesse, et je m'en doutais bien,
Vous me proposeriez de conclure ce lien.
Chère Julie!...

LA COMTESSE.

Hé bien?

LE MARQUIS.

O ciel! est-il possible
Qu'au joug du triste hymen votre cœur soit sensible;
Et comment distinguer dans un lien cruel,
L'amour vrai, l'amour pur.

LA COMTESSE.

On le jure à l'autel.

LE MARQUIS.

C'est justement l'abus. Tout le monde le jure,
A ce serment banal tout le monde est parjure.
L'hymen, soyez en sûre, outrage les amours.
Eh! faut-il un serment pour vous aimer toujours!
Deux époux à l'autel entraînés par l'usage,
S'engagent à s'aimer, s'aiment-ils davantage?
On ne commande point aux cœurs d'être constants.
L'espoir seul du bonheur peut enflammer nos sens.

Pour garans de mes feux, je puis offrir, Comtesse,
Vos vertus, vos appas, mon respect, ma tendresse:
Voilà les vrais liens, seuls dignes de nous deux:
Ils sont libres, sacrés, et nous rendront heureux.

LA COMTESSE.

L'offre pourrait tenter une âme plus hardie;
Moi, Monsieur, qui n'ai point votre philosophie,
Je me garderai bien....

LE MARQUIS.

Vous ne m'approuvez point?

LA COMTESSE.

De principe en principe, on irait un peu loin.
A vivre sans liens, vous mettez la sagesse,
Moi, j'en veux quelques-uns à l'humaine faiblesse.
Ayez donc la bonté de ne pas insister:
Poursuivre l'entretien, ce serait m'insulter.
Quels nœuds sont plus sacrés que ceux du mariage?

LE MARQUIS.

Il est des préjugés que méprise le sage.

LA COMTESSE.

Des préjugés, Monsieur?

LE MARQUIS.

Un amour vicieux
Ne s'alluma jamais dans un cœur vertueux.
Le mien vous est connu.

LA COMTESSE.

Prétendez-vous encore?...

LE MARQUIS.

Eh! peut-on mépriser l'objet que l'on adore?

LA COMTESSE.

Cela peut être vrai, mais la société
Qui nous juge, Monsieur, avec sévérité,
Qui dans tout ce qu'on fait, nous approuve ou nous blâme,
Condamne les excès des passions de l'ame.

LE MARQUIS.

Défend-elle l'amour?

LA COMTESSE.

Non, mais l'enchaîne aux loix,
Et par des nœuds sacrés épure encor son choix.

LE MARQUIS.

Comtesse....

LA COMTESSE.

Finissons, car c'est assez, je pense,
Eprouver aujourd'hui toute ma complaisance;
Et souvenez-vous bien qu'il faudra désormais,
Ou changer de propos, ou ne me voir jamais.

(*A part en s'en allant.*)

Quel dommage de voir un caractère honnête
Soumis aux faux calculs d'une mauvaise tête.

SCÈNE X.

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qu'on gagne à leur parler raison!
La Comtesse est fâchée, et même tout de bon.
O siècle malheureux! préjugés invincibles!
Vous gouvernez ainsi les cœurs les plus sensibles.

Allons, oui, c'en est fait, il faut quitter ces lieux,
Et chercher un endroit où l'on puisse être heureux.
Heureux, sans la Comtesse, hélas! pourrais-je l'être!
Amour, cruel amour, tu maîtrises mon être!

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! Monsieur!

LE MARQUIS.

Te voilà?

FRONTIN.

Qu'allons-nous devenir?
Comme on juge aujourd'hui!

LE MARQUIS.

Eh bien! veux-tu finir?

FRONTIN.

Votre procès. . . .

LE MARQUIS.

Achève.

FRONTIN.

Ah! comment vous l'apprendre?
Par l'arrêt infernal, hélas! qu'on vient de rendre,
Vous avez tout perdu, dépens, dommages, frais!
Quels barbares, Monsieur, que les gens du Palais!

LE MARQUIS.

Mon procès est perdu?

FRONTIN.

La chose est manifeste :
Votre philosophie est tout ce qui vous reste.

LE MARQUIS.

Justes dieux ! quel bonheur, quelle félicité !
Je vais connaître enfin la médiocrité.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Frontin, dès long-temps ma fortune,
Par principes certains, me gène et m'importune ;
Je cherchais les moyens de m'en défaire un jour ;
Bénissons aujourd'hui la justice et l'amour.
Je leur dois le bonheur et le rare avantage,
De tomber dans l'état qui convient au vrai sage.

FRONTIN.

Quel diable de propos ! Monsieur, songez-vous bien,
Qu'en perdant ce procès, il ne vous reste rien.

LE MARQUIS.

C'est un bonheur de plus : j'ai deux bras, du courage ;
Mon existence, ami, deviendra mon ouvrage.
Je te garde avec moi. Tous les deux dès demain,
Nous exerçant à vaincre et la soif et la faim. . . .

FRONTIN.

La soif ! !....

LE MARQUIS.

Mon cher Frontin, sois sûr que la misère
Est de tous les états le seul qui devrait plaire :
D'abord elle rend l'homme sobre. . . .

FRONTIN.

Oui, par nécessité.

LE MARQUIS.

Humble, modeste, actif, plein de vivacité ;
Laborieux surtout : car le besoin qui presse,
Surmonte l'indolence et bannit la paresse.
C'est l'absence des maux qui fait les vrais plaisirs.
Le pauvre ne connaît ni crainte, ni desirs ;
La perte de son bien jamais ne le tourmente,
Il travaille, il est vrai, mais il travaille et chante.

FRONTIN.

Ah! du moins le plaisir de faire des heureux
Aux riches appartient.

LE MARQUIS.

Le pauvre l'a comme eux.
Donnant son superflu, le riche croit bien faire :
Souvent c'est par orgueil, et pour le satisfaire ;
Un semblable bienfait est plutôt un affront!
Le pauvre offre au plus pauvre, à la sueur du front,
Son travail et son pain.

FRONTIN.

Allons, il faut se rendre,
Et vous prêchez si bien qu'on ne peut s'en défendre.

Je suis de votre avis. Monsieur, n'auriez-vous plus
De ce que vous traitez si bien de superflu?
Car, pour vous obliger, je puis vous en défaire.

LE MARQUIS, *donnant sa bourse.*

Prends cet or, Frontin, prends, je n'en ai plus que faire.

FRONTIN.

Monsieur, je plaisantais. . . .

LE MARQUIS.

Prends, dis-je... vil métal,
De ce monde pervers, toi seul fais tout le mal!
Et c'est par ton moyen, par ta seule influence,
Qu'on voit régner le vice et gémir l'innocence.
Tu corromps tous les cœurs, tu flattes nos penchants;
Tu sais détruire en nous les plus beaux sentiments;
Plus on se livre à toi, plus on devient avide;
Tu fais germer en nous l'avarice sordide!
Pour triompher de nous, rien n'est sacré pour toi,
Et c'est en vrai tyran que tu nous fais la loi!
Tu méprises les nœuds du sang, de la nature,
Le serment, pour toi seul, nous conduit au parjure!
De remords en remords tu nous mènes au malheur,
Tu protèges le crime et tu flétris l'honneur.

FRONTIN.

Tous vos propos, Monsieur, semblent couler de source,
Et sans aucun remords, j'empoche cette bourse.
Mais enfin, s'il vous plaît, qu'allons-nous devenir?

LE MARQUIS.

Je ne sais pas encor quel état me choisir.
Le plus noble sans doute autant que nécessaire,
Et même le plus beau, c'est labourer la terre;
Mais il faut de la force, et chez nous, par malheur,
L'usage du grand monde énerve la vigueur.

FRONTIN.

Oui, le sillon qu'on trace est bien pénible à suivre!
Faites-vous écrivain; composez un bon livre.

LE MARQUIS.

Que je devienne auteur! non! d'un méprisable ouvrage
Un auteur avili souvent tire avantage,
Et le génie heureux qui sert l'humanité,
Languit dans la misère et dans l'obscurité.
Il me faut un état plus simple et moins pénible.
Si je puis découvrir quelque séjour paisible,
Auprès d'un bon fermier oubliant tous mes maux,
Je serai le berger de ses nombreux troupeaux.

FRONTIN.

Oui, garder des moutons n'est pas bien difficile.

LE MARQUIS.

Ah! quel plaisir, ami! dans un champêtre asyle,
On est tranquille, heureux, éloigné des méchants;
On jouit sans remords des plaisirs innocents :
Actif, et travaillant le long de la journée,
Imperceptiblement arrive la soirée.
Un bon repas alors qu'assaisonne la faim,
Sans nuire à la santé vous rassasie en plein.

Ensuite, avec la paix que l'assurance donne
De n'avoir offensé, ni fait tort à personne,
L'on se couche content, l'on dort d'un doux sommeil,
Et les mêmes plaisirs nous trouvent au réveil.

FRONTIN.

Ce tableau me séduit, et je crois qu'un vrai sage
Peut encor mieux que moi vivre heureux au village.
Mais, en vous éloignant, il faudra pour toujours,
Renoncer, s'il vous plaît, Monsieur, à vos amours.

LE MARQUIS.

Ah! Frontin, que dis-tu? quel présage funeste?

FRONTIN.

Mais c'est pourtant ainsi.

LE MARQUIS.

Non, mon ami, je reste.
Je ne puis me résoudre à quitter tant d'appas.

FRONTIN.

Si la Comtesse part?

LE MARQUIS.

Je m'attache à ses pas.
Je ferai mieux Frontin. Quand l'amour est extrême
Qu'importe ce qu'on soit, près de l'objet qu'on aime?
Belcour cherche pour elle un intendant discret;
Je prends sa place.

FRONTIN.

Et moi?

LE MARQUIS.

Je te fais son valet.

FRONTIN.

Bon, nous voilà placés, comme nous devons l'être,
Il faut se bien loger quand on en est le maître.
Convenez cependant que vous êtes heureux,
Et que le sort ici seconde bien vos vœux;
Au lieu d'un intendant... pardon... je le suppose,
S'il fallait un valet?

LE MARQUIS.

Ce serait même chose.
Un philosophe, ami, n'est point si délicat,
Quand le besoin le presse à choisir un état.
Armé de sa raison, bravant le ridicule,
Il se soumet à tout, sans crainte et sans scrupule.

FRONTIN.

Tout est donc arrangé: vous êtes intendant,
Et courez au bonheur, Monsieur, en descendant.
Moi qui le vois en haut, je voudrais, mon cher maître,
Vous croiser en chemin en transformant mon être.
Est-il, pour s'élever, un principe certain?

LE MARQUIS.

Il est des moyens sûrs de changer son destin.
A force de vertus, de talent, de génie,
Le plus obscur mortel peut illustrer sa vie.

FRONTIN.

Cela n'est pas aisé: voyons l'autre chemin.

LE MARQUIS.

Flatter, mentir, ramper, et l'on parvient enfin:
Cela vous mène à tout.

FRONTIN.

Ceci m'est plus facile,
Et je vais. . . .

LE MARQUIS.

Malheureux!

FRONTIN.

Je vous laisse tranquille,
Voici Monsieur Belcour.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Quittez cet air rêveur,
Contre les coups du sort, je sais armer mon cœur:
Mon cher Belcour, tu viens d'entendre ma sentence?

BELCOUR.

Oui, j'étais au palais.

LE MARQUIS.

Il n'est plus d'espérance,
Mon procès est perdu!

BELCOUR.

Que dis tu? quoi? comment?

LE MARQUIS.

Tu peux de ce malheur me faire compliment;
Car si je suis par lui réduit à l'indigence,
Je perds aussi les maux qui suivent l'opulence.
Ne sois pas inquiet. D'abord sur mon destin,
J'ai déja combiné le plus joli dessein. . . .

BELCOUR.

Quel dessein?

LE MARQUIS.

Quoique sage, il est fait pour surprendre,
Et ce n'est que demain que je veux te l'apprendre.
Sois content aujourd'hui de connaître mon cœur.

BELCOUR.

Quoi?

LE MARQUIS.

J'aime la Comtesse et l'aime avec fureur,
Je vais lui devoir tout.

BELCOUR.

Qui donc a pu te dire
Que tes biens sont perdus?

LE MARQUIS.

Frontin qui se retire.

BELCOUR.

C'est faux!

LE MARQUIS.

Comment! Frontin....

BELCOUR.

Trompé par un faux bruit,
A mal compris sans doute, et t'a plus mal instruit.

LE MARQUIS.

Quoi? notre procédure....

BELCOUR.

Elle est bien terminée,
Mais c'est en ta faveur; Julie seule est ruinée.

LE MARQUIS.

Juste ciel! la Comtesse?...

BELCOUR.

Oui, quel bonheur pour toi!

LE MARQUIS.

La Comtesse ruinée, et par rapport à moi!

BELCOUR.

Voilà la vérité ... d'où peut venir ce trouble?
Ta fortune par-là s'augmente au moins du double.

LE MARQUIS.

Non!

BELCOUR.

L'arrêt est rendu.

LE MARQUIS.

Cet arrêt ne m'est rien,
L'amour plus fort que lui va lui rendre son bien.

BELCOUR.

J'approuve le projet; et de quelle manière?

LE MARQUIS.

Une donation légale et bien entière.

BELCOUR.

Tu l'épouseras donc?

LE MARQUIS.

Tu plaisantes, je crois!

BELCOUR.

Tu ne l'aimes donc point.

LE MARQUIS.

Je l'aime et je le dois.
Mais l'hymen et ses nœuds sont contre mon système.

BELCOUR.

Quand l'amour, la raison, d'accord pour ce qu'on aime...

LE MARQUIS.

Tu te trompes, Belcour, l'amour n'est qu'une erreur.
Pour bien le gouverner il faut dompter son cœur;
De tout penchant qui plaît, vaincre la violence,
Jouir en enrageant de son indifférence.
Enfin de la raison ne suivre que les lois.

BELCOUR.

Mais la nature, ami, n'a-t-elle pas ses droits?

LE MARQUIS.

Elle n'en a jamais que sur notre faiblesse.
Le sage brave tout.

BELCOUR.

Excepté la tendresse.
Crois-moi, ce sentiment qu'on puise au fond du cœur,
De l'homme vertueux fait toujours le bonheur.

LE MARQUIS.

Non, non, examine tous les maux qu'elle entraîne.
Ce n'est pas un lien, mais toujours une chaîne,
Et l'homme qui la porte, en proie à ses regrets,
S'il s'en charge une fois, ne la quitte jamais.

BELCOUR.

J'y consens, mais conviens qu'elle est bien préférable
Au triste sort d'un cœur glacé pour son semblable.
Dis? quels sont ses plaisirs? soumis au froid calcul,
Il est seul dans le monde et son bonheur est nul.

Je dis plus : supposons que ta philosophie
Suffise auprès de toi pour embellir ta vie,
Et qu'en suivant ses lois, tu parviennes un jour,
A vaincre dans ton cœur tout sentiment d'amour;
Dis? qu'y gagneras-tu?

LE MARQUIS.

Le plaisir et la gloire
D'avoir pu sur moi-même emporter la victoire.

BELCOUR.

Triste effet de l'orgueil et de la vanité!
Ce plaisir ne vaut pas ce qu'il t'aura coûté.

LE MARQUIS.

La sensibilité fait couler trop de larmes.

BELCOUR.

Celles d'un tendre cœur ont toujours quelques charmes.

LE MARQUIS.

Plus on s'y livre, ami, plus on est malheureux.

BELCOUR.

Si nous sommes aimés quel sort délicieux!

LE MARQUIS.

Le vrai bonheur du sage est dans l'indépendance.

BELCOUR.

Celui du cœur sensible emporte la balance.

LE MARQUIS.

Tes discours sont fort beaux, Belcour, mais ils sont vains,
Car je suivrai toujours mes principes certains.

BELCOUR.

A tes propres dépens ; mais je plains la Comtesse:
Sans appuis, sans secours, seule, dans la détresse,
En proie à tous les maux. . . .

LE MARQUIS.

Ah ! que dis-tu ? jamais !

BELCOUR.

Crois-tu donc qu'elle puisse accepter tes bienfaits,
Sans manquer aux devoirs qu'on s'impose à soi-même?
Quels titres sont les tiens ?

LE MARQUIS.

Les plus sacrés. Je l'aime.

BELCOUR.

Et malgré ton amour. . . .

LE MARQUIS.

Je resterai garçon.

BELCOUR.

Si tu voulais un peu consulter la raison.

LE MARQUIS.

Et c'est précisément son flambeau qui m'éclaire,
Et m'ordonne de fuir un bonheur éphémère.

BELCOUR.

Que dis-tu ? la raison ! ah ! c'est la blasphêmer !
Malheur à l'être ingrat qui ne veut rien aimer !
D'un cœur indifférent la nullité profonde,
Est l'espoir sur lequel l'égoisme se fonde.

LE MARQUIS.

Belcour !

BELCOUR.

N'en parlons plus. Immole avec ardeur
Les lois de la nature et le penchant du cœur;
Mais seconde un moyen que ma vive tendresse
A trouvé ce matin pour sauver la Comtesse.
Tiens, signe ce papier.

LE MARQUIS.

De mon sang, si tu veux.
(*Le Marquis signe.*)

BELCOUR.

Par cet écrit qu'il faut que vous signiez tous deux,
De tous vos différents, vous me nommez l'arbitre;
Ainsi de ce pouvoir....

LE MARQUIS.

Bon.

BELCOUR.

Muni de ce titre,
Tu pourras l'enrichir autant que tu voudras,
Car l'arrêt d'aujourd'hui.....

LE MARQUIS.

Tu le lui cacheras.

BELCOUR.

Aurais-je sans cela l'aveu la Comtesse?

LE MARQUIS.

Belcour, ne l'obtenons qu'avec délicatesse.

BELCOUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Dis-lui que mon droit me paraît incertain.

BELCOUR.

Bon.

LE MARQUIS.

Que les gens de loi disent toujours : Demain ;
Et que dans ce pays....

BELCOUR.

Tu peux me laisser faire.

LE MARQUIS.

On ne sait ce que c'est que finir une affaire.
La voici qui paraît. Faudra-t-il t'appuyer ?

BELCOUR.

Non, j'agirai tout seul.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Chevalier après avoir salué le Marquis.*

Hé bien ? cher Chevalier,
Mes avocats ?...

BELCOUR.

Parlant toute la matinée,
N'ont pu rien éclaircir ; la cause est ajournée.

LA COMTESSE, *observant le Marquis.*

Tant mieux, puisque Monsieur aime tant les procès.

LE MARQUIS.

Ah ! daignez oublier mes torts et leurs excès.

Je ne veux plus plaider, et je viens, au contraire,
Vous offrir un moyen pour finir cette affaire.

LA COMTESSE, *avec gaîté.*

Vous, Monsieur! Se peut-il?

BELCOUR.

Par un accord heureux,
Il voudrait terminer ces débats dangereux.

LA COMTESSE.

Marquis, est-il bien vrai?

BELCOUR.

Déjà sa signature
N'attend plus que la vôtre, et vous pouvez conclure.

LA COMTESSE.

Quoi! votre cœur enfin se rend?...

LE MARQUIS.

A l'amitié.
Je plaidais pour un bien, j'en cède la moitié.
Belcour m'a décidé.

LA COMTESSE, *à part.*

Ciel! quelle erreur!

BELCOUR.

Madame,
Daignez donc condescendre aux desirs de son ame,
Et signez cet écrit.

LA COMTESSE.

Puisque cela vous plaît,

(*A part.*)

J'y consens. Cachons bien mon trouble et mon secret.
Où faut-il donc....?

BELCOUR.

Ici, dessous sa signature.
Ceci va mettre fin à toute procédure.
Je vous en félicite, et je vais à l'instant
Changer ce simple écrit en un acte important,
Dont mon notaire ici vous portera copie.

LE MARQUIS, *à part.*

Jamais je ne la vis plus belle et plus jolie!
(*Le chevalier sort après les avoir observés.*)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Il serait plus prudent, je crois, de m'en aller.

LA COMTESSE, *à part.*

Il reste; ô ciel! que faire, et comment lui parler?

LE MARQUIS.

Comtesse?

LA COMTESSE.

Hé bien! Marquis?

LE MARQUIS.

Nous pouvons dire ensemble,
Que Belcour est un homme....

LA COMTESSE.

Auquel nul ne ressemble.

LE MARQUIS.

L'éloge est un peu fort.

LA COMTESSE.

Non, quel autre que lui
Aurait fait pour nous deux ce qu'il fait aujourd'hui?
Plein de soins et d'égards, complaisant, doux, sincère,
Il sait aimer, comment ne saurait-il pas plaire?

LE MARQUIS.

Oui, vous avez raison, il a cet air.... mais quoi?
Si je ne sais pas plaire, est-ce ma faute à moi?

LA COMTESSE.

Et qui parle de vous?

LE MARQUIS.

Je le croyais, Madame,
Non sans quelque raison....

LA COMTESSE.

D'ailleurs...

LE MARQUIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Votre ame,
Calculant la tendresse et méprisant l'amour....

LE MARQUIS.

Qui vous l'a dit, Comtesse?

LA COMTESSE.

Mais, vous-même en ce jour.

LE MARQUIS.

Moi, mépriser l'amour! Ciel! vous l'avez pu croire?
Moi qui mets dans lui seul mon bonheur et ma gloire!

LA COMTESSE.

Vous m'avez cependant témoigné le projet....

LE MARQUIS.

D'être tout à l'amour, d'en fuir toujours l'objet.
Je ne guérirai point ; mais l'absence dissipe,
Et je veux essayer de sauver mon principe.
J'en ai perdu beaucoup, Comtesse, auprès de vous,
Et vous êtes de force à les détruire tous.

LA COMTESSE.

Il serait malaisé, Marquis, de m'en convaincre ;
Est-ce donc de l'amour qu'un penchant qu'on veut vaincre?

LE MARQUIS.

Quoi, vous pourriez douter ?...

LA COMTESSE.

Je ne doute de rien ;
Mais puis-je vous parler, quand, dans notre entretien,
Vous m'avez déclaré, d'une façon très-claire,
Qu'on ne doit point s'unir à celle qui sait plaire ?

LE MARQUIS.

Comtesse, j'en conviens, oui je craindrai toujours
De rendre infortuné l'objet de mes amours !

LA COMTESSE.

Oh! pour le coup, Marquis, c'est être trop modeste.
Qui vous fait redouter cet avenir funeste ?

LE MARQUIS.

Tout, Comtesse, à la fois : ma raison, mon humeur,
Et ma philosophie, et plus que tout, mon cœur.

LA COMTESSE.

Parlez. . . .

LE MARQUIS.

Ce cœur, hélas! toujours en tout extrême,
Doute qu'on puisse aimer, et croit que seul il aime.

LA COMTESSE.

Quoi! vous ne savez pas un peu lire en nos yeux,
Y voir si vous plaisez?

LE MARQUIS.

Je ne verrais pas mieux,
Aujourd'hui qu'autrefois. Depuis longtemps, Comtesse,
J'avais cru voir en vous des moments de tendresse.
En vous ouvrant mon cœur, je pensais ce matin,
D'un doux épanchement vous frayer le chemin;
J'aurais vraiment juré que soulageant votre ame,
Vous me feriez l'aveu de la plus tendre flamme.

LA COMTESSE.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Rassurez-vous, je vois bien à présent
Que j'étais dans l'erreur; aussi dorénavant,
Et pour me prémunir contre toute espérance,
En garde contre moi, j'userai de prudence.

LA COMTESSE.

Sans penser à l'hymen?

LE MARQUIS.

Je le jure aujourd'hui;
A moins que le hasard, par un coup inoui,
Me faisant, malgré moi, subir son influence,
Ne vienne à m'engager sans même que j'y pense.

LA COMTESSE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Oui, sur ces nœuds que vous croyez si doux,
Je voudrais que le sort influât plus que nous.

LA COMTESSE.

Il ne faut donc jamais, Marquis, à vous entendre,
Suivre les mouvements d'un cœur sensible et tendre?

LE MARQUIS.

Très-certainement non; quand un objet nous plaît....

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Belcour envoie à l'instant ce paquet,
Et demande réponse.

LE MARQUIS.

Il pourrait bien attendre,
Et vient mal à propos ... Je m'en vais la lui rendre.

(*Il lit.*)
« A te féliciter, cher Marquis, je m'empresse ;
« Grâce à l'acte signé par l'aimable Comtesse,
« Et dont voici copie, enfin tout est fini :
« Plus de procès pour vous. J'espère, cher ami,
« Dans une heure au plus tard, jouir en sa présence,
« Des transports mérités de ta reconnaissance. »

LA COMTESSE.

Allez vîte Lisette, et qu'il se rende ici,
Je veux de mon côté lui rendre grâce aussi.

LISETTE.

Oui, Madame, j'y vais. (*Elle sort.*)

LE MARQUIS.

Permettez-vous, Comtesse,
Que je fasse lecture....

LA COMTESSE.

Un moment, rien ne presse ;
Nous avons tout le temps, et reprenons plutôt
La suite du discours interrompu tantôt.

LE MARQUIS.

J'y consens volontiers ; je disais donc, Madame....

LA COMTESSE.

Que quand un objet plaît....

LE MARQUIS.

Oui, qu'il règne sur l'ame,
Que l'on ressent pour lui, cet amour, cette ardeur,
Ce délire effréné qui n'est que dans mon cœur ;
Je voudrais, dis-je, alors....

LA COMTESSE.

Achevez, je vous prie.

LE MARQUIS.

Que pour s'assurer mieux le bonheur de sa vie,
Et n'éprouver jamais de repentir affreux,
Je voudrais que le sort, couronnant seul les vœux
D'un amant aussi vif, si sensible, si tendre....

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, Monsieur, j'ai peine à vous entendre.

LE MARQUIS.

Oui, je desirerais que cet heureux amant
Se trouvât marié, mais sans savoir comment.

LA COMTESSE.

J'ai cru que le bonheur au sein de l'hyménée
Dépendait plus de nous que de la destinée.

LE MARQUIS.

Non, il faut un miracle, et j'espère en amour,
Quoique par un miracle, être heureux quelque jour.

LA COMTESSE, *avec humeur.*

Hé bien! Monsieur, hé bien! plein de votre système,
Attendez un prodige, on attendra de même.
Mais prenez ce papier, et lisez, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

(*Après avoir lu.*)

Ciel! que vois-je?... Ah! grand Dieu!

LA COMTESSE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Le miracle est fait.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous?

LE MARQUIS.

Tenez, voyez vous-même.
Jugez par mes transports de mon bonheur extrême.
Le Chevalier....

LA COMTESSE.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Nous a trompés tous deux,
Et nous a fait signer au-delà de nos vœux.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Oh! la chose est très-claire:
C'est un contrat en forme et pardevant notaire.

LA COMTESSE.

Un contrat, dites-vous?

LE MARQUIS.

Oui, tenez, le voilà,
Qui me rend votre époux.

LA COMTESSE.

Marquis!

LE MARQUIS.

Oh! il tiendra.

LA COMTESSE.

Quoi, Monsieur?

LE MARQUIS.

Regardez, c'est votre signature:
Ah! laissez, laissez-moi baiser cette écriture.

LA COMTESSE.

(*A part.*)
Ma surprise est extrême ...! et je respire enfin.

LE MARQUIS.

Vous opposerez-vous aux ordres du destin?
Et serez-vous pour moi moins que lui favorable?
Ah! dissipez d'un mot ce doute qui m'accable.

LA COMTESSE.

Vous avez cru souvent m'inspirer de l'amour?

LE MARQUIS.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Je vous permets de le croire en ce jour.

LE MARQUIS.

Permettez qu'à vos pieds. . . .

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

BELCOUR.

Vous voyez un coupable
Qui vient auprès de vous faire amende honorable.
Séduit par l'amitié, j'ai mis trop de chaleur
A former un projet....

LE MARQUIS.

Qui fait notre bonheur!

BELCOUR.

Vous me pardonnez donc d'avoir, malgré vous-même,
Pour vous unir tous deux, usé de stratagême?

LE MARQUIS.

Ce stratagême heureux a guéri mes erreurs.

LA COMTESSE.

Vous avez mieux que nous su lire dans nos cœurs.

LISETTE.

Allons, vivat, Monsieur, et vogue la galère.

FRONTIN.

Ceci vaut un peu mieux que labourer la terre.
Que l'hymen soit ou non un principe certain,
Vers la postérité c'est le plus court chemin.

LE MARQUIS.

Renonçant désormais à tout autre système,
Mon principe sera de plaire à ce que j'aime:
Docile à l'amitié, constant dans mon ardeur,
Vous guiderez tous deux mon esprit et mon cœur.

FIN DE L'HOMME AUX PRINCIPES.

LE TESTAMENT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

MADAME DU VIEUX-CHANT, Veuve, costume ridicule et très-paré.

JULIE, sa sœur, en blanc.

LE MARQUIS DE DONDUGNAC, Gascon, surtout d'uniforme, emplâtre sur l'œil; une grosse botte à un pied, béquille, et un bras en écharpe.

VALCOURT, en frac.

UN NOTAIRE bègue.

MARTON, Soubrette.

La scène se passe dans le salon de Madame du Vieux-Chant.

LE TESTAMENT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, MARTON.

LE MARQUIS.

Un mot, Madémoiselle.

MARTON.

Oh ! tant qu'il vous plaira.
Fille a parlé toujours et toujours parlera.
Oui, le babil pour nous est chose nécessaire.

LE MARQUIS.

Eh! donc, dites de grace et surtout franchément,
Ce que pense de moi Madame dé Vieux-Chant ?
Croyez-vous qu'elle daigne accepter mon hommage;
Et de lui plaire enfin aurai-je l'avantage ?

MARTON.

Oui, Monsieur, je le crois; mais vous, à votre tour,
Eprouvez-vous pour elle un véritable amour?...

LE MARQUIS.

Comment ? vous en doutez ?

MARTON.

Non ; mais c'est que son âge,
N'est plus, hélas! celui qui plait en mariage.

LE MARQUIS.

D'accord, trente ans dé moins, seraient pour elle un bien,
Mais dès-lors à mon tour, jé né vaudrais plus rien.

MARTON.

Ainsi donc vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Cadédis! jé l'adore.

MARTON.

Cet amour est gascon, Monsieur de Dondugnac.

LE MARQUIS.

Il sé peut, mon enfant, la preuve en est le Gnac;
Mais si jé suis Gascon pour chercher la fortune,
Je ne le serai pas pour t'en présenter une:
Dix louis dans cette bourse... et cent écus tantôt,
Si tu mé fais signer mon contrat au plutôt.

MARTON.

Un procédé si noble et me touche et m'enchante,
Et vous pouvez compter sur votre humble servante.
Mais c'est en vain, Monsieur, que je vous veux du bien,
Un maudit testament m'en ôte le moyen.

LE MARQUIS.

Quoi? malgré votre esprit un rien vous embarrasse?
Ce testament, sandis, n'a rien qui me tracasse.
Je sais que la Vieux-chant, de même que sa sœur,
Pour pouvoir d'un gros bien devenir possesseur,

Doivent, le même jour et dans la même année,
Signer toutes les deux leur contrat d'hyménée.
Voilà cé qué j'en sais.

MARTON.

Que voulez-vous de plus?
Cela seul rend déjà tous mes soins superflus.
Quand Madame avec vous voudrait même conclure,
Sans celle de sa sœur, que peut sa signature,
Puisqu'il faut deux contrats signés le même jour?
Vous le dites vous-même.

LE MARQUIS.

Oui, mais j'attends Valcour:
Depuis long-temps son cœur soupire pour Julie,
Il faut la décider.

MARTON.

Elle en serait ravie,
Ne demande pas mieux; mais ce Valcour enfin,
En disant qu'il viendra remet au lendemain;
Et depuis près d'un mois nous sommes dans l'attente.

LE MARQUIS.

De le revoir, Julie est-elle impatiente?

MARTON.

Oh! je vous en réponds et c'est bien naturel.
Elevée avec lui sous le toît paternel,
Ils s'aimaient tous les deux dès leur plus tendre enfance,
Et depuis son départ, malgré sa longue absence,
Elle en parle toujours! — Voilà pourtant deux ans
Qu'il est parti d'ici.

LE MARQUIS.

Enfin voici le temps
Que nous allons le voir et qu'il va reparaître,
Car, sans son accident il y serait peut-être;
Mais vous savez, Marton, que ce pauvre Valcour,
De son voyage étant enfin sur le retour,
A quatre pas, hélas! des portes de la ville,
Tomba et se foula le nerf tendon d'Achille;
Et que depuis ce jour, dans l'auberge à côté,
Ce pauvre malheureux est enore alité.

MARTON.

Si je le sais, Monsieur! dix fois dans la journée,
De son hôtel ici, moi je fais la tournée;
C'est billets sur billets, et tous billets d'amour,
Ecrits ou répondus par Julie ou Valcour.

LE MARQUIS.

De ces soins désormais tu seras bientôt quitte,
Car j'ai fait à Valcour ce matin ma visite.
Il va bien, beaucoup mieux, il peut marcher déjà,
Et je crois que ce soir peut-être il paraîtra.
Il l'annonce à Julie, ici, par cette lettre
Dont je vais te charger.

MARTON, *voulant sortir.*

Moi, je cours la remettre.

LE MARQUIS.

Marton, encore un mot: dé cé Valcour, dit-on,
Le père fut longtemps l'ami de la maison:
L'avez-vous jamais vu?

MARTON.

Non, j'entrai chez Madame,
Qu'il venait de mourir. Dieu veuille avoir son ame,
Car on dit qu'il était un homme plein d'honneur:
Chacun en ce logis le pleure de bon cœur,
Voilà ce que je sais. — J'ai bien entendu dire
Que sur son cœur Madame avait pris de l'empire,
Qu'il devait l'épouser, mais moi je n'en sais rien.

LE MARQUIS.

Ce Monsieur de Valcour avait, dit-on, du bien?...
Et surtout en argent....

MARTON.

Quant à moi je l'ignore.

LE MARQUIS.

J'en suis presque certain: on prétend même encore,
Que ta maîtresse ici, Madame dé Vieux-Chant,
Possède entre ses mains cent mille écus comptant,
Laissés par ce Valcour comme en dépôt chez elle....

MARTON.

Quant à moi, j'en apprends la première nouvelle,
Et vos discours, Monsieur, sont du latin pour moi.

LE MARQUIS.

Puis-je m'en rapporter à votre bonne foi?

MARTON.

Je vous donne, Monsieur, ma parole de fille.

LE MARQUIS.

Je l'accepte, Marton, sans craindre dé bisbille;
Mais motus, s'il vous plaît.

MARTON.

Je sais aussi me taire.

LE MARQUIS.

Adieu. Votre silence obtiendra son salaire.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE II.

MARTON.

De nos Marquis gascons c'est le plus étonnant,
Il ne sait pas mentir et donne de l'argent.
Il a bien quelque chose encor de la Garonne,
En s'informant du bien dont vit chaque personne;
Mais c'est de la prudence et je l'en aime mieux.
C'est dommage qu'il soit un peu borgne et boîteux.
Il est vrai que Madame, au déclin de son âge,
Par son extérieur n'a point de l'avantage.
C'est juste ce qu'il faut. Mon avis, au surplus,
Est de les marier pour gagner cent écus!
Mais j'aperçois Julie.

SCÈNE III.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Allons, Mademoiselle,
Déridez votre front, j'apporte une nouvelle
Qui vous fera plaisir; tenez, c'est de Valcour.

JULIE, *prenant la lettre.*

Hélas! quand viendra-t-il?

MARTON.

Mais peut-être en ce jour;
Voyez ce qu'il écrit?

JULIE, *après avoir lu les premières lignes.*

Tiens, écoute toi-même,
Juge par ce billet de mon bonheur suprême.

(*Elle lit haut.*)

« Enfin, charmante Julie, après plus de deux an-« nées d'absence, j'espère encore ce soir déposer « à vos pieds l'hommage de l'amour le plus tendre, « qui m'a soutenu tout le temps que j'ai passé sans « vous voir. Le Marquis de Dondugnac qui vous « remettra ce billet.... »

Comment, tu le tiens donc des mains de ce Marquis?

MARTON.

Lui-même en ce moment, pour vous me l'a remis.

JULIE, *continuant.*

« Le Marquis de Dondugnac qui vous remettra « ce billet, m'a assuré que l'on n'attendait que ma « présence pour signer deux contrats à la fois, « celui de mon bonheur avec vous, adorable Julie, « et le sien avec Madame de Vieux-Chant, votre « sœur. Je l'en félicite car le Marquis est un homme « très-estimable qui n'a que le nom de gascon : quant « à moi, si vous m'aimez autant que je vous adore,

« vous devez concevoir toute mon impatience d'ici
« à ce soir, pourvu que mon pied me permette de
« sortir, comme je l'espère. »

Enfin et grâce au Ciel ma sœur donc se marie.

MARTON.

Oh! vous allez la voir rayonnante et ravie! . . .
Mais vous, à votre tour, je ne vous conçois pas,
Car vous devez aussi franchir le même pas,
Et votre air de sang froid me surprend et m'étonne.

JULIE.

C'est un étonnement que dans toi je pardonne,
Sûre, comme je suis, et de moi, de Valcour,
J'attendais que l'hymen couronnât notre amour,
Et l'espoir me soutint; mais ma sœur à son âge,
D'attendre trop long-temps n'a guère l'avantage.
Oui je me reprochais, et quoiqu'innocemment,
De son bonheur enfin le long retardement.

MARTON.

Cela vous fait honneur; elle, à son tour, je pense,
N'aurait pas eu pour vous la même complaisance.
Puis, elle se croit jeune.

JULIE.

On rit à ses dépens,
Car elle est mon aînée, et plus que de trente ans.
J'en ai bien près de vingt.

MARTON.

Oui, allez le lui dire,
Je doute fortement qu'elle veuille y souscrire:
Car, et plus que jamais, elle croit en ce jour,
Malgré ses cinquante ans, inspirer de l'amour.

JULIE.

Mais elle réussit: car ce Dondugnac l'aime.

MARTON.

J'en conviens, et je suis très-surprise moi-même.
Au reste il est Gascon, pas trop beau, peu de bien,
Et celui de Madame en augmentant le sien
Peut fort bien le tenter.

JULIE.

Je l'en crois incapable,
Puisque Valcour le juge en tout très-estimable,
Et son opinion décide selon moi.

MARTON.

Laissons à l'avenir à dire le pourquoi.

JULIE.

Tu dis bien; au surplus ce n'est pas notre affaire;
Et pourvu qu'à ma sœur le Marquis puisse plaire,
Le reste m'est égal.—Pour toi, prends ce billet:
De ma part à ma sœur remets-le, s'il te plaît:
Elle y verra du moins que nous pouvons conclure,
Et qu'à mon tour j'attends rien que sa signature.
Je serai dans ma chambre.

MARTON.

Oui, j'entends, il suffit.

SCÈNE IV.

MARTON.

Enfin je ne crains plus ce testament maudit,
Et je crois bien qu'avant la fin de la journée,
Nos deux sœurs subiront le joug de l'hyménée.
Je voudrais, je l'avoue, en tâter à mon tour.
Ce doit être plaisant d'inspirer de l'amour.
J'ai ce qu'il faut d'ailleurs pour être bonne femme.
Mais trêve à mon roman; car j'aperçois Madame.

SCÈNE V.

MADAME DU VIEUX-CHANT, MARTON.

MAD. DU VIEUX-CHANT, *entrant et se mirant dans un petit miroir.*

Suis-je un peu bien, Marton?

MARTON.

Vous êtes à ravir?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Tu me flattes je crois, mais tu me fais plaisir.

MARTON.

Moi, point du tout; d'honneur vous êtes étonnante.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

C'est-à-dire, Marton?...

MARTON.

Que vous êtes charmante.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Les yeux un peu battus?...

MARTON.

Du tout, en vérité.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Oh! le regard pourtant....

MARTON.

Plein de vivacité!

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Le maintien et la taille....

MARTON.

Est celui d'une reine!

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Et la démarche aussi?...

MARTON.

Celle de Melpomène!

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Le sourire?...

MARTON.

Enchanteur!

MAD. DU VIEUX-CHANT.

L'abandon?...

MARTON.

Effrayant.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Hé bien! le tout enfin?...

MARTON.

Le tout est foudroyant.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Hélas!...

MARTON.

Vous soupirez!...

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Marton, quand, à mon âge,
Dans de nouveaux liens de rechef on s'engage,
L'on a raison de craindre....

MARTON.

Et quoi donc, s'il vous plaît?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

De blesser sa pudeur par un nouvel objet!

MARTON.

Il faut la vaincre un peu.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

C'est en vain qu'on s'en flatte :
Et le nom d'un époux blesse une ouie délicate.

MARTON.

Quelle délicatesse! elle dure long-temps,
Car feu votre mari pendant près de trente ans....

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Et qu'est-ce que trente ans pour un cœur si novice?
Oui, l'amour, je le sens, met le mien au supplice!

MARTON.

Allons, Madame, allons, ferme, rassurez-vous,
Il faut vous décider pour un second époux.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Je crains de me trouver dans l'embarras extrême,
D'en rechercher un jour peut-être un troisième.

MARTON.

C'est prévoir le malheur plus que gratuitement,
Le Marquis est encore et frais et bien portant.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Mais il lui manque un pied.

MARTON.

Il sera sédentaire.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Il est borgne, Marton.

MARTON.

Il y verra moins clair;
Dans un époux jamais ce ne fut un défaut.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Ainsi donc le Marquis est l'homme qu'il me faut?

MARTON.

Il est digne, je crois, d'avoir la préférence.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Eh bien! je la lui donne, et j'en jouis d'avance.

MARTON.

Ainsi donc vous l'aimez?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Tu blesses ma pudeur,
En voulant m'arracher le secret de mon cœur.

MARTON.

Mais ce secret pourtant, en public va paraître,
Et j'ai cru mériter que Madame peut-être....

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Eh bien ! Marton, eh bien ! j'avoue ingénûment,
Que le Marquis me plaît, je le trouve charmant.
Il est vif, plein d'esprit, doux, aimable et sensible,
Et seul sait triompher de ce cœur invincible.

MARTON.

Madame a bien raison; c'est dommage pourtant,
Qu'il n'ait que du mérite et peu d'argent comptant.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Il est pauvre, il est vrai, mais enfin par moi-même
Ma fortune suffit pour l'offrir à qui j'aime.

MARTON.

En ce cas c'est bien fait, suivez votre penchant,
Ce billet vous dira que c'en est le moment.

(*Elle lui remet le billet de Valcour.*)

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Quoi? comment? c'est de moi que mon sort va dépendre?
Au joug de l'hyménée, hélas! il faut se rendre?
J'avais tant de plaisir à filer mon roman ;
A peine je venais de prendre mon élan.

MARTON.

Mais un roman trop long nous fatigue et nous lasse.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Mais je n'étais encor, Marton, qu'à la préface.

MARTON.

Eh! bien donc, du courage, et nargue du caquet,
Sautez vîte à pieds joints jusqu'au dernier feuillet.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Quoi! tu le crois, Marton?

MARTON.

Il faut que tout finisse.
Songez donc au Marquis; l'attente est un supplice.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Mais ce supplice enfin nous plaît dans un amant,
Il n'en devient toujours que plus intéressant.

MARTON.

Tout le monde n'a pas cet excès de constance,
Et nos amans du jour perdraient la patience.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Ainsi pensait pourtant feu Monsieur Céladon.

MARTON.

Céladon n'était pas, je crois, Marquis gascon,
Puis le nôtre d'ailleurs depuis un mois soupire;
A de plus longs délais, il aurait à redire.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Eh bien! donc c'en est fait, oui Marton, je me rends:
Va trouver le Marquis, dis-lui que je l'attends.

(*Marton sort.*)

SCÈNE VI.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Quel triomphe pour moi! combien je suis heureuse!
Quelle époque brillante autant que glorieuse!
Je vais faire un heureux en nommant un époux!
D'un seul de mes regards il tombe à mes genoux:

Je ne fais que permettre, il saisit l'avantage
De m'offrir aussitôt sa main et son hommage !
Assaut de sentiments aussi bien que d'esprit,
Entre nous deux soudain la lutte s'établit.
Je souris, je soupire, et dès-lors je couronne
L'heureux mortel vainqueur que l'amour me donne.
Je me trouve pourtant dans un grand embarras :
Car comment dans un choix éviter un faux pas ?
A mon âge l'on a si peu d'expérience !
Je puis bien me flatter de fixer l'inconstanee,
Mais qui peut lire enfin dans les replis du cœur ?
Dondugnac m'aime-t-il avec la même ardeur ?
Amour ! ô tendre Amour, j'invoque ta puissance !
Sois mon guide aujourd'hui. Mais le Marquis s'avance;
Vîte un air langoureux, un coup d'œil au miroir,
Et voyons si l'on peut conclure encor ce soir.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, MAD. DU VIEUX-CHANT.

LE MARQUIS.

J'accours, d'après votre ordre, au rendez-vous, Madame:
C'est dépeindre en deux mots tout l'amour qui m'enflamme.
Ce dieu qu'on peint enfant, qui m'amène à vos pieds,
Est en moi grand garçon, comme vous lé voyez.
Dans tous les rendez-vous je sais mé faire attendre,
Mais près de vous, sandis, je m'empresse à me rendre,
Pour offrir mon hommage à vos divins appas.

MAD. DU VIEUX-CHANT, *minaudant à part le premier vers.*

Ce début est galant et ne me déplaît pas.
Marquis, vous plaisantez...

LE MARQUIS.

Non, lé diable m'emporte,
L'on ne plaisante point en parlant dé la sorte.

MAD. DU VIEUX-CHANT, *toujours minaudant.*

Vous me faites rougir...

LE MARQUIS.

Eh! donc aussitôt
Une rose de plus, (*A part.*) ou plutôt un pavot.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Ah! Marquis!...

LE MARQUIS.

Mais enfin, mon amour, ma constance,
Peuvent-ils espérer leur juste récompense?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Vous êtes exigeant.

LE MARQUIS.

Hé! tout amour à part,
Noble, illustre et Marquis, à vous parler sans fard,
On a le droit, jé crois, d'exiger quelque chose!...
Car lé laurier souvent peut embellir la rose.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Que vos propos, Marquis, sont galans et flatteurs!
Pour cueillir ces lauriers qui vous font tant d'honneur,
Vos ayeux donc, sans doute, ont servi la patrie?

LE MARQUIS.

Ils l'ont même illustrée en dépit de l'envie,
Vous pouvez en juger par notre extraction.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Parlez, Marquis, j'écoute avec attention.

LE MARQUIS.

Pharamond le premier fonda notre puissance :
Ce fut, comme on le sait, le premier roi de France.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Je le connais un peu de réputation.

LE MARQUIS.

Eh bien! ce Pharamond prit en affection,
Un certain GNAC, lequel était bon gentilhomme,
Et dans lequel il vit les vertus d'un grand homme.
A l'armée, aux conseils, il demandait tout haut,
Eh! donnez-moi du GNAC, c'est du GNAC qu'il mé faut.
Dès-lors joignant le DU sous forme d'apostille,
Nous prînes le DU GNAC pour le nom dé famille.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Quelle belle épithète!...

LE MARQUIS.

Un des DU GNAC après
Voyageant en Espagne, obtint mille succès.
Pour ne pas déroger à sa haute noblesse,
En entrant au service, il reçut la Grandesse;
Tout aussitôt le DON se joignit à DU GNAC.
Nous prîmes pour vrai nom celui de DONDUGNAC.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Toujours de mieux en mieux; achevez, je vous prie.

LE MARQUIS.

Un Dondugnac enfin revint dans sa patrie ;
Voulant se distinguer par un nouvel éclat,
Il acquit à ses frais le premier Marquisat,
Avec le DE français... et c'est ainsi, Madame,
Qu'à force de vertus, d'élévation d'ame,
Nous sûmes illustrer notre vieux nom dé GNAC
Et devînmes après Marquis DÉ DONDUGNAC.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Combien vous me charmez, quelle illustre origine!
Je n'en doutai jamais, Marquis, à votre mine.

LE MARQUIS.

Daignez donc couronner cette illustration.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Je ne le puis encore avec conclusion.
Valcour auprès de nous dès ce soir doit se rendre,
Pour ma sœur et pour moi, et nous devons l'attendre.

LE MARQUIS.

Malgré moi j'y consens ; à propos dé Valcour,
Il m'a dit une chose et je suis resté court ;
D'honneur, je n'ai pas su, ma foi, que lui répondre.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

C'était donc effrayant pour pouvoir vous confondre.
Un Valcour vous troubler! le fait est alarmant,
Et j'en suis à mon tour surprise tellement. . . .

LE MARQUIS.

Il s'agissait de vous, d'une dette à son père,
D'un dépôt en vos mains, comme dépositaire.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

C'est un vieux conte en l'air et je sais ce que c'est;
Mais de vous alarmer vous n'avez point sujet.

LE MARQUIS.

Il en parle pourtant avec grande assurance,
Prétend vous le prouver par sa correspondance....

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Oh! oui, depuis deux ans c'est billet sur billet;
Mais en lui répondant moi je nie le fait.
Cette correspondance est loin d'être une preuve;
De sa part tout au plus est-ce une simple épreuve:
Car, s'il avait un titre, oh! sans perdre de temps,
Il aurait fait agir les lois depuis long-temps.

LE MARQUIS.

Mais vous niez le fait: de son côté peut-être
Il craint usant des lois de vous trop compromettre;
Il veut vous ménager, surtout pour votre sœur,
Et voudrait avec vous terminer sans rigueur.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Cette délicatesse est trop contre nature!
Je ne la conçois pas; quant à moi, je vous jure,
Si quelqu'un me devait cent mille écus comptant,
Il serait en prison, ma foi, depuis long-temps,
Sans avoir nul égard au sexe ou bien à l'âge,
Et la délicatesse est pourtant mon partage.

LE MARQUIS.

Mais ce pauvre Valcour a-t-il du moins du bien?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Il n'a rien de lui-même et veut avoir du mien.

LE MARQUIS.

A combien, s'il vous plaît, fait-il monter sa dette?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Mon billet portait bien cent mille écus en tête.

LE MARQUIS.

Quel billet, s'il vous plaît?

MAD. DU VIEUX-CHANT, *à part les premiers mots.*

J'ai pensé me trahir.
Billet particulier... et fruit de mon loisir,...
Billet que j'écrivais... enfin pour lui répondre,
Et pour tâcher surtout au moins de le confondre....
Dans lequel j'espérais lui prouver clairement
Que je ne lui dois rien.

LE MARQUIS.

Quoi! rien absolument?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Absolument rien, Marquis, je le proteste;
Ma parole suffit et moquez-vous du reste.

LE MARQUIS.

Eh bien! donc, je m'en vais de ce pas chez Valcour,
De ses prétentions me moquer à mon tour.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Allez, Marquis, allez, devenez notre arbitre,
Dites-lui bien surtout, que s'il a quelque titre,
Que moi je lui permets, pour ravoir son bien,
D'user de toute ruse et que je ne crains rien.

Et quant à vous, Marquis, ce soir encor j'espère
Terminer avec vous et pardevant Notaire.

LE MARQUIS.

La joie et le desir me guident tour à tour.
Je vole à la chicane.... et reviens à l'amour.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME DU VIEUX-CHANT, MARTON.

MARTON.

Le notaire Scrupule envoie un émissaire
Vous dire qu'il voudrait vous parler d'une affaire
Pour vous très-importante, à ce que lui prétend:
Il attend donc votre ordre et pour l'heure et l'instant.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Mais quand il lui plaira: s'il le veut tout de suite,
Il m'obligera même en venant au plus vîte;
Et qu'il ait soin surtout d'apporter avec lui,
Mes deux contrats dressés, pour signer aujourd'hui.
Ils doivent être prêts; depuis une semaine
Ils lui sont ordonnés.

MARTON.

La noce est donc certaine?
Allons, tant mieux, Madame. Il est temps au surplus,
Et pour votre bonheur, (*à part*) et pour mes cent écus.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME DU VIEUX-CHANT.

Ce qu'a dit Dondugnac, j'en conviens, m'embarrasse,
La dette de Valcour me gêne et me tracasse.
Je sais fort bien que rien ne peut prouver le fait;
Mon intendant a su reprendre le billet,
Du moins il me l'a dit : oui, mais la conscience
Me condamme en secret dans cette circonstance!...
Il est vrai que Valcour voulait en m'épousant
Assurer mon douaire avec tout son argent :
Lui seul est mort trop tôt, et ce n'est pas ma faute,
Ce bien serait à moi, le hasard seul me l'ôte.
Cependant, je le sens, que je ne fais pas bien;
Que des cent mille écus il ne m'appartient rien.
Mon intendant sans ordre, et pour prouver son zèle
A fait tout de lui-même... Imprudence cruelle!
Comment rendre à présent ayant nié le tout?
Oui, c'est là l'embarras qui me gêne surtout.
Ce maudit intendant!... pour disgrâce complette,
J'ai su le renvoyer, quand la chose était faite.
Car s'il était ici, disant la vérité,
Il prouverait du moins que moi de mon côté,
Que si j'ai mal agi, que c'était par faiblesse,
Que lui seul a tout fait!... il faut voir, rien ne presse;
Et c'est toujours le temps de restitution.
Valcour n'osera pas blâmer mon action.
On pardonne un faux pas au printemps de la vie;
Quelqu'un vient, taisons-nous. Ah! c'est ma sœur Julie.

SCÈNE X.

MADAME DU VIEUX-CHANT, JULIE.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Bonjour, ma sœur, bonjour; enfin votre Valcour
Vous permet aujourd'hui d'espérer son retour:
Il en était bien temps.

JULIE.

J'en suis charmée, Madame,
Plus pour vous que pour moi, j'en jure sur mon ame.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Vous ne l'aimez donc plus?

JULIE.

Oh! toujours tout autant!
Mais l'hymen pour moi n'était pas si pressant.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Ah! je vous devine et vous croyez peut-être,
Qu'à mon âge on ne peut différer ni remettre.

JULIE.

Je ne dis pas cela ... mais j'aurais eu le temps;
Je suis votre cadette....

MAD. DU VIEUX-CHANT.

De dix, quinze ou vingt ans.
Faut-il donc pour si peu me reprocher mon âge?

JULIE.

Je ne reproche rien....

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Et pour vivre en ménage,
Mon âge est le meilleur, vous êtes trop enfant.

JULIE.

Ce défaut passera, vous en êtes garant.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Voyez le cher Marquis, comme il m'aime, m'adore,
Et votre sieur Valcour est à venir encore;
C'est ainsi que l'on sait inspirer de l'amour.
Je lui permets l'espoir, et soudain il accourt.
Le vôtre avec sang froid....

JULIE.

Mais il ne peut marcher;
Son fatal accident....

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Faut-il donc le chercher?
Mon Marquis plein de feu, quoiqu'avec sa béquille,
Irait pour mes beaux yeux, oui, trotter dans la ville;
Je crois qu'à cloche-pied, il me ferait la cour.

JULIE.

Je ne l'exige pas, j'en conviens, de Valcour....
Et d'ailleurs je n'ai pas, moi, votre expérience.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Tant pis pour vous, ma sœur; mais le Marquis s'avance.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je n'ai pas trop tardé pour être de retour.
(*A Julie.*)
Ce billet est pour vous de la part de Valcour.
Me voilà libre enfin de déposer mon zèle
Aux pieds de ma Vénus et de sa sœur jumelle.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Que vous savez bien être aimable autant que gai!
(*A Julie.*)
Ce billet, j'en suis sûre, est encore un délai.

JULIE.

C'est étonnant combien vous êtes pénétrante;
Car en effet Valcour trompe encor notre attente,
Il ne vient pas ce soir.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Mon dieu! je m'en doutais,
(*A Julie.*)
Et vous êtes tranquille?

JULIE.

Pour moi je le savais,
Craignant pour le soir sa première sortie,
Je lui dis de rester: je me trouve obéie.

LE MARQUIS.

Mais, pour ne pas pourtant différer mon espoir,
Valcour desirerait que l'on signât ce soir.
Quant à lui dès demain, pour terminer l'affaire,
Il se procurera les contrats du Notaire.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARTON, M. SCRUPULE.

MARTON.

Monsieur Scrupule est là, faut-il le faire entrer?

LE MARQUIS.

Jamais plus à propos: il peut se présenter.
C'est le vœu de mon cœur, qu'en pensez-vous, Madame?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Ah! j'y souscris, Marquis, et de toute mon ame.

MARTON.

Entrez, Monsieur, entrez.

M. SCRUPULE *entre et salue la compagnie.*

Je suis de tout mon cœur,
Mesdames et Monsieur, votre humble serviteur.
C'est aujourd'hui le jour fixé pour l'ouverture
Du second testament. J'en viens faire lecture,
Si vous le permettez?

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Nous y consentons tous.

LE MARQUIS.

Avez-vous apporté les contrats avec vous?

(*M. Scrupule fait signe que oui. Tous s'asseyent et Scrupule commence sa lecture.*)

« L'an 1700 etc., moi Charles de Gros-Bois,
« etc., déclarons pardevant Notaire que le pré-
« sent, mon second testament, renferme mon
« irrévocable et dernière volonté, mais dans le
« cas seulement que les clauses de mon premier
« n'aient pas été exécutées. Si donc, ma sœur
« aînée, Nina-Aspasie-Cléopâtre, veuve de Vieux-
« Chant, et ma sœur cadette, Julie de Gros-Bois,
« ne sont pas mariées ce (*on lit la date du jour de*
« *la représentation de la pièce*) j'annulle par ce
« second, mon premier testament, par lequel je
« laissais à chacune d'elles 125000 écus de dot; et
« comme je suppose que ma sœur aînée, la du
« Vieux-Chant, est assez raisonnable pour ne
« plus chercher à se marier du jour de la pré-
« sente date....

MAD. DU VIEUX-CHANT, *interrompant.*

Oh! passons cette clause et sotte et ridicule,
Et venons vîte au fait... lisez, Monsieur Scrupule.

M. SCRUPULE, *continue sa lecture.*

« Et comme je suppose que ma sœur ainée, la
« du Vieux-Chant est assez raisonnable pour ne
« plus chercher à se marier du jour de la présente
« date, vû que son extrait baptistaire cy-joint

« porte qu'elle a aujourd'hui à minuit précis soi-
« xante ans révolus. . . .

JULIE.

Soixante ans!

MARTON.

Soixante ans!

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Eh bien! oui, soixante ans.
L'art de plaire et d'aimer fut toujours de tout temps.

M. SCRUPULE.

Je me hâte d'avoir l'honneur et l'avantage,
De vous féliciter sur un aussi bel âge.

JULIE.

J'en fais autant ma sœur.

LE MARQUIS.

Et pour moi je me tais:
Les grâces, on le dit, ne vieillissent jamais.

M. SCRUPULE, *se remettant à lire.*

« Or, dans ce cas, je ne lègue à ma sœur, la « du Vieux-Chant, que 25000 écus, voulant et « ordonnant que les cent mille restant, soient « réservés pour augmenter la dot de ma sœur « cadette, Julie de Gros-Bois.—Fait pardevant, etc.»

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Ce testament n'est rien d'après mes conjectures,
Nous allons l'annuller par nos deux signatures.

LE MARQUIS.

C'est bien dit; mais il faut un peu se dépêcher,
Pour prévenir minuit.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Qui peut nous empêcher
De signer au plutôt?

LE MARQUIS.

D'accord; même au plus vîte,
Et Monsieur chez Valcour pourra se rendre ensuite.

MAD. DU VIEUX-CHANT, *signant.*

Je vais signer le mien.

JULIE, *signant aussi.*

J'aurai le même soin.

LE MARQUIS, *signant aux deux contrats.*

Je signe aux deux contrats, en époux, en témoin.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Marquis, sentez-vous bien votre bonheur suprême?

LE MARQUIS.

Oh! oui, si vous daignez le partager de même!

MAD. DU VIEUX-CHANT, *minaudant.*

En doutez-vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Attendez un moment.
Il nous faut à tous deux un éclaircissement:
Je vais vous le donner.—Je suis par ma nature
Extrêmement distrait. En venant de conclure,

J'ai commis, jé lé crois, une distraction,
Un peu forte il est vrai, sans réparation!
J'ai signé comme époux au contrat de Julie,
Comme témoin au vôtre.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Oh! ciel, je vous en prie,
Expliquez-vous, Marquis!

JULIE.

Oui, Monsieur, dites nous...

LE MARQUIS, *à Julie.*

C'est qu'enfin, grâce au ciel, je deviens votre époux.

JULIE.

Monsieur, je n'en veux point!

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Scélérat et perfide!

LE MARQUIS.

Tant que vous le voulez....

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Traître, tu me décides,
Je vais chercher Valcour....

JULIE.

Oh! non pas, s'il vous plaît,
Et vous pouvez, ma sœur, chercher un autre objet.

M. SCRUPULE, *qui pendant ce temps a examiné les contrats.*

Attendez un moment: le fait est assez rare,
Singulier dans son genre et tout-à-fait bizarre:

Car vous vous disputez pour un Valcour absent,
Tandis qu'ici son seing prouve qu'il est présent.

JULIE.

Comment? que dites-vous?

MAD. DU VIEUX-CHANT, *à Scrupule.*

Vous avez le délire.

(*Au Marquis.*)
Vous seul avez signé; daignez au moins nous dire...

LE MARQUIS.

(*Il dit les quatre vers suivants en ôtant son bras de l'écharpe, jetant sa grosse botte, sa béquille, sa perruque, son emplâtre, son surtout, et paraît en frac.*)

J'obéis. Adieu donc tout ce qui tient du GNAC,
Adieu tous les sandis du Marquis DONDUGNAC....
Il est temps, je le vois de faire ici paraître,
Un amant déguisé tel qu'il est et veut être.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Que vois-je! O ciel! hélas!

JULIE.

Quel bonheur! c'est Valcour!

LE MARQUIS OU VALCOUR.

Oui, charmante Julie, et tout à son amour!
Sous ce déguisement j'ai voulu, par moi-même,
Juger si vous m'aimez autant que je vous aime,

Après deux ans d'absence éprouver votre cœur,
Et m'assurer moi-même enfin de mon bonheur.
(*A Madame du Vieux-Chant.*)
Madame à vos regards je parais bien coupable,
Un seul aveu de plus va me rendre excusable.
En me couvrant d'un masque, au sein de vos amis,
J'ai cru que ce moyen pouvait m'être permis,
Pour obtenir de vous, sans employer main-forte,
Un dépôt dans vos mains d'une somme assez forte.
En voici le billet signé par votre époux,
Et qui plus est encore, contresigné par vous.
Le voici, je le rends. — Mon plaisir est extrême,
De ne devoir plus rien, Madame, qu'à vous-même.

MAD. DU VIEUX-CHANT.

Cette délicatesse à couvrir tous mes torts
Augmente, cher Valcour, le poids de mes remords.
Je veux les réparer. Acceptez, je vous prie,
Ma part du testament pour l'offrir à Julie,
Et de mon bien à moi devenez l'héritier,
Puisqu'il me faut, hélas! ne plus me marier.

FIN DU TESTAMENT.

L'HEUREUSE MÉPRISE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

CÉPHISE, jeune Veuve.
JULIE.
DORVAL.
FLORICOUR, *Incroyable.*
JACQUINET, garçon d'auberge.

La Scène se passe dans un Hôtel garni, à Paris.

L'HEUREUSE MÉPRISE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHISE, JULIE.

CÉPHISE.

Je ne peux comprendre, ma chère Julie, quel est votre dessein, en me faisant venir dans cet hôtel garni, à un des bouts de la ville, et pourquoi vous vous y trouvez vous-même.

JULIE.

Un évènement fort singulier, mais des suites duquel j'espère retirer quelque consolation, et qui décidera peut-être de ma destinée à jamais, m'a engagé à cette démarche.

CÉPHISE.

Je ne vous comprends pas, et vous alarmez mon amitié: expliquez-vous, de grâce?

JULIE.

Voici le fait. Vous savez que j'ai été cette nuit au bal de l'Opéra?

CÉPHISE.

Je sais que vous eûtes la complaisance de céder aux instances d'une société qui vous engagea à y aller.

JULIE.

Eh bien! un masque m'aborda, ne me quitta pas de toute la soirée, en ne m'entretenant que de son amour. J'avoue que je ne pus résister à son charme vainqueur. L'ingrat me séduisit, et m'arracha un aveu de ma faiblesse pour lui.

CÉPHISE.

A vous, Julie!

JULIE.

Oui, à moi. Entraînée même par la douceur de ses expressions, je lui accordai assez légèrement un rendez-vous dans cet hôtel que j'ai fait louer exprès.

CÉPHISE.

Voilà, je vous l'avoue, une aventure qui pourrait m'alarmer, si votre vertu....

JULIE.

Ah! rassurez-vous, Céphise, ce séducteur, ce monstre, ce traître,... et ce charmant vainqueur!... c'est mon mari.

CÉPHISE.

Dorval?

JULIE.

Eh! quel autre que lui eût pu me séduire?

CÉPHISE.

Mais ne vous a-t-il pas reconnue? n'est-ce pas un....

JULIE.

Hélas! non. S'il m'eût reconnue, m'eût-il parlé d'amour? L'ingrat! depuis huit mois qu'il m'a abandonnée, a-t-il seulement daigné s'informer des chagrins que me cause son inconstance?

CÉPHISE.

Je croyais peut-être qu'un retour heureux le rendait à son devoir, et que voulant sonder votre cœur, il avait profité du masque pour....

JULIE.

Non, Céphise, cessez de m'abuser; je ne peux me flatter de cette vaine espérance, le cruel me l'a trop ôtée. Hier encore, je lui disais que je savais qu'il était marié, et je me rendais à ses yeux jalouse de moi-même. Le perfide me répondit froidement, que sa femme devait être assez heureuse de porter son nom, et que du reste son mariage et sa séparation d'avec elle était une affaire purement de famille, qui ne devait entrer pour rien dans notre conversation.

CÉPHISE.

Mais quel est donc votre projet en lui accordant un rendez-vous ici?

JULIE.

Celui de me faire reconnaître, de tâcher de regagner sa tendresse, ou de fuir le monde à jamais.

CÉPHISE.

L'alternative est violente.

JULIE.

Mais elle est nécessaire.

CÉPHISE.

Vous êtes dans l'erreur, Julie, vos grâces et vos attraits doivent vous laisser l'espoir de ramener tôt ou tard un volage. Mais quelqu'un vient, c'est, je crois, le garçon de l'hôtel.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACQUINET.

CÉPHISE.

Que veux-tu, mon ami?

JACQUINET.

Moi, je ne veux rien, je vous assure, que ce que vous voudrez bien me donner: car je ne refuse jamais, c'est malhonnête, voyez-vous....

CÉPHISE, *lui donnant une pièce de monnaie.*

Eh bien! prends, va-t-en, et laisse nous seules.

JACQUINET.

C'est qu'il y a là bas à la porte un Monsieur habillé en homme qui voudrait, je crois, vouloir quelque chose.

JULIE.

Ciel! c'est peut-être lui? je ne l'attendais pas sitôt, je suis toute troublée.

CÉPHISE.

Rassurez-vous, Julie ... Et que demande ce Monsieur?

JACQUINET.

Il nomme ce qu'il demande la Belle Inconnue, et comme je ne vous connais guères, j'ai cru qu'à vous deux vous pourriez être ce qu'il demande, et je viens vous demander s'il faut le laisser entrer.

CÉPHISE, *à Julie.*

Il faut le faire attendre un moment pour vous remettre de votre trouble.

JULIE.

Oui, vous avez raison; rentrons un peu chez moi.

CÉPHISE.

Garçon, priez ce Monsieur de passer dans ce salon, et d'y attendre la Belle Inconnue, qui ne tardera pas à l'y rejoindre.

JACQUINET.

Très-volontiers, Madame, cela n'est pas difficile, et cela n'use que la langue.

CÉPHISE.

Et vous, chère Julie, venez, suivez-moi, rentrons.

JULIE.

Je suis toute tremblante, soutenez-moi.

SCÈNE III.

DORVAL, FLORICOUR, JACQUINET.

JACQUINET, *appelant par la porte du fond.*

Entrez, Messieurs, entrez, la Belle Inconnue m'a dit de vous prier de l'attendre un moment, et qu'elle ne tardera pas à venir vous rejoindre.

FLORICOUR.

Eh bien! mon cher Dorval, c'est donc ici le champ de bataille où l'amour te prépare ses faveurs et ses lauriers.

DORVAL, *à Jacquinet.*

Dis-moi un peu, mon enfant, que t'a dit encore la Belle Inconnue?

JACQUINET.

Oh! rien de plus! elle était si tremblante qu'elle s'est retirée de peur.

FLORICOUR.

C'est dans l'ordre. Il faut bien que sa vertu chancelle un peu avant de succomber!

DORVAL, *à Jacquinet.*

Y a-t-il long-temps que cette Dame occupe cet hôtel.

JACQUINET.

Attendez donc; je ne sais si c'est à 9 heures ou à 11, qu'elle a envoyé louer ce No. 3, qui est un des plus beaux de l'hôtel.

DORVAL.

Sais-tu comment-elle s'appelle, et quel est son vrai nom?

JACQUINET.

Pardi! Monsieur, je n'ai pas la mémoire si courte que vous le croyez, et je me rappelle fort bien comment vous me l'avez nommée.

DORVAL.

Moi! je t'ai dit son nom?

JACQUINET.

Oui, Monsieur, n'avez-vous pas demandé après la Belle Inconnue?

DORVAL.

Mais n'a-t-elle pas d'autre nom que celui-là?

JACQUINET.

Et combien donc lui en voulez-vous, Monsieur, est-ce qu'un seul ne suffit point?

FLORICOUR.

Il paraît, mon cher Dorval, que tu ne tireras pas grand'chose de ce benêt.

DORVAL.

Tu as raison. (*A Jacquinet.*) Laisse-nous seuls, mon ami, et va-t-en.

JACQUINET.

Mon ami; et il me chasse . . . Il paraît que tout le monde aujourd'hui veut être seul dans cet hôtel... il y aura mauvaise compagnie partout.

SCÈNE IV.

DORVAL, FLORICOUR.

FLORICOUR.

Sais-tu, Dorval, que ton petit roman commence le mieux du monde, et que cela m'a l'air d'une bonne fortune dans toute la force du terme.

DORVAL.

Ah! si tu la connaissais, tu m'envierais sans doute mon bonheur.

FLORICOUR.

Mais comment diable m'a-t-elle échappé jusqu'à présent? Elle est jolie, dis-tu, et je ne la connais pas!

DORVAL.

Jolie!.... Dis belle, unique, si l'on doit en juger par les vertus de son ame, jointes à la vivacité et aux charmes de son esprit.

FLORICOUR.

Peste! comme tu t'enflammes, tu ne l'as seulement pas vue.

DORVAL.

Il est vrai qu'un masque impitoyable, et qu'elle n'a jamais voulu lever malgré toutes mes instances, me privait du plaisir de contempler tant de charmes, mais le peu que j'en ai....

FLORICOUR.

Etre jolie, et ne pas se laisser voir; elle ne serait pas femme, mon cher Dorval, et cette dernière circonstance parle, je l'avoue, beaucoup contre elle. Hum ... votre conquête ne m'a l'air que d'être quelque vieille prude qui cache ses rides sous le vernis du masque.

DORVAL.

Ah! parle avec plus de retenue de la plus accomplie des femmes. Non, Marquis, tu es dans l'erreur ; ses yeux ont un charme si séducteur en vous fixant, qu'ils ne peuvent servir d'ornement qu'à un visage contourné par les grâces et l'amour. Elle doit être Flore, Hébé ou Vénus même!

FLORICOUR.

Et dont tu vas devenir le berger Pâris, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oui, Floricour, je l'avoue, aucune femme ne m'a jamais jusqu'à présent fait une pareille impression, et mon cœur en l'adorant ne semble que suivre son penchant naturel. C'est comme une habitude ou un besoin pour moi de l'aimer.

FLORICOUR.

Diable! cela devient sérieux .... c'est tout de bon de l'amour, je crois?

DORVAL.

Des plus violents et pour la vie.

FLORICOUR.

Pauvre Dorval, tu me fais pitié, mon ami.

DORVAL.

Pourquoi? Serais-tu assez malheureux pour ne pas croire à l'amour, ou braver sa puissance?

FLORICOUR.

Le braver, non; mais je l'inspire, ne le ressens jamais, et je trouve cela plus commode.

DORVAL.

Ah! si tu connaissais ma Belle Inconnue, tu changerais bientôt d'idée.

FLORICOUR.

Je ne le crois pas; mais brisons là-dessus. Sais-tu, Dorval, que tu te formes au moins. Comment, diable! il y a huit mois que tu ne savais que

vivre bourgeoisement avec ta femme, et te voilà maintenant le héros d'un petit roman. C'est ce qui s'appelle profiter. . . .

DORVAL.

De tes conseils, n'est-ce pas?

FLORICOUR.

Ma foi, oui; rappelle-toi le jour ou le hazard me procura ta connaissance, tu ne savais ni marcher, ni saluer, tu étais d'une gaucherie incroyable; toute femme te donnait de l'embarras, tu n'avais yeux et bouche que pour la tienne, et hormis elle, tout te paraissait insipide.

DORVAL.

Il est vrai .... j'étais heureux cependant!

FLORICOUR.

Oh! dis esclave, et ignorant d'autres plaisirs.

DORVAL.

Non, mais c'est que ma femme était réellement charmante, et suffisait à mon cœur, mais depuis son changement....

FLORICOUR.

Quoi! depuis? c'est s'abuser soi-même par de fausses raisons: non, mon cher Dorval, ta femme n'a point changé, mais elle est restée ta femme, et c'est sans doute un grand défaut. Je connais le cœur humain; l'inconstance est son aliment, et le changement son plus grand attrait. Du moins

c'est mon principe, et je m'en trouve bien. Du reste, tout ce que je t'en dis n'est nullement dans l'intention de prendre le parti de ta femme, car tu sais que je ne l'ai jamais connue, ni même vue, et puis d'ailleurs....

DORVAL.

Je le crois; tu me feras même plaisir de changer de conversation.

FLORICOUR.

Eh! bien, soit; parlons de la Belle Inconnue, dis-moi comment tu l'as déterrée ici.

DORVAL.

Je le dois à ses bontés, tiens, lis ce billet qu'elle me fit parvenir ce matin.

FLORICOUR.

Voyons, que chante l'épître? (*Il lit.*) « Mon « cher Dorval, s'il ne faut que ma tendresse pour « vous rendre parfaitement heureux, quel mortel « peut l'être plus que vous? Suivez celui qui vous « remettra ce billet, ou venez de vous-même à « l'hôtel du Lion d'Or en recevoir l'assurance: vous « n'aurez qu'à demander après la Belle Inconnue: « c'est le seul nom que je veux porter doréna-« vant, puisqu'il me vient de vous. Adieu, je « vous attends avec impatience. » Diable, elle est pressée la Dame, et voilà ce qui s'appelle un billet doux dans toutes les formes.

DORVAL.

Eh bien! sens-tu tout mon bonheur ?

FLORICOUR.

Ma foi non. La Belle me paraît facile à prendre, et je suis dégoûté des conquêtes trop aisées.

DORVAL.

Facile à prendre! conquête aisée! c'est une vertu à toute épreuve, une sensibilité rare, un ange descendu des cieux.

FLORICOUR.

Pour ne s'humaniser qu'avec toi, n'est-ce pas? Reviens de ton erreur, mon cher; mon exemple, et tant de ces anges séduits, doivent te prouver que la vertu des femmes n'est qu'une chimère idéale, toujours en proportion du mérite que nous leur faisons apercevoir. Pour moi, je l'avoue, je n'en ai pas encore trouvé qui m'ait résisté.

DORVAL.

Tu n'as pas mauvaise idée de toi-même, à ce qu'il me paraît?

FLORICOUR.

On peut, je crois, se rendre justice sans blesser les autres.

DORVAL.

D'accord; mais moi je te dis que tu te trompes sur le compte de ma Belle Inconnue, et je parierais ma fortune que tous tes soins n'attireront pas un seul de ses regards.

FLORICOUR.

Ta fortune .... tu veux donc mourir à l'hôpital en pariant si gros?

DORVAL.

Non, mais c'est que je suis sûr de mon fait, et d'après ma seule conversation d'hier, je juge qu'un homme comme toi ne peut lui plaire.

FLORICOUR.

Et pourquoi, s'il vous plait?

DORVAL.

Parce qu'il te faut des coquettes, des femmes à la mode que tu puisses séduire par des airs et un jargon que celle-ci ne comprendrait pas: car, je te le répète, c'est une personne sensée, vertueuse, honnête et même plutôt prude.

FLORICOUR.

Prude et vertueuse tant que tu voudras; fût-ce Pallas elle-même, je la rendrois bientôt Vénus, sans me donner beaucoup de peine.

DORVAL.

Et moi, je te dis que tu trompes et que jamais tu ne séduiras de pareilles personnes.

ELORICOUR.

Oh! parbleu, je ferais bien la gageure du contraire.

DORVAL.

Tu mériterais bien que je l'acceptasse, tu serais bien puni.

FLORICOUR.

Ah! essaie; procure-moi un quart-d'heure de conversation, et tu en jugeras après.... Mais à quoi rêves-tu donc?

DORVAL.

A punir ta présomption, et à m'assurer moi-même de mon fait et d'elle.

FLORICOUR.

Comment? Voyons.

DORVAL.

Je pensais au moyen de te procurer une entrevue avec elle, d'une manière à ne pas la fâcher.

FLORICOUR.

Vois; rêve; mais tu t'en repentiras, je te le prédis.... Au reste j'en serais charmé, cela arrêtera désormais ta promptitude à t'enflammer, et cela te rendra un peu moins prompt et moins chevalier à défendre la vertu du sexe.

DORVAL.

Nous verrons, nous verrons..... Oui, c'est cela... mais non.... pourquoi pas?.... Ecoute, Marquis, j'ai trouvé un moyen de m'assurer d'elle, en te procurant l'occasion de la voir, de lui parler, de la séduire, si tu peux.

FLORICOUR.

Fort bien, et comment?

DORVAL.

Tu l'attendras ici pour moi, tu lui feras mes excuses sur ce qu'une affaire chez le Ministre me prive pour le moment d'avoir le bonheur de la voir; tu lui diras que je ne pourrai revenir que dans une heure ou deux, et que je t'ai chargé, moi, de lui témoigner la vivacité de mes regrets.

FLORICOUR.

A merveille....

DORVAL.

Du reste, pour lui prouver que tu as toute ma confiance, je vais te donner son billet que tu pourras lui montrer, et qui lui fera voir que tu es au fait de tout.

FLORICOUR.

C'est cela justement.

DORVAL.

Pendant ce temps, emploie tes talents et toute ton éloquence à la persuader.

FLORICOUR.

Va, va, je n'en aurai pas besoin de beaucoup, et c'est mon affaire.

DORVAL.

Et moi, je te dis que tu échoueras dans tes projets.

FLORICOUR.

C'est bon.... Promets-moi seulement, que si elle se rend à mes vœux, loin de t'en fâcher tu la fuiras à jamais.

DORVAL.

Je te le promets.

FLORICOUR.

Eh bien! compte aussi que le plaisir de t'obliger et de te guérir de ta folie, va me faire employer tous mes moyens. Je vais faire jouer toutes mes batteries, et si elle y résiste, oh!... je déclare la place imprenable.

DORVAL.

Nous verrons, nous verrons..... Ah! encore un mot: écoute. Pardon, mais je ne crois à rien légèrement. Je t'avertis qu'il faudra m'apporter un témoignage quelconque de ton triomphe.

FLORICOUR.

Je t'entends; hé bien! soit. D'accord. Cela sera mon affaire de t'en convaincre .... mais paix, la porte s'ouvre.

DORVAL.

C'est elle, je me sauve: songe à m'apporter bientôt des nouvelles de ta défaite: je t'attends en bas au café.

FLORICOUR.

Je songe à vaincre, cela m'est bien plus aisé. Va, sors ... Mais cachons-nous un peu à sa vue, et voyons-la venir.

SCÈNE V.

JULIE, FLORICOUR.

(*Julie entre sans regarder le Marquis.*)

FLORICOUR, *après avoir considéré Julie.*

Diable! elle n'est pas mal tournée! ... Madame, le sort qui m'amène à vos pieds.....

JULIE, *sans le regarder.*

Monsieur, ma démarche, sans doute, doit vous paraître bien singulière et j'avoue que c'est bien hardi de ... (*Se retournant vers le Marquis.*) Ciel! ce n'est point Dorval!

FLORICOUR.

(*A part.*) (*Haut.*)
Bon. Elle se trouble déjà. Je vois, Madame, que mon abord vous surprend.

JULIE.

J'avoue, Monsieur, que je ne m'attendais pas à trouver ici un inconnu, et j'en suis tellement surprise que.....

FLORICOUR.

Cessez de vous troubler, je viens de la part de Dorval .... ce nom doit vous tranquilliser. Vous voyez que je suis au fait de tout.

JULIE.

Monsieur, je ne sais....

FLORICOUR.

Cette lettre vous répondra de moi; la reconnaissez-vous ?

JULIE.

C'est le billet que j'ai écrit à Dorval.

FLORICOUR.

Justement. Dorval ne pouvant se rendre encore ici d'une heure ou deux, ayant été appelé chez le Ministre, me charge de vous témoigner tous ses regrets.

JULIE.

Il ne viendra pas !

FLORICOUR.

Si fait, Madame, mais pas encore de sitôt; en attendant, je ne peux qu'envier le sort de mon ami; l'intérêt et les bontés que vous lui témoignez me confirment son bonheur.

JULIE.

Je ne m'en cache pas, il a toute ma tendresse.

FLORICOUR.

D'autres peut-être la mériteraient mieux, ou du moins seraient jaloux de vous en convaincre.

JULIE.

Monsieur, je ne vous comprends pas.

FLORICOUR.

Ah! Madame, rendez-vous justice, et jugez si l'on peut voir tant de charmes d'un œil indifférent.

JULIE.

Monsieur, j'avoue que votre discours me surprend, et je ne croyais pas que Dorval vous eût chargé de me tenir ce langage.

FLORICOUR.

Toujours Dorval ! vous ne pensez qu'à lui : considérez donc, Madame, que c'est un homme marié, dont le commerce ne pourrait que faire tort à votre réputation.

JULIE.

Connaissez-vous sa femme? Quelle personne est-ce? Qu'en dit-on ?

FLORICOUR.

Ma foi, Madame, je vous avouerai que, quoique très-lié avec Dorval, je n'ai jamais vu son épouse, mais on m'a dit que c'était une femme de province, bonne pour y rester, et voilà ce que j'en sais.

JULIE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Le fat! .... Mais Dorval ne vous en parle-t-il jamais ?

FLORICOUR.

Autrefois il paraissait la regretter, mais depuis que je l'ai faufilé avec Duchesses, Comtesses et Marquises, en un mot avec tout ce qu'il y a de mieux à la cour et à la ville, il ne m'en parle plus.

JULIE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Le monstre!.... Je voudrais seulement savoir si Dorval.....

FLORICOUR.

Encore Dorval, et toujours Dorval. Eh! quoi, Madame, ne pouvez-vous vous empêcher de parler de lui, ne pourrais-je me flatter du bonheur de l'effacer de votre esprit? Je vous le répète, Dorval ne peut vous présenter qu'un hommage que vous partagerez avec sa femme, au lieu que mon sort, différent du sien, me met dans le cas de vous offrir à la fois mon cœur, ma main et ma fortune. Voyez, examinez: je peux, je crois, dire sans vanité que le Marquis de Floricour vaut bien tous les Dorval du monde.

JULIE, *à part.*

Quelle rencontre singulière! Le Marquis de Floricour!

FLORICOUR, *à part.*

Ah! ah! elle se consulte déjà en particulier, avant de céder la victoire! (*A Julie.*) Eh bien, Madame?

JULIE, *à part.*

Ménageons le fat, j'en aurai besoin pour mon projet. (*Haut.*) Monsieur le Marquis, votre offre généreuse a de quoi tenter: quand on est fait comme vous. . . . .

FLORICOUR, *à part.*

Ah! ah! nous y voilà. Je le savais bien qu'elle en viendrait-là. (*Haut.*) Eh bien! Madame, quand on est fait comme moi? . . . .

JULIE.

L'on doit s'attendre à être heureux.

FLORICOUR, *à part.*

Ma foi, elle n'est pas si bête . . . . (*Haut.*) Ecoutez donc, je veux bien vous avouer à mon tour, que vous êtes la première de votre sexe à laquelle j'ai fait de pareilles propositions. Gâté par la fortune, j'ai pris l'habitude de me laisser prévenir par ces sortes d'aveux, mais en faveur de vos charmes, j'ai fait une exception à la règle, et...

JULIE.

Ah! Monsieur le Marquis, que je me sens confuse de tant de bontés! Je n'ose me flatter de mériter cet honneur, et sans doute vous vous moquez de moi?

FLORICOUR.

Non, diable m'emporte, vous me convenez assez. Dites un mot, et le Notaire nous mettra

bientôt d'accord .... (*A part.*) Je crois que je peux bien lui promettre tout et ne rien tenir, pour guérir la folie de Dorval.

JULIE.

Monsieur le Marquis, je vous le répète, vos offres généreuses ont de quoi tenter mon cœur, mais cependant mon honnêteté ne me permet de les recevoir qu'à une condition.

FLORICOUR.

C'est? ....

JULIE.

C'est que vous vous chargiez d'obtenir le consentement de Dorval. Engagée, pour ainsi dire, avec lui, je ne puis rien promettre, sans qu'il vous cède ouvertement les droits qu'il a sur moi.

FLORICOUR.

Vous n'opposez que cette difficulté! eh bien! réjouissez-vous, ma Reine, vous êtes à moi et dès demain l'hymen couronnera nos feux. Je vais parler à Dorval, et je ne doute nullement de son consentement: mais grâce pour grâce; j'en demande une. Mon ami ne croira point à mon bonheur: en vous connaissant, il est permis d'en douter, et si vous voulez me donner quelque gage que je pourrais lui montrer, et qui deviendrait à ses yeux un aveu tacite de votre part, alors je pourrais.....

JULIE.

Je vous comprends, Marquis. (*A part.*) Il me vient une idée .... si je lui donnais ma bague? il la montrera à Dorval, s'il en est jaloux, je triomphe; si le perfide la voit avec indifférence, je n'aurai plus de doute sur le parti qu'il me restera à prendre, et j'aurai en même temps puni la fatuité du Marquis.

FLORICOUR.

Eh bien! vous parlez toute seule, à quoi pensez-vous?

JULIE.

Monsieur le Marquis, je songeais au gage que je dois vous donner, et je crois que cette bague vous suffira. Montrez-la à Dorval, et engagez-le au plutôt possible à vous céder ses droits.

FLORICOUR.

Oui, oui .... (*A part.*) Diable, comme elle s'enflamme! elle m'en veut furieusement!

JULIE.

Sitôt que vous aurez son aveu, revenez ici à la nuit tombante, je pourrai vous faire peut-être une réponse plus favorable.

FLORICOUR.

Oui, oui, j'entends, l'obscurité est le vrai soleil qui guide les amants heureux; n'est-ce pas?

JULIE.

Oui, Marquis: maintenant un plus long entretien pourrait nous perdre, et c'est à regret que je vais vous quitter.

FLORICOUR.

Allez, bel ange, allez; je reviendrai bientôt sur les aîles de l'amour.

JULIE.

Adieu, Monsieur le Marquis. (*A part.*) Allons retrouver Céphise, et prendre conseil de son amitié pour savoir ce qui me reste à faire.

FLORICOUR.

Adieu, ma Reine.

SCÈNE VI.

FLORICOUR, *seul.*

La pauvre enfant, elle me fait pitié! Elle s'est éprise tout de bon, et m'aime tant, que j'ai presqu'un scrupule de la tromper: mais faisons part de tout cela à Dorval. Ah! parbleu, il sera surpris. Holà, holà, garçon! (*Jacquinet entre.*) Descends au café, et prie Monsieur Dorval qui y est, de monter un instant dans ce salon, où je l'attendrai.

JACQUINET.

Monsieur, j'y vais. (*Il sort.*)

FLORICOUR.

Ah! Monsieur Dorval, ceci vous apprendra à ne point entrer en concurrence avec le Marquis de Floricour. Vous croyez à la vertu des femmes, cela vous est permis à vous, mais quand on est fait d'un certain modèle, l'on ne trouve jamais de cruelles .... Mais le voici.

SCÈNE VII.

DORVAL, FLORICOUR.

DORVAL.

Eh bien! Floricour, as-tu vu la Belle Inconnue? Qu'a-t-elle dit? Qu'a-t-elle fait? Réponds donc vîte.

FLORICOUR, *avec un air avantageux.*

C'est fini.

DORVAL.

Quoi! déjà?

FLORICOUR.

Oh! complettement.

DORVAL.

Comment? Explique-toi.

FLORICOUR.

J'ai paru. D'abord elle semblait être étonnée de me voir à ta place, mais bientôt.....

DORVAL.

Bientôt.... après? eh bien?

FLORICOUR.

Eh bien! ce dragon de vertu, cette prude, ce phœnix s'est bientôt apprivoisé, et ne me donnant pas seulement le temps de lui offrir mon cœur....

DORVAL.

Elle l'a refusé tout de suite. Oh! j'en étais bien sûr.

FLORICOUR.

Au contraire, elle a prévenu mon offre en me donnant le sien.

DORVAL.

C'est impossible.

FLORICOUR.

Ah! parbleu! t'en faut-il des preuves?

DORVAL.

Oh! non, car je pense que tu n'en as pas?

FLORICOUR.

Je n'en ai pas! d'honneur?

DORVAL.

Oh! j'en suis sûr.

FLORICOUR.

Eh bien! regarde ce bijou qu'elle m'a donné comme un gage de son amour.

DORVAL.

Donne .... Ciel! que vois-je, me trompé-je? c'est la bague de ma femme: c'est le premier cadeau que je lui fis. Dieu! qu'ai-je fait!

FLORICOUR.

Eh bien! tu restes stupéfait; la promptitude de mon triomphe t'étonne? Quand je te dis qu'elle est folle de moi.

DORVAL, *bas.*

Ma femme! est-il possible, ma femme! la perfide... mais cachons notre trouble, je rougirais trop à avouer mon aventure.

FLORICOUR.

Eh bien! tu ne reviens pas encore de ton étonnement; le coup t'a porté au cœur.

DORVAL.

(*Bas.*) Dissimulons. (*Haut.*) Il est vrai que j'en suis interdit, et j'ai peine à le croire.

FLORICOUR.

Ah! parbleu! il est bon celui-là. Quoi! tu n'y crois pas encore?

DORVAL.

(*Bas.*) L'infidèle!.... (*Haut.*) J'avoue que je la croyais à l'abri du danger de la séduction, j'aurais parié pour son honnêteté; j'aurais .... je souffre le martyre.

FLORICOUR.

Voilà, mon ami, comme sont les femmes: du moins à mon égard. Mon abord les enflamme, et une seule de mes paroles les séduit.

DORVAL.

Dis-moi, ... elle s'est donc rendue?

FLORICOUR.

Oh! tout-à-fait, complettement.

DORVAL.

L'ingrate! la parjure!

FLORICOUR.

Eh! que dis-tu?

DORVAL.

Oh! je disais que cela devait être plaisant, agréable .... (*A part.*) Je suis désespéré.

FLORICOUR.

Agréable .... oh! non, comme ça. La victoire m'a paru trop aisée et ne m'a point intéressé.

DORVAL.

Aisée, dis-tu?

FLORICOUR.

Oui; j'ai paru: mon premier regard l'a fait soupirer, mon second l'a décidée, mon troisième... mais, diable, aussi tu me demandes des détails. Bref, je te dis que je n'oserais même pas me vanter d'un pareil triomphe; il est trop au-dessous de moi.

DORVAL, *bas.*

Quel état affreux de s'entendre faire de pareilles confidences!

FLORICOUR.

Qu'as-tu donc? Tu parais tout consterné.

DORVAL.

Oh! non .... pas du tout. Ce n'est que l'effet d'une surprise qui fait même que, comme je te le répète, je n'y crois pas tout-à-fait.

FLORICOUR.

Voyons donc, Monsieur l'incrédule, jusqu'où s'étendront vos doutes. Apprenez qu'elle m'a donné rendez-vous, ce soir, ici, dans une heure, c'est-à-dire sitôt que l'obscurité prêtera son voile favorable .... en est-ce assez pour vous persuader?

DORVAL.

Un rendez-vous! .... Il ne manquait que cela; et que comptez-vous faire?

FLORICOUR.

Moi? .... y manquer, lui renvoyer la bague en m'excusant: car mon rôle est joué. Je voulais seulement te détacher d'elle, et j'espère y avoir complettement réussi. Dis, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oh! oui, tout-à-fait. Cependant je voudrais lui faire sentir moi-même tout mon mépris, et si tu veux j'irai au rendez-vous à ta place ... Je veux....

FLORICOUR.

Tu vas rentrer dans ses filets. Non, Dorval, je te conseille bonnement de la laisser-là et de ne plus la voir.

DORVAL.

Si fait, si fait. Je suis curieux de voir comment l'infidelle supportera mes reproches.

FLORICOUR.

Oh! comme une femme accoutumée à ces sortes d'aventures, le mieux du monde, et elle finira même par avoir raison.

DORVAL.

N'importe, il faut que je la voie, il le faut absolument.

FLORICOUR.

Soit. Comme tu voudras ; mais je te le répète, tu en seras la dupe. Elle emploiera les soupirs, les larmes et tous ces moyens aussi sûrs que faux dans un sexe parjure, pour te ramener à ses pieds, et....

DORVAL.

Ne crains rien. La certitude de sa trahison et de sa perfidie, me mettra à couvert de toutes ses ruses, et je vais bonnement lui donner son congé .... et l'enfermer dans un bon couvent, qui. . . . .

FLORICOUR.

Un couvent! Mais y penses-tu? D'honneur tu es fou. Enfermer une femme qui t'est étrangère, rien que parce qu'elle me préfère; et de quel droit, s'il vous plaît! Si c'en était un, que de malheureuses victimes! Il n'y aurait que la vieillese et l'enfance à l'abri de la sentence. Oh! elle est trop rigoureuse, d'honneur, trop rigoureuse.

DORVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
J'ai pensé me trahir.... Il est vrai ce n'est pas ce que je voulais dire, je voulais seulement....

FLORICOUR.

Tiens, Dorval, je vois que tu n'as pas la tête à toi. . . .

DORVAL, *à part.*

Il n'a que trop raison.

FLORICOUR.

Et que tu ne peux pas de sang-froid me voir ton rival. Crois-moi, oublie-la bonnement, et moi, de mon côté, je te promets de ne plus la voir.

DORVAL.

Non, non, je la verrai, je lui dirai tout ce que .... je dois dire dans une pareille circonstance, et je lui ferai sentir si fortement que je suis le maître .... de mes sentiments, que tu peux être tranquille pour moi. Va, je l'accablerai de mon mépris.

FLORICOUR.

A la bonne heure, si tu le peux, mais je crains bien. . . . .

DORVAL.

Non, mon ami, sois sûr. Donne, donne-moi vîte la bague et tu verras de quoi je suis capable. Tu vois déjà que je suis calme, tranquille, donne et va-t-en. . . . .

FLORICOUR.

Tiens, la voilà; mais encore un coup prends garde à ce que tu vas faire. Songe combien elle t'a joué.

DORVAL.

Ah! je n'y songe que trop.

FLORICOUR.

Mais surtout de la retenue, du calme, de l'indifférence.

DORVAL.

Oui, oui.

FLORICOUR.

C'est par-là qu'on les punit le plus.

DORVAL.

Va, va, je profiterai de ton conseil; mais pars donc.

FLORICOUR.

Encore un mot. Tu lui diras par rapport à moi, que je lui baise bien les mains, et que je

suis son très-humble serviteur; mais qu'une personne capable de te trahir, ne se rendra jamais digne de l'hommage du Marquis de Floricour.

DORVAL.

C'est bon; mais pars donc.

FLORICOUR.

Eh bien! je pars .... Tu n'oublieras pas qu'elle allait se rendre à mes desirs, et que par conséquent c'est une.....

DORVAL.

Oui, oui, mais sors.

FLORICOUR.

Adieu donc, du succès.

SCÈNE VIII.

DORVAL, *seul.*

Du succès!.... Dans quoi? A me détacher de ma femme .... Ma femme qui sous mes yeux ose .... Mais quoi? .... Suis-je moins coupable, moi qui l'ai abandonnée, qui l'ai trahie, trompée.... Tandis que j'étais le seul objet de sa tendresse... N'importe je lui dois toute ma colère et la vengeance la plus .... Insensé! songe aux nœuds qui nous ont unis; jette un coup d'œil sur le passé, rappelle-toi les vertus et les charmes qui jadis ont su

te captiver; excuse un momeut de faiblesse dont toi-même es la cause. Pardonne .... Pardonner! Moi! au moment où Floricour allait.... Mais il est jeune, présomptueux, il ne croit pas à la vertu des femmes, il se sera trompé, m'aura sans doute induit en erreur. Oh! oui. Julie n'est point coupable, ne peut l'être, elle a trop de vertu: moi seul je suis criminel envers elle .... Courons à ses pieds abjurer une conduite que je déteste; courons réparer tous mes torts, et obtenir un généreux pardon de sa part... Mais cette bague à Floricour, ce rendez-vous accordé .... Oh! je m'y perds, je m'y perds! Qu'il est difficile d'asseoir un jugement quand soi-même on se sent coupable. Allons, il faut la voir, lui parler, l'examiner, lire dans les replis de son cœur. Dieu! faites que j'y retrouve une épouse.... Holà! hé! garçon! quelqu'un! l'ami!

SCÈNE IX.

DORVAL, JACQUINET.

JACQUINET.

Me voici, Monsieur, que souhaitez-vous de moi?

DORVAL.

Fais-moi le plaisir, mon enfant, de dire à la Belle Inconnue que ce Monsieur de la bague en question, auquel elle a daigné permettre de revenir, s'est rendu à ses ordres, et sitôt qu'elle paraîtra dans ce salon tu m'en avertiras; entends-tu, mon ami?

JACQUINET.

Oh! que oui, Monsieur, je ne suis pas si bête que je le parais.

DORVAL.

C'est bon. (*Il sort.*)

JACQUINET.

Pourvu qu'elle vienne bientôt, car je m'ennuierais de rester comme ça en face de moi tout seul, sans autre compagnie. Mais les voilà déjà.

SCÈNE X.

JULIE, CÉPHISE, JACQUINET.

JACQUINET.

Ecoutez donc, Mesdames, je vous attends pour vous dire qu'on vous attend aussi, et qu'un Monsieur qui se dit être de cette bague, voudrait bien vous parler. Que lui dirai-je, ou que ne lui dirai-je-t-y pas?

JULIE, *à Céphise.*

Hélas! ce n'est que le Marquis qui est de retour, il faut le faire monter.... Dites à ce Monsieur, garçon, que la Belle Inconnue l'attend avec impatience dans ce salon, et le prie de l'y joindre.

JACQUINET.

J'y vais. (*Il sort.*)

CÉPHISE.

Je ne sais, ma chère Julie, pourquoi vous voulez que ce soit moi qui reçoive le Marquis, et pourquoi ne pas le congédier vous-même.

JULIE.

Je ne pourrais prendre sur moi de revoir tranquillement un homme qui est la cause de tous mes malheurs, car ce n'est que lui qui, entraînant mon mari dans un tourbillon de faux plaisirs, l'a détaché de moi et l'empêche sans doute de revenir: car je connais Dorval, son cœur est bon, tendre même, mais il craint le ridicule, et Floricour a profité de sa faiblesse pour lui persuader qu'il y en avait beaucoup à vivre avec sa femme. Certainement Dorval en reconnaissant la bague l'aura dit au Marquis, et ce dernier, à son ordinaire, l'aura engagé à ne pas venir.

CÉPHISE.

Eh bien! Julie, je verrai le Marquis, je lui parlerai, je le ferai rougir de sa conduite, et de la manière dont il entraîne Dorval, et j'espère....

JULIE.

Non, Céphise, non, point de reproches, il faut être aimée pour avoir le droit d'en faire, sans cela ils répugnent le cœur, et l'éloignent encore plus. Priez seulement Floricour de vous rendre ma bague, de ne me revoir jamais, et de remettre cette lettre à Dorval, que j'ai préparée au cas qu'il ne voulût pas me voir. (*Elle lui remet la lettre.*)

CÉPHISE.

Vous serez obéie, ma chère Julie..... Mais j'entends du bruit; c'est, je crois, lui-même, retirez-vous. (*Julie rentre.*) Pauvre Julie! elle me perce le cœur. Jeunesse, beauté, vertus, et malheurs!

Que de titres respectables pour réclamer les droits de la tendre amitié ! Oh ! les hommes, les hommes ! Quand finirez-vous de faire tout notre malheur ! Jamais, je crois, car toujours les plus scélérats sont les plus aimables. Mais le voici ; il a l'air tout agité.

SCÈNE XI.

CÉPHISE, DORVAL.

DORVAL.

Ah ! Julie ! vois à tes pieds le plus.....

CÉPHISE.

Dorval !

DORVAL.

Céphise ! .... Ah ! je respire et Floricour m'a trompé.

CÉPHISE.

Vous, Dorval ! Je m'attendais à voir le Marquis de Floricour, et nullement vous.

DORVAL.

Ah ! mon aimable Céphise, ayant reconnu par cette bague donnée à Floricour que Julie était ici, je voulais savoir par quel hasard elle s'y trouvait, je venais lui demander.....

CÉPHISE.

C'est donc le froid sentiment de la curiosité qui vous amenait près d'elle, ou bien celui, bien plus humiliant encore, de la vengeance, en la croyant coupable ?

DORVAL.

Non, Céphise, non, je vous le jure! Malgré ce que Floricour m'en a dit, malgré ma bague que j'ai reconnue entre ses mains, je n'eus que des soupçons aussi légers que promptement effacés de mon cœur, et je venais à ses pieds y déposer mon repentir sur ma conduite passée, et tâcher de mériter mon pardon et le retour de sa tendresse.

CÉPHISE.

J'aime à vous voir dans cette résolution, Dorval, mais elle est bien tardive : Julie a pris la ferme résolution de ne plus vous voir, et de fuir le monde à jamais.

DORVAL.

Ah ! courez, Céphise, prévenir un dessein aussi funeste ; peignez-lui mes larmes, mon repentir....

CÉPHISE.

Croyez-vous, Dorval, qu'un repentir d'un moment puisse effacer huit mois de peines et de douleurs ?

DORVAL.

Ah ! cessez de me rappeler mes torts, ils sont affreux, sans doute.... Cependant vous avouerez vous--même, Céphise, que.....

CÉPHISE.

Que..... Quoi ? Expliquez-vous.

DORVAL.

Que cette bague, et ce rendez-vous donnés à Floricour pourraient.....

CÉPHISE.

Je vous entends, Dorval, vous voudriez trouver des torts à Julie; vous en avez sans doute besoin pour diminuer les vôtres.

DORVAL.

Non, Céphise, mais.....

CÉPHISE.

Cessez, homme cruel, d'outrager la vertu d'une femme, après l'avoir vous-même si cruellement abandonnée et trahie. Quand même elle serait coupable, osez-vous.....

DORVAL.

Il est vrai .... Je l'avoue .... Je ne dis pas aussi que j'aie des certitudes....

CÉPHISE.

Non, mais des soupçons encore plus outrageans. Eh bien! lisez cette lettre qu'elle vous a écrite, et que je dois remettre au Marquis pour vous la rendre, en lui redemandant en même temps la bague, et rougissez de vos soupçons.

DORVAL.

Donnez. (*Il lit.*) « Pardonnez, Monsieur, si j'ose « encore vous écrire, c'est la dernière importunité « que vous recevrez de ma part. J'avoue qu'hier « au bal j'avais cru un moment avoir retrouvé « quelques droits à votre tendresse; aveuglée par « cette flatteuse espérance, j'ai osé vous donner « un rendez-vous ici. Jugez de mon étonnement en « voyant paraître le Marquis de Floricour. J'espérais

« pourtant encore en me faisant connaître : je vous « envoyais à cet effet une bague par lui ; mais le « Marquis s'étant fait annoncer une seconde fois, « j'ai vu toutes mes espérances s'évanouir, et, certaine « de mon malheur, j'ai pris la ferme résolution de « fuir le monde à jamais, et d'attendre le moment « qui me mettra au tombeau, comme le seul qui « apportera un terme à mes maux. »

Dieu! qu'ai-je fait! Céphise, courez.... Remords, amour, repentir, mettez tout à ses pieds.

CÉPHISE.

Oui, jusqu'à la première injustice de votre part, n'est-ce pas?

DORVAL.

Non, Céphise, pour la vie, je vous le jure.

CÉPHISE.

Et ne lui aviez-vous pas déjà fait ce serment autrefois?

DORVAL.

Ah! qu'osez-vous rappeler! n'aggravez pas mes torts, seriez-vous plus cruelle que Julie?

CÉPHISE.

Non, mais je crains....

DORVAL.

Arrêtez, n'achevez pas. Je ne répondrais plus de moi. Le désespoir....

CÉPHISE.

Eh bien! Dorval, il suffit. J'aime à croire votre repentir sincère, j'aime à y reconnaître votre cœur.

Je vais chercher Julie, et, s'il le faut, j'emploierai les droits de l'amitié pour la rendre à l'amour et au bonheur.

DORVAL.

Courez, Céphise, mais surtout cachez-lui mes soupçons, ils sont trop offensants, trop peu faits pour l'amour.

CÉPHISE.

Je vous le promets encore.... mais retirez-vous un moment. La surprise serait trop forte : Julie n'y résisterait pas. Vous paraîtrez quand il en sera temps. (*Elle va appeler Julie.*) Julie, ma chère Julie! (*Julie entre, Dorval se retire au fond du théâtre.*)

JULIE.

Eh bien! Céphise? le Marquis vous a-t-il rendu ma bague? car, hélas! c'est le seul bien qui me reste.

CÉPHISE.

Non, Julie, non, Dorval ne l'a pas voulu.

JULIE.

Dorval! hélas! il veut encore me priver sans doute de cette consolation!

CÉPHISE.

Non, Julie au contraire, vos chagrins vont finir. Dorval l'a gardée pour vous la rendre lui-même.

JULIE.

Dorval, lui-même! Il voudrait me voir, lui! Ah! Céphise, cessez de me flatter d'une vaine

espérance. Le cruel! s'il le voulait, il serait déjà ici! Que ne paraît-il?

CÉPHISE.

Il craint que....

JULIE.

Et que peut-il craindre? ne me connaît-il plus? Peut-il douter de mon cœur?

CÉPHISE.

L'excès de ses torts vis-à-vis de vous....

JULIE.

Ses torts! l'amour en connaît-il, suivis du repentir?

CÉPHISE.

Quoi! vous lui pardonneriez, s'il venait à vos pieds déposer ses remords?

JULIE.

Lui pardonner! à qui? à Dorval, pour qui seul je respire! Ah! qu'il paraisse! Où est-il? moi-même je vais le chercher, je cours dans ses bras....

DORVAL, *tombant aux genoux de Julie.*

Le voilà à tes pieds, ô ma chère Julie.

JULIE.

Dorval! est-il bien vrai! Dorval à mes pieds! grand Dieu!

DORVAL.

Oui, lui-même, honteux, désespéré, qui fut barbare, hélas! mais qui ne le sera plus. Tout entier aux remords....

JULIE.

Ah! dis plutôt à l'amour.

DORVAL.

Oui, à l'amour, à l'amour le plus tendre, le plus passionné et pour toute la vie! mais toi-même, Julie, daigneras-tu oublier.....

JULIE.

Oublier, moi! Oh! mon ami! je suis toute à mon bonheur; je ne sens que son ivresse et ma félicité.

DORVAL.

Quelle bonté! comment réparer tous mes torts?

JULIE.

En oubliant qu'ils ont jamais existé.

CÉPHISE.

O ma tendre Julie! je réponds pour Dorval. Tantôt même avant de lire ta lettre, m'ayant prise pour toi, il avait commencé son explication en se jetant à mes pieds.

DORVAL.

Oui, Julie, avant même que de....

JULIE.

Cesse, ô mon ami, cesse de te justifier; ne nous rappelons cette journée, que pour nous rappeler notre tendresse.

DORVAL.

Oui, Julie, je jure à vos pieds....

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, FLORICOUR.

FLORICOUR.

Fort bien, délicieux, à merveille; l'attitude est charmante, et Madame en reçoit l'hommage avec toute la grace possible. Dorval, je t'en félicite.

DORVAL.

Tu as raison, car tout est fini.

FLORICOUR.

Je le vois.

DORVAL.

Oh! mais complettement.

FLORICOUR.

Oui, comme moi tantôt.

DORVAL.

Pas tout-à-fait.

FLORICOUR.

Comment?

DORVAL.

Oui, tu servais de masque alors, et maintenant le masque est levé.

FLORICOUR.

Hein? que dis-tu?

DORVAL.

Je dis que ... Marquis, je te présente ma femme.

FLORICOUR.

Ta femme! ... En voici bien d'une autre. Madame, je. . . . .

JULIE.

Monsieur le Marquis daignera, j'espère, m'excuser maintenant, si je l'ai remis tantôt au consentement de Dorval, pour recevoir ses offres flatteuses, mais la nécessité.....

FLORICOUR.

Je sens que .... (*A part.*) que je joue un fort sot personnage. (*Haut.*) Dorval, j'espère que tu as oublié ce que j'ai dit tantôt, et.....

DORVAL.

Ne crains rien. Je te connais, Marquis, mais je sais qu'il ne faut pas toujours juger de ce que tu fais par ce que tu dis.

FLORICOUR.

D'accord, quelquefois .... Mais la vérité est presque toujours si triste, qu'il faut savoir l'orner à propos pour nos menus plaisirs .... D'ailleurs....

DORVAL.

N'en parlons plus .... Venez, Julie, rentrons dans notre hôtel, et qu'il redevienne pour nous le temple de l'amour et du bonheur. Céphise, Marquis, vous nous suivrez.

FLORICOUR, *à part.*

La désagréable aventure; si elle devait faire beaucoup de prosélytes, il n'y aurait plus d'autre moyen que d'interdire les bals d'Opéra, comme des plaisirs dangereux aux charmes de la société.

FIN DE L'HEUREUSE MÉPRISE.

L'AMOUR

TIRÉ PAR LES CHEVEUX,

PROVERBE DRAMATIQUE

EN UN ACTE ET EN VERS.

13

PERSONNAGES.

CELICOUR.
CRISPIN.
ORPHISE.
MARTON.

La Scène se passe dans un hôtel garni.

L'AMOUR
TIRÉ PAR LES CHEVEUX,
PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLICOUR, CRISPIN.

CÉLICOUR, *à part.*

Des deux lettres enfin laquelle enverrai-je?

CRISPIN, *à part.*

La soirée est à moi; mais voyons, que ferai-je?

CÉLICOUR, *à part.*

Sera-ce pour la brune ou la blonde plutôt?

CRISPIN, *à part.*

Irai-je au cabaret, ou peut-être au tripot.

CÉLICOUR, *à part.*

Depuis près d'un grand mois que la brune m'adore,
Le temps me paraît long et l'ennui me devore!

CRISPIN, *à part.*

Depuis près d'un grand mois, ivre dès le matin,
Je n'ai plus soif du tout et perds le goût du vin.

CÉLICOUR, *à part.*

Ce n'est que d'avant-hier que la blonde au contraire
A su toucher mon cœur; la nouveauté sait plaire.

CRISPIN, *à part.*

Depuis que je commence à bien tricher au jeu,
Je sens que j'y prends goût, cela m'amuse un peu.

CÉLICOUR, *à part.*

Et la brune d'ailleurs a très peu de fortune;
Pour réparer la mienne, il m'en faudrait bien une.

CRISPIN, *à part.*

Après avoir bien bu, l'on paye au cabaret;
Mais en filant la carte, on gagne l'intérêt.

CÉLICOUR, *à part.*

Oui, consultons Crispin, car malgré toute attente,
« Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante. »

CRISPIN, *à part.*

Soit que je triche ou non, gardons-en le secret,
A mon maître, surtout, cachons-en le projet.

CÉLICOUR.

Crispin?

CRISPIN.

Monsieur?

CÉLICOUR.

Dis-moi, crois-tu qu'Orphise m'aime?

CRISPIN.

Ah! Monsieur, je ne sais,... il dépend de vous-même.

CÉLICOUR.

Et la Belle Inconnue, hein, dis, qu'en penses-tu?

CRISPIN.

Mais laquelle, Monsieur?

CÉLICOUR.

Celle de l'impromptu;
Celle enfin que, depuis quatre grands jours de suite,
Tu vois au bal masqué courir à ma poursuite.

CRISPIN.

Sans doute qu'elle veut, Monsieur, vous attraper!

CÉLICOUR.

Entends-tu par ces mots qu'elle veuille tromper?

CRISPIN.

Attraper, ou tromper, c'est presque synonyme,
Et les femmes, Monsieur, n'en font pas un grand crime.
Mais son nom, s'il vous plaît?

CÉLICOUR.

Je ne le connais pas.
Elle s'entête à le taire, et c'est-là l'embarras!
Je ne l'ai vue qu'au bal; un masque impitoyable
Ne m'offrait à mes yeux qu'une taille admirable;
Mais elle a de l'esprit, des grâces, des talents,
De plus, à ce qu'on dit, beaucoup d'argent comptant:
Des cheveux ondoyants, et les plus beaux du monde,
M'ont fait apercevoir qu'elle doit être blonde....
C'est tout ce que j'en sais.

CRISPIN.

A défaut de son nom,
Savez-vous sa demeure?

CÉLICOUR.

Ici, dans la maison.
Elle me l'a dit hier.

CRISPIN.

Ici! quoi! comment diable!...
Oui, le sort et l'amour, tout vous est favorable;
C'est être né coiffé d'avoir sous même toit,
Orphise, puis la blonde, et vous, Monsieur, et moi.
Jamais pareil hasard ne s'est vu dans la vie.
C'est renfermer le loup dedans la bergerie!
C'est bien pourtant le cas, ma foi, d'être prudent,
Pour devenir volage et paraître constant.
Mais sans masque, Monsieur, pourriez-vous la connaître?

CÉLICOUR.

J'en doute; tout au plus par ses cheveux peut-être.

CRISPIN.

Quels sont donc vos projets?

CÉLICOUR.

Ecoute, les voici:
Ils sont tous renfermés dans ces deux lettres-ci,
Dont l'une est pour la blonde, et l'autre pour Orphise,
L'une et l'autre aujourd'hui leur doit être remise.
De l'aimable Inconnue, avec précaution,
Informe-toi du nom, de sa condition,
Ce qu'elle est, d'où vient-elle, enfin, avec prudence,
N'oublie à son sujet aucune circonstance.
Tiens, voilà son billet. J'ai mis sur le dessus:
« A la charmante blonde. »

CRISPIN.

Oh! oh! quoi, rien de plus?

CÉLICOUR.

Cela suffit.

CRISPIN.

Monsieur, je plains la pauvre Orphise,
Et vous lui préparez une triste surprise.

CÉLICOUR.

Je lui parle d'amour dans ce second billet,
Car je ne me suis pas décidé tout-à-fait.

CRISPIN.

L'entreprise est hardie, et je la désapprouve.
Les belles n'aiment pas, Monsieur, qu'on les éprouve.

CÉLICOUR.

Mais courtisant, ami, deux belles à la fois,
Je pourrai beaucoup mieux entre deux faire un choix.

CRISPIN.

Il est vrai, j'en conviens; mais moi....

CÉLICOUR.

Paix, silence:
Je n'aime aucun conseil, aucune remontrance;
Est-ce clair?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

CÉLICOUR.

Portez ces deux billets.

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

CÉLICOUR.

Tu diras à ces divins objets....

CRISPIN.

Oui, Monsieur, j'y cours..... (*Il veut sortir.*)

CÉLICOUR.

Dire quoi? double traître!

CRISPIN.

Moi, ce que vous voudrez, vous en êtes le maître.

CÉLICOUR.

Tu diras à la blonde, en dépeignant mes feux,
Que mon sort dépend d'elle, heureux ou malheureux.

CRISPIN.

Oui, Monsieur, je comprends.

CÉLICOUR.

Quant à la tendre Orphise,
Sans lui parler en rien de mon autre entreprise,
Tu lui dépeindras bien l'excès du désespoir
D'avoir passé deux jours sans l'honneur de la voir :
Combien j'en ai souffert, et combien cette absence
Sait redoubler en moi l'amour et la constance.
M'entends-tu ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

CÉLICOUR.

Et reviens à l'instant
M'apporter la réponse à mon appartement. (*Il sort.*)

CRISPIN.

Oui, Monsieur, et j'y vais.

SCÈNE II.

CRISPIN.

Jc crois mou pauvre maître
Timbré décidément, ou du moins prêt à l'être.
De deux jeunes beautés vouloir être l'amant!
Tandis que d'une seule on s'en repent souvent.
Il est vrai que l'amour n'est qu'en expectative,
Et qu'il ne voit sa Belle encor qu'en perspective.
Or, la femme de loin, ou la femme de près,
Nous offre bien souvent deux différents objets.
Mais Orphise paraît et Marton avec elle.
Tenons-nous à l'écart pour observer la Belle.

SCÈNE III.

ORPHISE, MARTON, CRISPIN *à l'écart.*

MARTON.

Quoi, Madame, c'est vous?

ORPHISE.

Oui, près de Célicour,
Moi-même j'ai voulu connaître son amour;
M'éclaircir par mes yeux de son inconséquence,
Et sous le masque, au bal, éprouver sa constance.
Je vis en un moment que sa présomption
Surpassait de beaucoup sa réputation.
Léger, fat, étourdi, pis qu'une girouette,
Il ne mérite pas, Marton, qu'on le regrette.

MARTON.

Je vois venir Crispin.

ORPHISE.

Gardez-moi le secret.

(*A Crispin.*)

Bonjour, que fait ton maître ?

CRISPIN.

Il fait... oui... ce qu'il fait...

C'est-à-dire que, plein de son amour extrême,
Il ne pense qu'à vous, oh! combien il vous aime!
Mais voici son billet pour vous en informer.

ORPHISE.

Il me donne pourtant sujet de m'alarmer,
Et deux jours sans me voir prouvent l'indifférence.

CRISPIN.

Ah! Madame, au contraire: et ces deux jours d'absence,
Prouvent bien plus que tout l'excès de son amour;
Mais malade, alité!

ORPHISE.

Malade! Célicour?

CRISPIN.

Oui, mais rassurez-vous, sa santé s'est remise;
C'était hier au soir le dernier jour de crise.
Maintenant il va bien, et grâce au ciel enfin,
Il est hors de danger, le fait est très-certain.

ORPHISE.

Qu'est-ce qu'il avait donc, et quelle maladie....

CRISPIN.

Les médecins la nomment amour ou frénésie.

C'est un mal bien cruel, oui! il fallait le voir,
Nommer sans cesse Orphise, et matin et le soir,
S'entretenant de vous, du pouvoir de vos charmes,
Courant, sautant, pleurant, ou riant jusqu'aux larmes.
A force de parler le délire le prit,
Et, comme de raison, la fièvre s'ensuivit.

ORPHISE.

Ainsi depuis deux jours, il n'a donc vu personne?

CRISPIN.

Personne absolument.

ORPHISE.

Crispin, cela m'étonne,
Car quelqu'un m'avait dit très-positivement,
Que cette nuit au bal près d'un masque charmant,
L'on avait vu ton maître.

CRISPIN.

Au bal? c'est impossible!
(*A part.*) (*Haut.*)
Comment nous en tirer?.. Le mensonge est horrible!
Je le jure à Madame, oui, sur ma probité.
Mais comme pour mon maître on connaît sa bonté,
« L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide... »

ORPHISE.

Il suffit, je vous crois.

CRISPIN.

Quel menteur intrépide!
Calomnier un malade, et, lorsqu'il est au lit,
Vous soutenir qu'au bal il a passé la nuit!
Il faut que ce quelqu'un, pour oser vous le dire,
De même que mon maître, eut sa part du délire.

ORPHISE.

Célicour de ton zèle a lieu d'être content,
Tu le sers à ravir.

CRISPIN.

Je soutiens l'innocent,
Car dans ce cas mon maître....

ORPHISE.

Est à mes yeux le même,
Et tel qu'il fut toujours.

CRISPIN.

Ma joie en est extrême,
Et je cours près de lui....

ORPHISE.

Non, attends un moment,
Et passe, s'il te plaît, dans cet appartement.
Je vais voir son billet, y répondre peut-être,
Et tu rapporteras ma réponse à ton maître.

CRISPIN.

Il suffit.... (*Apart.*) Pour mentir, ma foi, vive Crispin.

SCÈNE IV.

ORPHISE, MARTON.

MARTON.

Non, je n'en reviens pas ; oh ! l'impudent coquin !

ORPHISE.

Comment? cela t'étonne? eh bien! moi je l'excuse;
Son maître est seul coupable, et le seul que j'accuse.
Crispin doit obéir.

MARTON.

Il est vrai, mais enfin,
Soutenir un mensonge avec cet air benin!

ORPHISE.

Un mensonge en amour, dans le siècle où nous sommes,
Devient une vertu dans la bouche des hommes.

MARTON.

Tantpis pour eux, Madame, ou bien plutôt pour nous.
L'on ne peut se livrer qu'à personne ou qu'à tous.
Mais, Madame, à propos, revenons, je vous prie,
A l'histoire du bal et de la perfidie.

ORPHISE.

Eh bien! donc à ce bal j'aperçus Célicour,
Qui d'un ton fort léger vint me parler d'amour.
Moi, croyant que de lui je n'étais pas connue,
Je voulus prolonger un peu cette entrevue,
Et sonder sous le masque et son cœur et sa foi.
Pour atteindre ce but, je dis du mal de moi;
Il renchérit encore, et, bercé d'espérance,
Il convint avec moi de sa double inconstance,
En me disant : « Orphise a su plaire à mes yeux,
« Mais elle maintenant, m'est un objet odieux.
« Je sais qu'elle m'adore: hélas! que puis-je y faire?
« Quand on vous voit, beau masque, à vous seule on veut plaire. »
Voilà ses propres mots. Je fis semblant de rien,
Et l'engageai moi-même à rompre ce lien.
Il me promit enfin d'éviter sa présence,
Et voilà la raison de ces deux jours d'absence.

MARTON.

Dans tout ceci, Madame, avez-vous pris un nom,
Un état, quelque rang, enfin une maison?

ORPHISE.

Près de lui je me fis une riche héritière,
Espérant de grands biens d'une douairière.
Et quant à ma demeure, ici, dans la maison,
J'ai su prendre un quartier, exprès, avec raison.

MARTON.

Mais sous quel nom enfin vous dit-il qu'il vous aime?

ORPHISE.

Celui de Belle Blonde et qu'il donna lui-même.

MARTON.

Allons, et c'est très bien, oui, sans perdre de temps,
Il faut bien le punir et rire à ses dépens.

ORPHISE.

Voyons ce qu'il m'écrit.... est-ce que je m'abuse?
A la charmante Blonde!... Il connaîtrait ma ruse?
Saurait-il que c'est moi?

MARTON.

J'en suis tremblante, hélas!

ORPHISE, *après avoir lu.*

Ah! respirons, Marton!.... il ne se dément pas....
Tiens, écoute plutôt. (*Elle lit.*) «Orphise peut-elle encore
«Donner le moindre ombrage à celle que j'adore,
«Depuis qu'à mon amour vous permettez l'espoir,
«Je romps avec Orphise, et ne veux plus la voir.
«Je vous l'avais promis, fidèle à ma parole,
«J'apprends avec sang froid, qu'Orphise s'en désole;

« Elle peut disposer de son cœur, de sa main,
« C'est à vous, Belle Blonde, à fixer mon destin. »
Le fat et l'insolent!

MARTON.

Vengeons-nous-en, Madame,
Qu'il tremble désormais de tromper une femme.

ORPHISE.

De l'avoir découvert rendons grâce au destin,
Et rions-en plutôt. Va me chercher Crispin.

SCÈNE V.

ORPHISE, *seule.*

Monsieur de Célicour, vous avez l'impudence
De vouloir m'accabler par votre indifférence;
Eh bien! nous le verrons. Je veux avec gaîté,
Vous punir comme il faut de la fatuité;
Pas plus tard que ce soir, grâce à votre conduite,
Vous recevrez bientôt le prix qu'elle mérite.

SCÈNE VI.

ORPHISE, MARTON, CRISPIN.

ORPHISE.

Approchez, mon ami: dites-moi vrai, Crispin,
N'aviez-vous qu'une lettre à porter ce matin ?

CRISPIN.

(*A part.*)
Qu'une seule, oh! vraiment... Payons d'effronterie.

ORPHISE.

Est-ce celle-ci?

CRISPIN.

Oui.

ORPHISE.

J'en ai l'ame ravie.

CRISPIN, *lit.*

Avec ce mot d'adresse?

A la....(*A part.*) Ouf! qu'ai-je lu!

Ah! l'étourdi!... ah! chien! je suis mort, éperdu!

(*Haut.*)

Madame, ce n'est rien qu'un quiproquo peut-être,

Qu'il faudra, s'il vous plaît, bien cacher à mon maître.

ORPHISE.

Tu te troubles, Crispin... ce n'est donc pas pour moi?

CRISPIN.

(*A part.*)

Comment sortir de là?.. (*Haut.*) C'est, Madame....

ORPHISE.

Eh bien! quoi?

CRISPIN.

C'est que ce billet... est... un billet pour une autre,

Mais c'est égal ceci, je tiens aussi le vôtre.

ORPHISE.

Bon, tu n'en avais qu'un il n'y a qu'un moment.

CRISPIN.

Daignez me pardonner, mon maître, expressément,

M'ordonna le secret.

ORPHISE.

Mais, tu sais donc pour qui?

CRISPIN.

Oh! oui, pour une tante arrivée aujourd'hui,
Qui nous est envoyée exprès, je crois, du diable,
Pour nous menacer tous d'un procès effroyable.

ORPHISE.

Peut-on savoir son nom?

CRISPIN.

Le nom de ce procès?

ORPHISE.

Non, mais de cette tante?

CRISPIN.

Il tient de l'Ecossais:
C'est parmi les Goddams!....

MARTON.

Quel excès d'insolence!

ORPHISE.

Ecoute bien, Crispin, je pardonne d'avance
Tes discours, ton récit, tes mensonges affreux.

CRISPIN.

Que la peste m'étouffe et m'emporte à vos yeux,
Si....

ORPHISE.

Je ne dis qu'un mot, c'est à toi de l'entendre:
Ta fortune et ton sort de toi seul peut dépendre,
Mais il faut, franchement, avec naïveté,
Me dire sur le tout la pure vérité.
Je te donne dix louis, te prends à mon service,
T'enlève à Célicour pour qu'il ne t'en punisse;
Ou bien, au premier mot que tu me cacheras,
Ceci chez Célicour de toi me vengera.

(*Elle montre le billet.*)

Choisis.

CRISPIN, *en prenant la bourse.*

Le choix est fait, rien dans lui ne me blesse.
Il sauve mon honneur et ma délicatesse.
L'intérêt ne m'est rien; mais j'ai de la raison,
Et je sais préférer de l'argent au bâton.
Ordonnez, s'il vous plaît, ce qu'il faut pour vous plaire.

ORPHISE.

Ne me déguiser rien, surtout ne me rien taire.
Quelle est donc cette tante?

CRISPIN.

Oh! c'est une inconnue,
De mon invention, personne ne l'a vue.

ORPHISE.

Elle existe pourtant?

CRISPIN.

Connaissance de bal,
Blonde, dit-on, bien faite, et pas du tout si mal;
Dont même Célicour n'a point vu la figure!
Qui ne l'a captivé que par sa chevelure.

ORPHISE, *en souriant.*

Quoi! rien de plus?

CRISPIN.

Non, c'est de même qu'autrefois,
Et quand il vous a vue pour la première fois,
Vos superbes cheveux ont enflammé son ame!
Je ne sais, mais d'honneur, je croirais moi, Madame,
Que ce garçon possède un cœur de perruquier;
Son goût pour les cheveux est drôle et singulier.

ORPHISE.

Encore un mot, Crispin: crois-tu qu'au fond de l'ame,
Il pense encore à moi?

CRISPIN.

Souvent même, Madame,
Il me parle de vous, et par-là, puis par-ci,
Il en parle beaucoup, mais de la blonde aussi.

ORPHISE.

La constance n'est pas sa vertu favorite!....

CRISPIN.

Au contraire, il en a pour deux objets de suite.

ORPHISE.

J'entends, et son défaut est l'indécision.

CRISPIN.

Vous pouvez en juger mieux par une action:
C'est que depuis deux ans gardant mes arrérages,
Il balance toujours à me payer mes gages.

ORPHISE.

Cela te gène un peu, je le conçois fort bien;
Mais reste-moi fidèle et tu n'y perdras rien.
Mais, dis, où maintenant peut se trouver ton maître.

CRISPIN.

Je ne sais pas, Madame, en quels lieux il peut être,
En sortant il me dit d'aller l'attendre ici.

ORPHISE.

Eh bien! tu lui diras que je l'attends aussi,
Qu'il me fera plaisir de venir au plus vîte,
Et que sa maladie et m'accable et m'agite!
Entends-tu bien, Crispin?

CRISPIN.

Sans doute assurément.

ORPHISE.

Tu lui diras de plus, et c'est là l'important,
Que sa lettre est remise à la Belle Inconnue,
Qui desire à la fois et redoute sa vue,
Qu'elle cache son nom, ne le dira qu'à lui,
Et qu'elle, à cet effet, veut le voir aujourd'hui.
Mes ordres bien remplis tu viendras m'en instruire.

SCÈNE VII.

CRISPIN, *seul.*

La fortune, Crispin, veut encor te sourire.
Allons, essayons-la, profitons-en, morbleu!
Pour la fixer d'ailleurs on demande si peu.
Ce n'est que de mentir; ma nature m'y porte,
Et j'ai même un scrupule à gagner de la sorte.
Mais voici Célicour, suivons notre penchant,
Et pour Orphise enfin mentons effrontément.

SCÈNE VIII.

CÉLICOUR, CRISPIN.

CÉLICOUR.

Eh bien! mon cher Crispin, as-tu remis ma lettre?

CRISPIN.

Toutes les deux, Monsieur, comme elles devaient l'être.

CÉLICOUR.

Ah! parle-moi, Crispin, de la blonde et d'Orphise.
Laquelle m'aime plus, réponds avec franchise.

CRISPIN.

Vous ne méritez pas, Monsieur, votre bonheur;
On vous aime à la rage et même à la fureur.

CÉLICOUR.

Allons, fais ton récit, commence par Orphise.

CRISPIN.

Que voulez-vous de plus, Monsieur, que je vous dise;
De votre maladie Orphise au désespoir,
Pour calmer ses tourments desirerait vous voir.

CÉLICOUR.

Tu me fis donc malade?

CRISPIN.

Oui, et même alité;
Il fallait bien, Monsieur, cacher la vérité,
Et les raisons enfin de vos deux jours d'absence.

CÉLICOUR.

Bravo, Crispin, bravo! j'admire ta prudence,
Serviteur impayable!

CRISPIN.

Oh! oui, c'est très-flatteur!
Mais un peu plus d'argent, et beaucoup moins d'honneur,
Ferait mieux mon profit. Que je reste impayable...
Soit... pourvu qu'on me paye et c'est là le vrai diable.

CÉLICOUR.

Tes gages, tu le sais, Crispin, courent toujours.

CRISPIN.

Trop vîte! et je voudrais en arrêter le cours.

CÉLICOUR.

Et la blonde, dis-moi, tu l'auras vue de même ?

CRISPIN.

Sans doute. Ah ! Monsieur, combien elle vous aime!

CÉLICOUR.

Je m'en doutais. Son nom, as-tu pu le savoir ?

CRISPIN.

Non, elle-même veut vous le dire ce soir.
Mais pour vous son amour, d'honneur est incroyable.
L'ambassadeur en a la preuve véritable.
(*Montrant la bourse.*)

CÉLICOUR.

Elle me décide, oui, courons vîte à ses pieds,
Déposer.....

CRISPIN.

Mais Orphise, ah ! Monsieur, vous l'aimiez.

CÉLICOUR.

Et même en ce moment je sens que je l'adore;
C'est un feu mal éteint qui se rallume encore.

CRISPIN.

Eh bien ! suivez, Monsieur, ce feu, ce sentiment,
Orphise le mérite en tout assurément.

CÉLICOUR.

Tu crois donc ? Eh bien ! oui, et ta voix me ramène
A l'honneur, au penchant vers qui mon cœur m'entraîne.

CRISPIN.

Ah ! je le savais bien.....

CÉLICOUR.

Mais la blonde pourtant,
A de bien beaux cheveux, un regard irritant.

CRISPIN.

Le tout est sous le masque....

CÉLICOUR.

Eh bien! je veux le voir,
Et je pourrai bien mieux me décider ce soir....
Orphise, oui sans doute, est bonne, douce, affable....

CRISPIN.

Que vous faut-il de plus?

CÉLICOUR.

Mais la blonde est aimable.

CRISPIN.

Oui, car c'est du nouveau... bref, enfin en ces lieux,
A qui voulez-vous dire, un bonjour, un adieu?
Des deux je suis chargé, s'il faut que je le dise,
De vous annoncer....

CÉLICOUR.

Oui, va prévenir Orphise.

SCÈNE IX.

CÉLICOUR, *seul.*

Quel mortel plus heureux! deux Belles à la fois
Me fatiguent l'esprit par l'embarras du choix.
Aimables toutes deux, toutes deux amoureuses,
N'attendent qu'un regard pour devenir heureuses,
Et d'un seul mot je puis décider de leur sort;
Mais de dire ce mot pour moi c'est un effort.
Bon, Orphise paraît.

SCÈNE X.

ORPHISE, CÉPHISE, MARTON, CRISPIN.

CÉLICOUR.

Après deux jours d'absence,
De peines, de tourments, daignez pour récompense,
Recevoir à vos pieds l'amant le plus constant.

ORPHISE.

Crispin vous a-t-il dit combien je fus sensible
De vous savoir malade?

CÉLICOUR.

O ciel! est-il possible
Qu'un si tendre intérêt pour moi plein de bontés....

ORPHISE.

C'est à vous à savoir si vous les méritez.

CÉLICOUR.

Si pour les mériter il ne faut qu'un cœur tendre,
Brûlant d'amour pour vous, le mien ose y prétendre.

ORPHISE.

C'est prétendre beaucoup, pour moi comme pour vous.
Crispin, Marton, tous deux sortez, éloignez-vous.
Toi, Marton, avec soin prépare en diligence
Le prix pour Célicour de ses deux jours d'absence.

MARTON.

Oui, Madame, il suffit.

SCÈNE XI.

ORPHISE, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

Charmante Orphise, eh! quoi?
Vous avez, quoiqu'absent, daigné penser à moi?

ORPHISE.

Je conviens, Célicour, que dans la solitude
J'ai réfléchi beaucoup.

CÉLICOUR.

A quoi tend ce prélude?

ORPHISE.

Je crois le mariage heureux ou malheureux
D'après une constance à l'épreuve des deux,
Et d'une épreuve encor qui soit en évidence,
Bien plus longue surtout que de deux jours d'absence;
Mais si l'amour enfin n'est que d'un seul côté,
Le bonheur de ce lien est nul en vérité.
Est-ce bien votre avis?

CÉLICOUR.

Oui, Madame, sans doute.

ORPHISE.

Mais êtes-vous bien sûr, Célicour, de m'aimer?

CÉLICOUR.

Grands dieux! que dites-vous, vous pourriez en douter?

ORPHISE.

Quoi! d'aucun autre objet votre ame n'est éprise?

CÉLICOUR.

Qui pourrait l'emporter sur la divine Orphise?

ORPHISE.

Je croyais qu'une blonde....

CÉLICOUR, *à part.*

O ciel! on m'a trahi!

ORPHISE.

Que vois-je? à ce soupçon Célicour interdit?

CÉLICOUR.

Du moins avec raison, je pourrais fort bien l'être.
Je crois qu'en mon absence on m'a noirci peut-être!

ORPHISE.

Mais d'un mot vous pourriez vous tirer d'embarras:
Dites que cette blonde enfin n'existe pas.

CÉLICOUR.

Je le dis, le soutiens, à vos pieds je le jure!

ORPHISE.

Il suffit, je vous crois, et nous allons conclure.
Oui, pardevant Notaire, et dès ce soir enfin,
J'accepte, Célicour, votre cœur, votre main.

CÉLICOUR.

Quoi? comment? aujourd'hui? ce soir? dans l'instant même?

ORPHISE.

Peut-on trop tôt s'unir à l'objet que l'on aime?

CÉLICOUR.

Sans doute, et j'en conviens, mais un empêchement...

ORPHISE.

Auriez-vous pour ce soir un autre engagement.

CÉLICOUR.

J'en aurais cent, qu'aucun d'eux ne serait valable;
Mais des arrangements à prendre au préalable,
D'autres raisons encore....

ORPHISE.

Oui, je le crois aussi,
Je conçois vos raisons!....

CÉLICOUR.

Sans doute....

ORPHISE.

Et les voici.
(*Elle lui remet son billet.*)

CÉLICOUR, *à part.*

O ciel! je suis perdu!

ORPHISE.

Votre embarras extrême
Vous condamne, Monsieur, tout autant que moi-même.

CÉLICOUR.

Eh! quoi? vous croyez donc? ... c'est Crispin mon valet....

ORPHISE.

Cessez de l'accuser. Non, Crispin n'a rien fait.

CÉLICOUR.

Je jure!....

ORPHISE.

C'est assez, la feinte est inutile,
Et c'est trop abuser de ma bonté facile.

CÉLICOUR.

Mais daignez écouter.....

ORPHISE.

Vous me poussez à bout.
Voyez donc si je suis, Monsieur, au fait de tout.
Apprenez, s'il vous plaît, que la blonde, l'Orphise,
Les deux ne sont que moi, s'il faut que je le dise.

CÉLICOUR, *à part.*

En voici bien d'une autre ! ô ciel ! où me cacher !

ORPHISE.

Pour moi, Monsieur, bien loin de vous le reprocher,
J'ai des grâces à rendre, oui, à votre conduite.
Je rends justice par elle à tout votre mérite,
Et je le trouve en tout tant au-dessus du mien
Que je crains avec vous de contracter un lien.
D'un papillon léger soutenez bien le rôle,
Orphise le permet, vous rend votre parole.
Vous n'êtes pas encor, Monsieur, si malheureux :
Au gré de vos desirs, au gré de tous vos vœux,
Vous pouvez aujourd'hui, si l'amour vous seconde,
Vous décider, Monsieur, pour la brune ou la blonde.

CÉLICOUR.

Quoi ! vous daignez encor me permettre l'espoir ?

ORPHISE.

Oui, le seul qui vous reste et vous allez le voir ;
Mais profitez, Monsieur, d'un avis salutaire.
Ce choix est le dernier que vous avez à faire.....
Crispin, Marton, (*Ils rentrent.*)
ensemble apportez au plutôt
Ce que, pour Célicour, j'ai préparé tantôt.
Je m'en vais et du choix je vous laisse le maître.
En fait de choix, Monsieur, vous devez vous connaître.

(*Elle lui fait une profonde révérence.*)

SCÈNE XII.

CÉLICOUR.

Je reste confondu, et je n'y comprends rien!
Orphise se refuse à contracter un lien,
Et cependant pour moi sa bonté sans seconde
Me laisse encor le choix de la brune ou la blonde...
Que faut-il espérer?.... se pourrait-il enfin,
Qu'Orphise par amour.... eût encor le dessein....
Mais j'aperçois Marton.

SCÈNE XIII.

CÉLICOUR, MARTON, CRISPIN, *portant un carton.*

MARTON.

J'apporte cette lettre
Qu'Orphise à vous, Monsieur, m'ordonne de remettre.

CÉLICOUR.

(*Il lit.*)

Donne. Que vais-je lire! « Il faut absolument
« Vous prononcer, Monsieur, dans ce dernier moment,
« Que la brune ou la blonde emporte la balance ;
« Et que l'une des deux fixe votre inconstance.
« Vous pouvez espérer d'être heureux à ce prix. »
O ciel! qu'ai-je lu? Courez, mes bons amis,

Dites-lui que la brune, enfin la Belle Orphise
Est la seule pour qui mon ame fut éprise.

CRISPIN.

Un moment, s'il vous plait; êtes-vous décidé?
Est-ce la brune enfin?

CÉLICOUR.

Oui.

CRISPIN.

Eh bien! paraissez,
Charmant et tendre objet des amours de mon maître!
(*Il tire une perruque brune du carton.*)

CÉLICOUR.

Que vois-je? je suis joué! scélérat! double traître!

CRISPIN, *il tire la perruque blonde.*

Je comprends, c'est la blonde. Eh bien! donc la voici.

CÉLICOUR.

Attends, coquin, attends, je vais te jouer aussi.

MARTON.

Modérez-vous, Monsieur, calmez votre colère,
Crispin est à Madame, il fait ce qu'il doit faire.

CÉLICOUR.

Comment? et depuis quand?

CRISPIN.

Oui, mon cher maître, hélas!
Recevez mes adieux!

CÉLICOUR.

Coquin, tu le paîras.

CRISPIN.

Prenez toujours, Monsieur, mes gages en à-compte.

CÉLICOUR, *en s'en allant.*

Quelle affreuse journée! allons cacher ma honte.

CRISPIN.

Allez où vous voulez: craignez d'être aux abois!
Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

FIN DE L'AMOUR TIRÉ PAR LES CHEVEUX.

L'AMOUR DANS L'IMAGINATION,

OU

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS TOUJOURS DE L'OR;

PROVERBE DRAMATIQUE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

MADAME BELMONT, Veuve.

ABLANCOURT, son petit-fils.

JASMIN, vieux domestique de la maison.

L'AMOUR

DANS L'IMAGINATION,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. BELMONT.

Sorti dès le matin, seul, et sans mon aveu,
Monsieur mon petit-fils, vous vous gâtez un peu.
Ablancourt! Ablancourt! Eh! mais, pourquoi m'en plaindre?
Son bon cœur me rassure et je n'ai rien à craindre.
Il sort, il court, tant mieux. Il serait beau vraiment
Que je voulusse encor le traiter en enfant.
Il a passé vingt ans, moi j'en ai bien soixante,
Ma société pour lui devient insuffisante:
Il est temps que du joug il cherche à s'affranchir,
Qu'il m'abandonne un peu pour chercher le plaisir;
Et puis je le connais doux, honnête et sensible,
Il ne fera jamais rien de répréhensible.
D'ailleurs, je ne veux pas avec sévérité,
D'Ablancourt enchaîner l'aimable liberté;

Je sais bien qu'aujourd'hui ce n'est pas trop l'usage,
Surtout parmi les gens que l'on voit à mon âge ;
Mais je m'en fais honneur. J'étais jeune autrefois,
Et du beau monde en tout je subissais les lois.
Eh bien! chacun son tour. Mon Ablancourt de même,
Pour sa conduite à lui doit se faire un système.
Je tremble seulement qu'un objet séducteur
S'empare malgré moi du penchant de son cœur!
J'en serais bien fâchée, et l'aimable Emilie,
Que j'eus soin d'élever pour embellir sa vie,
Lui convient tout à fait. Esprit, douceur, talents,
Elle a mille vertus outre ses agréments :
Cet hymen projeté d'ailleurs dès leur enfance,
Comblerait, j'en conviens, ma plus douce espérance.
Mais le voici lui-même.

SCÈNE II.

MADAME BELMONT, ABLANCOURT.

MAD. BELMONT.

Approchez, Ablancourt.
Comment être sorti sans m'avoir dit bonjour?

ABLANCOURT.

Madame, pardonnez, une affaire importante,
M'obligea malgré moi....

MAD. BELMONT.

Elle était bien pressante,
Pour vous faire oublier un si léger devoir,
Que de passer chez moi, m'embrasser et me voir.

ABLANCOURT.

Je conviens de mes torts, mais il faut qu'on pardonne.

MAD. BELMONT.

Allons, n'en parlons plus ; tu sais si je suis bonne,
Et même sans vouloir pénétrer tes secrets,
Je veux t'en confier un, des projets que j'ai faits.
Dès hier, mon ami, je renonce à l'empire
Par lequel jusqu'ici j'avais su vous conduire ;
Vos vingt ans accomplis me privent de ces droits,
C'est à vous-même enfin à vous dicter des lois ;
Mais si, jusqu'à ce jour en soignant votre enfance,
J'ai mérité de vous quelque reconnaissance,
Vous pouvez m'en payer le prix le plus flatteur.

ABLANCOURT.

Ah! Madame, ordonnez.

MAD. BELMONT.

Faites votre bonheur,
Epousez Emilie.

ABLANCOURT.

Oui... cet hymen sans doute....
Un jour... peut... car enfin à mon âge on redoute...

MAD. BELMONT.

Votre âge c'est le bon, il faut en profiter.

ABLANCOURT.

Mais rien ne presse encore; on peut sans se hâter...

MAD. BELMONT.

Oui, pour vous il est vrai; mais, las! pour moi tout presse;
Le nom d'aieule enfin plairait à ma vieillesse.

ABLANCOURT.

Vous vous portez si bien!

MAD. BELMONT.

Oui, trop à votre avis.

ABLANCOURT.

O ciel! que dites-vous! je connais trop le prix
De ce que je vous dois, et mon bonheur sans cesse
Sera de vous donner des preuves de tendresse.

MAD. BELMONT.

Pourquoi donc différer? Croyez-vous Emilie
Indigne de vous plaire; elle est jeune et jolie.

ABLANCOURT.

J'en conviens avec vous.

MAD. BELMONT.

Elle a mille talents,
Des vertus, de l'esprit, pleine de sentiments,
Que vous faut-il de plus?

ABLANCOURT.

Emilie, oui Madame,
Aux grâces de l'esprit joint la beauté de l'ame,
Elle a bien, je le sais, ce qu'il faut pour charmer,
Mais enfin.....

MAD. BELMONT.

Eh bien! quoi?

ABLANCOURT.

Je ne saurais l'aimer!

MAD. BELMONT.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

ABLANCOURT.

Pour en aimer une autre.

MAD. BELMONT.

Ah! c'est donc pour cela, Monsieur le bon Apôtre,
Que depuis quelques jours on vous voit rarement.

ABLANCOURT.

Je vous l'avoue, hélas! un tendre sentiment,
Et dont, pour mon malheur, je ne suis plus le maître,
Me retient sous ses lois.

MAD. BELMONT.

Voyez ce petit traître
Qui vous commet un crime détestable, effrayant,
De lèze grand-maman. Le cas est alarmant!
Ecoutez, Ablancourt, sans doute une autre mère
Dans ce cas aurait fait éclater sa colère;
Mais moi, qui compâtis aux faiblesses du cœur,
Qui ne veux rien de plus que votre vrai bonheur,
Je ne vous en veux point; je suis sûre d'avance
Que celle qui vous plaît mérite préférence.

ABLANCOURT.

Je le crois comme vous, quand on a tant d'appas!

MAD. BELMONT.

Comment! vous le croyez?

ABLANCOURT.

Je ne la connais pas.

MAD. BELMONT.

En voici bien d'une autre, et la chose est plaisante.
Elle a sans doute un bien qui peut-être vous tente?

ABLANCOURT.

J'ignore ce qu'elle a.

MAD. BELMONT.

Mais où, par quel hasard,
L'avez-vous rencontrée?

ABLANCOURT.

Encore nulle part.

MAD. BELMONT.

Allons! de mieux en mieux; mais la Belle avisée
Aura du moins un nom, et sera baptisée?
Quel est-il?

ABLANCOURT.

Je l'ignore.

MAD. BELMONT.

Et qui sont ses parents?
Elle doit en avoir.

ABLANCOURT.

Je n'ai pas eu le temps
De les chercher encor.

MAD. BELMONT.

Ma surprise est extrême;
Vous l'aimez, dites-vous?

ABLANCOURT.

Ah! grands dieux, si je l'aime!

MAD. BELMONT.

Mais qui donc aimez-vous?

ABLANCOURT.

Un objet enchanteur!

MAD. BELMONT.

Quel est-il? où est-il?

ABLANCOURT.

Dans le fond de mon cœur.

MAD. BELMONT.

Ah! fort bien; mais ceci passe la raillerie,
Et tient un tant soit peu d'un degré de folie.
Oui, je crains de rester avec vous seule ici.....
Adieu, Mons.....l'amoureux de je ne sais pas qui.

SCÈNE III.

ABLANCOURT.

Sans doute elle a raison, ma folie est complette:
Un objet inconnu me fait tourner la tête;
Tout entier à l'ardeur d'un chimérique espoir,
J'abandonne Emilie et ne veux plus la voir.
Car enfin raisonnons. Quel est l'objet que j'aime?
Un portrait!....le voilà; oui, j'en rougis moi-même.
L'original enfin de ces divins attraits
N'existe plus peut-être ou n'exista jamais!
O ciel! qu'osai-je dire! oh! non c'est impossible.
Tout ceci ne serait qu'en peinture? insensible?....
Cette bouche, ce front, ce regard enchanteur,
Seraient l'effet de l'art et d'un peu de couleur,
Produit par le talent d'un artiste admirable,
Pour nous captiver tous!.... sans être véritable!
Non, il doit exister, je le sens, je le jure;
Et ce serait vouloir outrager la nature,
De croire qu'il existe un objet plein d'attraits,
Sans qu'elle en ait produit elle-même les traits!

Allons, pour la chercher, oui, redoublons de zèle.
Mais où donc? en quels lieux? ignorance cruelle!....
Si j'en chargeais Jasmin? sans doute, et pourquoi non?
Il m'aime, il me connaît, c'est un brave garçon;
Je m'en vais l'ordonner, mais l'ordonner en maître,
D'un ton très-positif, enfin tel qu'il doit l'être!
Je l'ai traité toujours trop familièrement,
Il m'entendra parler d'un air bien différent.
J'entends, je crois, quelqu'un; c'est lui-même en personne.

SCÈNE IV.

ABLANCOURT, JASMIN.

ABLANCOURT.

Approchez, mon ami. Jasmin, je vous ordonne....

JASMIN.

Ordonne.....

ABLANCOURT.

Et pourquoi pas? Depuis que j'ai vingt ans,
Je crois que je puis bien ordonner à mes gens.
Ma grand-mère l'a dit, c'est à vous de vous taire,
Et de tâcher surtout en tout à me complaire.

JASMIN.

Vos vingt ans sont d'hier!

ABLANCOURT.

Et j'ordonne aujourd'hui;
Je veux me gouverner sans conseils, sans appui.

JASMIN.

A votre âge l'on est sans doute d'importance,
Disposez donc, Monsieur, de mon obéissance.

ABLANCOURT, *à part.*

Il se moque de moi, je crois qu'il a raison,
Je viens de l'offenser. (*Haut.*) Mon cher Jasmin, pardon.
Je suis si malheureux!

JASMIN.

O ciel! vous, mon cher maître?

ABLANCOURT.

Je suis amoureux fou!

JASMIN.

De qui? peut-on connaître?...

ABLANCOURT.

Ah! je le voudrais bien, mais c'est là l'embarras.

JASMIN.

Quoi! vous aimez quelqu'un.....

ABLANCOURT.

Que je ne connais pas!
Et je veux l'épouser. Tiens voilà sa figure.

JASMIN.

Et puis quoi?

ABLANCOURT.

Rien de plus.

JASMIN.

Mariage en peinture!

ABLANCOURT.

J'espère bien que non; et toi, mon cher Jasmin,
Il faut la découvrir avant qu'il soit demain.

JASMIN.

Mais comment voulez-vous?....

ABLANCOURT.

Ami, je t'en supplie,

Songe bien qu'il y va du bonheur de ma vie.

JASMIN.

Oui, Monsieur, mais encor.....

ABLANCOURT.

Cherche d'après ces traits.

JASMIN.

J'irais partout Paris, sans rencontrer jamais.....

ABLANCOURT.

De grâce, essaie au moins.

JASMIN.

La course sera bonne;

Donnez donc ce portrait.

ABLANCOURT.

Moi, que je te le donne!

Plutôt mourir cent fois.

JASMIN.

Comment faire autrement?

ABLANCOURT.

Je m'en vais te donner son vrai signalement.
Ecoute bien surtout, n'oublie aucune chose.
Cheveux châtains.

JASMIN.

Fort bien.

ABLANCOURT.

Bouche couleur de rose,
Où siégent à la fois, les grâces et les ris,
Et dont la douce haleine est un parfum exquis.

JASMIN.

J'entends.

ABLANCOURT.

Nez retroussé, blanc comme de l'ivoire.

JASMIN.

Oui, oui.

ABLANCOURT.

Les yeux charmants, surtout du plus beau noir.

JASMIN.

Oh! mon Dieu que c'est long!

ABLANCOURT.

Le menton arrondi.

JASMIN.

C'est bien assez, Monsieur, j'oublîrai tout ceci.

ABLANCOURT.

En un mot, cher Jasmin, pour trouver cette belle,
De la perfection cherche le vrai modèle.
Puis-je me fier à toi? dis, n'oublîras-tu rien?
Répète ta leçon.

JASMIN.

Monsieur, je le veux bien.
Cheveux châtains.

ABLANCOURT.

Bravo!

JASMIN.

Le nez couleur de rose,
Où siégent à la fois les grâces et les ris,
Et dont la douce haleine est un parfum exquis!

ABLANCOURT.

Butor!

JASMIN.

Bouche élevée et comme de l'ivoire.

ABLANCOURT.

Maraud!

JASMIN.

Et le menton surtout du plus beau noir.

ABLANCOURT.

Te tairas-tu coquin! as-tu bientôt fini?

JASMIN.

Ah! j'oubliais, je crois, les beaux yeux arrondis.

ABLANCOURT.

Malheureux!

JASMIN.

Qu'est-ce donc?

ABLANCOURT.

Ta langue défigure
Le plus parfait objet qu'ait formé la nature.

JASMIN.

Est-ce ma faute aussi? je vous le disais bien,
Sans avoir le portrait, je ne puis faire rien.

ABLANCOURT.

Eh bien! donc, le voilà! Jasmin, je te confie
Un trésor qui m'est cher cent fois plus que la vie!

JASMIN.

Donnez, n'ayez pas peur, et je vais, de ce pas,
Chercher l'original de ces divins appas.
J'emploîrai tous mes soins, Monsieur, je le proteste.

ABLANCOURT.

Allez, Jasmin, allez, le ciel fera le reste.

JASMIN.

Ah! s'il pouvait du moins me rendre plus léger;
Mais on peut l'être encor quand c'est pour obliger.

ABLANCOURT.

Tu peux compter aussi sur ma reconnaissance,
Toi-même tu pourras fixer ta récompense.
Je m'en vais m'enfermer seul avec mon amour,
Et t'attendrai, Jasmin, jusqu'à la fin du jour.

SCÈNE V.

JASMIN, *seul.*

Je crois que je vais faire une course inutile,
Et ma commission n'est pas chose facile.
A moins d'un grand hasard, ou d'un coup de bonheur,
Il ne m'en reviendra ni profit ni honneur.
Il faut pourtant aller. Ah! mais voici Madame.

SCÈNE VI.

MADAME BELMONT, JASMIN.

MAD. BELMONT.

Où vas-tu donc, Jasmin?

JASMIN.

Moi? chercher une femme,
Fille ou veuve, entre nous j'ignore ce que c'est,
De l'amour de mon maître enfin l'unique objet.

MAD. BELMONT.

Ablancourt, je le vois, t'en a fait confidence,
Tu connais ses secrets.

JASMIN.

Autant que lui, je pense,
Et c'est beaucoup.

MAD. BELMONT.

Mais comment? tu me dis.....

JASMIN.

Que je m'en vais pour rien parcourir tout Paris.

MAD. BELMONT.

Tout Paris!

JASMIN.

Oui, Madame.

MAD. BELMONT.

Et dis-moi pourquoi faire?

JASMIN.

Eh bien! donc, en deux mots voici toute l'affaire :
Mon maître est amoureux; mais, par un sort fatal,
Il aime une copie et veut l'original.
D'après ce portrait, moi....

MAD. BELMONT.

Je commence à comprendre;
Peut-on voir le portrait?

(*Jasmin donne le portrait.*)

Ciel!

JASMIN.

Daignez me le rendre.

MAD. BELMONT.

Ne crains rien, tu l'auras; mais écoute, entre nous,
Je connais la personne.

JASMIN.

Eh bien! qu'en dites-vous?

MAD. BELMONT.

Malgré que d'Ablancourt ait fait un choix honnête,
Il ne lui convient pas.

JASMIN.

Il en perdra la tête!

MAD. BELMONT.

Non, si tu veux m'aider, je promets en ce jour
Même de le guérir des feux de son amour.

JASMIN.

Très-volontiers, Madame, daignez vîte m'instruire
Ce qu'il faut que je fasse et ce que je dois dire.

MAD. BELMONT.

Viens avec moi, rentrons dans mon appartement;
Je t'instruirai de tout, Jasmin, en un moment.

JASMIN.

Allons, Madame, allons, cela m'est plus facile
Que d'aller sans succès galoper par la ville.

MAD. BELMONT.

Sauvons-nous, car je vois d'Ablancourt qui paraît.

JASMIN.

S'il me voyait ici, comme il s'emporterait!

SCÈNE VII.

ABLANCOURT.

Je ne sais que résoudre au sujet de ma Belle!
Mon cœur et mon esprit ne s'occupent que d'elle!
C'est je crois une veuve, oui, oui, d'un vieil époux
Qui l'aura tourmentée en ses transports jaloux,
Qu'elle n'a point aimé, dont la mort la délivre,
Et qui, dès ce moment va commencer à vivre!....
A-t-elle des enfants?... Oh! non: tant mieux! vivat!
Ainsi rien ne l'oblige à garder son état.
Dès qu'elle me verra je lui plairai sans doute.
Je lui parle d'hymen, doucement elle écoute,
Joue un peu l'embarras, voudrait me refuser!....
Je triomphe et finis pourtant par l'épouser;
C'est charmant, oui, d'honneur... mais si c'est une fille?
C'est enfin, j'en suis sûr, une jeune pupille
Qu'un tuteur très-bourru, très-avare et méchant,
Maltraite à tout propos, et gronde à chaque instant,

Alors, pour son bonheur, soudain je me présente:
Le tuteur est trompé, j'enlève mon amante,
Je l'épouse à sa barbe, et, guidé par l'amour,
A la félicité je la rends en un jour.
C'est fort bien! mais enfin! incertitude affreuse....
Si ma Belle est mariée et qu'elle soit heureuse!
Heureuse!...ô ciel...sans moi,non, qui pourrait jamais
L'aimer et l'adorer avec autant d'excès!
Oh! non, c'est impossible! ... et Jasmin ne vient pas.
Tout redouble à la fois mon cruel embarras;
Je souffre le martyre! ah! quel tourment extrême,
D'aimer sans savoir qui, et d'aimer comme j'aime.

SCÈNE VIII.

ABLANCOURT, JASMIN.

ABLANCOURT.

Ah! te voilà, Jasmin, instruis-moi promptement.

JASMIN.

Ouf! laissez-moi, Monsieur, respirer un moment,
Car j'ai tant à vous dire.

ABLANCOURT.

Eh bien! dépêche, avance.

JASMIN.

Mais par quoi, s'il vous plaît, faut-il que je commence?

ABLANCOURT.

Par son nom.

JASMIN.

Euphrosine.

ABLANCOURT.

Ah! quel nom enchanteur!
Et son état?

JASMIN.

Très-veuve.

ABLANCOURT.

Ah! pour moi quel bonheur!...
Son âge, Jasmin?

JASMIN.

Mais, dans ce que j'ai dû faire,
Devais-je demander son extrait baptistaire?
On vous aime, il suffit.

ABLANCOURT.

Que dis-tu, quoi? comment?

JASMIN.

Elle est folle de vous épouvantablement.

ABLANCOURT.

De grâce, explique-toi, comment se peut-il être?
Elle ignore qui je suis et ne peut me connaître.

JASMIN.

Depuis plus de six mois, et par un pur hasard,
Elle vous aperçut, Monsieur, au boulevard,
Et depuis ce moment un coup de sympathie,
Qui même en un roman passerait pour folie;
La fait brûler pour vous du plus parfait amour;
Elle y pense sans cesse et la nuit et le jour,

Et, ne sachant comment vous le faire connaître,
Elle essaya soudain si son portrait, peut-être,
Offert à vos regards et sans intention,
Attirerait de vous un peu d'attention.

ABLANCOURT.

Elle a bien réussi, ma joie en est extrême;
C'est pour l'éternité, cher Jasmin, que je l'aime!
Courons vite à ses pieds lui jurer une ardeur,
Que rien dans l'univers n'éteindra dans mon cœur.

JASMIN.

Modérez ces transports, rendez grâce à mon zèle,
J'ai parlé tant pour vous auprès de votre Belle,
Dépeint si fortement votre ardeur et vos feux,
Que vous-même, Monsieur, n'auriez pu faire mieux:
J'ai vanté vos vertus, surtout votre constance,
Votre douceur extrême et votre complaisance.
Bref, j'ajoutai de plus, qu'hier vers les minuit,
Vous avez eu, Monsieur, vos vingt ans accomplis!
Par conséquent le maître absolu de vous-même;
Que votre grand-maman et vous gâte et vous aime,
Qu'elle consentira sans doute avec plaisir
Au choix que vous ferez pour soudain vous unir.
Que vous dirai-je enfin, à force d'éloquence,
Je l'ai persuadée à chercher l'assistance
De votre grande-mere! elle veut aujourd'hui,
Contre un tuteur jaloux implorer son appui.
En est-ce assez, Monsieur?

ABLANCOURT.

Viens ça que je t'embrasse,
Serviteur plein de zèle et d'esprit et d'audace;
Je te dois mon bonheur!

JASMIN.

Attendez, s'il vous plaît,
Pour me remercier d'avoir vu votre objet.
Dans peu d'instants, Monsieur, vous le verrez paraître,
Et vos remercîments s'affaibliront peut-être.

ABLANCOURT.

Ah! jamais, cher Jasmin, mon cœur est plus constant.

JASMIN.

Nous allons en juger, Monsieur, dans un instant.
Mais elle ne vient pas! sans doute la toilette!....
Car toute femme enfin est plus ou moins coquette:
Celle-ci, je le sais, doit paraître en ces lieux
Sous le costume heureux qui sut charmer vos yeux;
Elle veut pour vous seul reprendre la figure
Qui sut vous captiver quoiqu'en simple peinture.
Mais tenez, la voilà!

ABLANCOURT.

Quel air délicieux!
Jamais rien de plus beau ne s'offrit à mes yeux.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

MAD. BELMONT, *en vestale, couverte d'un voile*, ABLANCOURT, JASMIN.

MAD. BELMONT, *avec timidité*.

Ma démarche sans doute a de quoi vous surprendre,
A me voir en ces lieux vous ne pouviez prétendre,
Je le sais, mais enfin....

ABLANCOURT, *à Jasmin*.

Quel organe enchanteur!
Il pénètre, Jasmin, jusqu'au fond de mon cœur.

JASMIN, *à part*.

Il ne la connaît pas.

MAD. BELMONT, *montrant Jasmin*.

Cet homme a dû vous dire,
L'embarras dans lequel....

ABLANCOURT.

Ah! daignez donc m'instruire
Si je dois me fier au rapport de Jasmin,
Si je dois en ce jour rendre grâce au destin,
S'il est vrai que....

MAD. BELMONT.

Oui, d'Ablancourt, je t'aime;
Cet aveu, je le sens....

ABLANCOURT.

Fait mon bonheur suprême.
Permettez qu'à vos pieds .... mais ce voile cruel
Qui dérobe l'attrait d'un regard mutuel....

MAD. BELMONT, *tendrement.*

Puisque vous le voulez, il faut bien y souscrire
Vous en serez fâché, j'ose vous le prédire.

ABLANCOURT.

Oh! ciel, que dites vous? quel blasphême! ah! jamais.
Mon cœur rend dès long-temps justice à vos attraits.

MAD. BELMONT, *se découvrant.*

Dès-lors, admirez-moi.

ABLANCOURT.

O ciel! c'est ma grand-mère.

JASMIN.

La surprise est complette et n'est point ordinaire.

ABLANCOURT.

Ah! que je suis confus!

MAD. BELMONT.

Eh bien! cher d'Ablancourt,
Sens-tu toujours pour moi le même excès d'amour?

ABLANCOURT.

Mais ce portrait enfin.....

MAD. BELMONT, *gaiement.*

Est le mien je vous jure;
Et quarante ans passés j'avais cette figure.
C'est mon premier cadeau à défunt mon époux.
Je suis un peu changée; allons, qu'en pensez vous?

ABLANCOURT.

Ah! de grâce, oubliez mes torts et ma folie.

MAD. BELMONT.

Oui: mais vous reviendrez à l'aimable Emilie,
Sachez apprécier son esprit et son cœur,
Ses grâces, ses vertus feront votre bonheur;
Elle vaut d'ailleurs mieux qu'une simple peinture;
Et je peux à ce prix taire votre aventure.

ABLANCOURT.

De bon cœur j'y consens, et je m'en vais soudain
Obtenir à ses pieds mon pardon et sa main.

JASMIN.

Aisément une belle oublie le parjure,
Quand l'infidélité n'existe qu'en peinture.
Mon maître en ce portrait crut trouver un trésor,
Mais tout ce qui reluit n'est pas toujours de l'or.

FIN DE L'AMOUR DANS L'IMAGINATION.

DIDON,

TRAGÉDIE BURLESQUE

EN UN ACTE ET EN VERS;

TRADUITE DU RUSSE,

AVEC QUELQUES VARIANTES.

PERSONNAGES.

DIDON.
YARBE.
ENÉE.
ANTÉNOR, Confident d'Enée.
ASCAGNE, fils d'Enée.
GÉTHUL, Confident d'Yarbe.
SÉRAPHAX, Bonne d'Ascagne.

Le théâtre représente une galerie du palais de Didon.

DIDON,

TRAGÉDIE BURLESQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ENÉE, ANTÉNOR.

ENÉE, *se réveillant en sursaut.*

J'ai ronflé, j'ai rêvé, je crois, suffisamment;
Il faut, les yeux ouverts, rêver différemment.
Je ne suis qu'un dindon; et qui croit trop aux songes
S'accoutume à mentir croyant à ces mensonges.
J'ai donc vu, mon cher père, armé d'un gros bâton,
Vouloir, avec douceur, me mettre à la raison.
Il pestait, il jurait, et criant à tue-tête,
Il traitait ma Didon de veuve malhonnête.
Il me disait en face: « Enée, plante-la là:
« A tes transports d'amour, ose mettre un holà!
« Crains d'offenser les dieux, lesquels pour cet outrage
« Pourraient, pour t'en punir, t'escamoter Carthage,
« Et te rendre en ce jour, à ta gloire fatal,
« Gardien des cochons d'Yarbe ton rival. »

Il dit et disparut. Frappé d'un trouble extrême,
De ce songe craignant le oui-dire suprême,
Je viens, en te cherchant de la cave au grenier,
Te confier, ami, mon secret en entier.

ANTÉNOR.

Ce songe est alarmant! en voici le remède:
Il faut quitter ces lieux, et, sur un quadrupède,
Chercher en quelqu'endroit un pays moins ingrat,
Où vous pourrez, seigneur, fonder un autre Etat.
Jadis une sorcière a su vous le prédire.
Pourquoi perdre du temps? partons, et, sans rien dire,
Galopons hors d'Afrique. D'ailleurs, en ce séjour,
Qui peut vous retenir?

ENÉE.

Qui!

ANTÉNOR.

Qui?

ENÉE.

Qui! qui! l'amour!
L'amour qui me consume et dont parbleu j'enrage.
Didon n'est pas novice et m'en plaît davantage;
Je ne puis la quitter sans un torrent de pleurs.
Dût le Maître des Dieux, au sein de ses fureurs,
Se chatouiller les flancs, et lancer son tonnerre,
Dût sa foudre applattir les pôles de la terre,
Je ne puis, ni ne veux me désamouracher.
Enée est entêté, ferme comme un rocher.
D'ailleurs, il t'en souvient de ce jour déplorable
Où Neptune en courroux nous envoyait au diable,

Où d'un coup de trident faisant bouillir la mer,
Chacun de nous, ami, récitait son pater;
Ce jour enfin, ce jour où nous fîmes naufrage,
Et ce jour où Didon nous reçut à la nage:
Frappé de ses appas, j'en devins amoureux.
Le Paradis sans elle est un séjour affreux:
Ainsi *vice versâ*, le Tartare auprès d'elle
S'embellit à mes yeux d'une grâce nouvelle.
Qu'ai-je besoin d'un trône, elle offre ici le sien;
Et le mieux, Anténor, est l'ennemi du bien.

ANTÉNOR.

Votre discours, seigneur, sans doute est raisonnable,
Et vous prêchez fort bien, sans être moins blâmable:
Car, je vous le dis net, vous avez très-grand tort
De borner en ces lieux l'espoir de votre sort.
Songez à votre fils, et quoiqu'illégitime,
Ascagne devient grand, quelle est sa légitime?
En Italie allez lui chercher un Etat,
Et rougissez, seigneur, de faire le pied-plat;
A Yarbe abandonnez l'amour et la tendresse.
Comme un clou chasse un clou, de même une maîtresse
Chasse une autre à son tour, et peut la remplacer.
Oui, croyez-moi, partons, seigneur, sans balancer.
Je voudrais bien pouvoir ne pas vous contredire,
Mais il faut vous changer, ou vous faire interdire:
J'ai fini, prononcez.

ENÉE.

Donne-moi donc la schall,
Pour me réconforter en ce moment fatal.

Fais brider mes vaisseaux. Quels cris se font entendre?
C'est Ascagne qui pleure; on ne peut s'y méprendre.
Ne nous alarmons pas, peut-être qu'en sautant
Il se sera fait mal; c'est le sort d'un enfant.

SCÈNE II.

ENÉE, ANTÉNOR, ASCAGNE, SÉRAPHAX.

SÉRAPHAX.

Cesse tes pleurs, poupon, viens auprès de ton père.
Comme il est tout tremblant! Yarbe dans sa colère,
L'avait saisi, Seigneur, et, pour le tourmenter,
D'une verge d'ortie il voulait le fouetter.

ENÉE.

Yarbe, ô ciel! quelle injure, et quel outrage infâme!
Non content en ces lieux de me souffler ma femme,
Il veut encore, il veut, sans nul respect pour moi,
Frapper mon fils Ascagne et sans dire pourquoi!
Oui, de ce trait hardi je vais prendre vengeance,
Le rosser à mon tour: je brave sa puissance.
Holà, Gardes, à moi! Qu'on me donne mon fouet.

ASCAGNE.

Ciel! je tremble, papa, s'il te prend au toupet.

ENÉE.

Non: je porte perruque; et puis je veux, je jure
De laver sur son dos ma honte et ton injure:

Il n'est qu'un fanfaron, mon bras ne le craint pas,
Et d'un bon coup de poing, je mets sa tête à bas.

SÉRAPHAX.

Le voici qui s'avance entouré de sa clique.

SCÈNE III.

LES MÊMES, YARBE, GÉTHUL.

ENÉE.

Nègre sot et brutal, et vil rebut d'Afrique,
Ivrogne incorrigible et saoul dès le matin,
Qui maltraites mon fils dans un accès de vin,
Va plutôt le cuver.

YARBE.

La fureur me transporte!
(*A Géthul.*)
Je m'en vais le rosser; toi, ferme cette porte,
Afin que la Didon ne vienne à son secours.
Je te déteste, Enée, te méprisai toujours:
Voici l'heureux instant, où, plein de ma colère,
Je vais t'enterrer vif et te porter en terre;
Sois donc prêt à mourir.

ENÉE.

Va, tu n'es qu'un Gascon,
Qui pourrait effrayer Ascagne, un polisson;
Mais je me moque, moi, de ta vaine menace,
Et bientôt au cachot je t'envoie prendre place,
Ou, pour mieux faire encore, aux petites-maisons;
Au numéro dix-sept je t'y mets sans façons.

YARBE.

Parce que je suis seul, sans amis, sans ma garde.

ENÉE.

Où sont donc tes soldats? au fond du corps-de-garde;
Va fumer avec eux, moi je cours au château.
Toi, prépare au plutôt, Anténor, mon vaisseau;
Que je puisse partir avant qu'il ne s'emporte.

YARBE.

Tu trembles, je le vois, car je puis, sans main-forte,
Te fracasser les os, rien qu'avecque cela.
(*Il tire une verge.*)
Mets ton dos en défense.

ASCAGNE.

O ciel! mon cher papa,
Il va donc te fouetter!

ENÉE.

Non, je ne le crains pas,
Et j'ai moi-même, ici, de quoi pouvoir le battre.
(*Il prend son fouet.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DIDON.

DIDON.

Quel bruit fait-on chez moi? Qui fait le diable à quatre?
Enée, mon bijou, tu vas souiller ton poing
En voulant souffleter ce noireau, ce grouin.
Et toi, brutal, et toi, qui veux faire le brave,
Oses-tu devant moi.....

ENÉE, *à Didon.*

Suis-je ton amoureux?
Si je le suis, permets.....

YARBE.

Amoureux, toi, morveux!

DIDON.

Que j'aime Enée ou non, qu'il m'aime ou qu'il me plaise;
Que ce soit Pierre ou Jacques, ou bien Jeannot ou Blaise,
Que t'importe cela? maîtresse de mon cœur,
J'en puis bien disposer, en être le tuteur;
J'aime Enée et l'aimai même avant ma naissance;
Virgile l'a chanté, ainsi paix et silence.

ENÉE.

L'épouserai-je enfin?

YARBE.

Prends bien garde à ton front.

ENÉE.

Je puis, sans me vanter, mépriser cet affront.
Yarbe, en attendant, je t'invite à la noce.
Nous sommes attendus par le saint sacerdoce:
Tout est prêt; bals, festins, illuminations,
Et tu verras ton chiffre orné de lampions.
J'ai, de plus, ordonné qu'on achette des huîtres;
Mais où vas-tu, Seigneur?

YARBE.

Je cours casser les vitres.

SCÈNE V.

DIDON, ENÉE, ASCAGNE, SÉRAPHAX.

DIDON.

Pourquoi tout ce tapage, et pourquoi si jaloux?
Mais, je m'en moque, Enée, et, soit dit entre nous,
Tout m'est indifférent pourvu que je te plaise.

ENÉE.

Je suis trop malheureux pour en être bien aise:
Car, malgré ma tendresse, et malgré mon amour,
Il faut, le sort le veut, te quitter en ce jour.

DIDON.

Qu'ai-je entendu, grands dieux! terre, ciel et marais!
Toi me quitter, Enée! oh fi! que c'est mauvais!

ASCAGNE *à Didon.*

Retiens-le, je t'en prie, et calme sa boutade,
Car sur mer je vomis et suis toujours malade.

DIDON.

Hélas! ô malheureuse! emmène cet enfant;
Il me devient à charge en ce cruel moment.

SÉRAPHAX.

Tais-toi, petit coquin; est-ce qu'on songe à toi?

ENÉE.

De sang froid, s'il se peut, Didon, écoutez-moi:
Je pars; le sort le veut, l'oracle le décide,
Mon père et Jupiter par l'épaule me guide.
L'un d'un bâton menace, et l'autre de ses feux;
Pour me rosser, peut-être, ils sont d'accord entr'eux.

Je te quitte, et je pars ; c'est contre mon envie :
Mais juge ici toi-même, et dis-moi, je t'en prie,
L'amour existe-t-il aux dépens de son dos ?

DIDON, *à Séraphax.*

Amenez-moi le guet, mon peuple et mes héros.

SCÈNE VI.

DIDON, ENÉE.

DIDON.

Je te rappellerai que je suis souveraine,
Qu'on ne peut aisément se moquer d'une reine.
Je saurai te punir, je saurai me venger ;
Ce n'est pas dans ton sang que j'irai me plonger,
Il est trop scorbutique, et j'aime mieux en cage
Te faire promener de village en village.
Epouser Yarbe enfin à ta barbe, à ton nez,
Alors, tant qu'il te plaît, invoque les oracles,
Nous verrons s'ils pourront te sauver par miracles ;
Mais comment oublier mon amour ?....

ENÉE.

Aisément.
Aux mânes du papa j'en ai fait le serment.
Tu sais que je crains peu les vivants sur la terre ;
Mais pour les revenants, oh! c'est une autre affaire.
Anchise fut d'ailleurs un sorcier très-fameux,
Boulverser les états pour lui ce n'est que jeux ;

Il répandrait sur toi sa colère et sa haine,
Tes soldats deviendraient des lapins de garenne,
Tes ministres bientôt ne seraient que des sots,
Il formerait ta cour de guenons, de magots,
Tu deviendrais toi-même un tambour en personne;
Que deviendrais-je après sans Didon et sans trône?
Non, non, il faut partir, il faut suivre l'honneur,
Obéir à son père, et non point à son cœur.

DIDON.

Arrête Enée, arrête! avant de disparaître,
Jette au moins un regard, c'est le dernier peut-être!

ENÉE.

Pourquoi te regarder, quand je te plante-là ?

DIDON.

Didon n'est plus la tienne! que t'ai-je fait ingrat?

ENÉE.

Mienne ou non, c'est égal, déjà j'entends la rame,
Et vous envoyer paître est mon devoir, Madame.
Adieu, chère Didon, Didonnette mon cœur,
Adieu.

DIDON.

Bon soir, cruel!....

ENÉE.

Votre humble serviteur.

DIDON.

Un mot encore, ingrat, sois témoin de mes larmes,
Vois comme ton départ ajoute à mes alarmes.
Pour essuyer mes pleurs donne au moins ton mouchoir.

ENÉE.

Je n'en ai pas de propre.

DIDON.

Et ton fils ?

ENÉE.

A ce soir :
Tu peux me l'envoyer avec une estafette. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DIDON.

A combien de douleurs son absence m'apprête !
Tout est fini pour moi, c'est le cas maintenant
De placer à propos l'évanouissement,
Pour apprendre au public l'excès de ma détresse,
L'excès de mes tourments, l'excès de ma tendresse,
(*On casse les vîtres.*)
L'excès de ... ciel qu'entends je? ... hélas! ô désespoir!
Tout m'abandonne enfin et je n'ai plus d'espoir :
Sans doute l'Africain emporté par sa rage,
Casse dans mon palais et miroir, et vitrage.
(*Elle s'évanouit.*)

SCÈNE VIII.

DIDON, SÉRAPHAX.

SÉRAPHAX.

Qu'as-tu donc? dis moi-donc? allons donc, ma Didon?
Enée est-il parti? ciel, quel sot! quel dindon!
A de nouveaux malheurs faut-il encor s'attendre?
Mais tu ne parles pas? dis, que voudrais-tu prendre?
Que puis je t'apporter? que te faut-il ?

DIDON.

De l'eau.

Pour offrir sur la scène un spectacle nouveau,
Dans une cuve, ici, je veux perdre la vie;
M'y noyer, en un mot, c'est là ma seule envie.
L'élément sur lequel s'éloignent mes amours,
Est celui que je veux pour terminer mes jours :
Quoique partout on lit que c'est par la brûlure
Que le sort ait voulu dissoudre ma nature.
Je brûlais, je l'avoue, aux pieds de mon vainqueur:
L'eau seule étouffera tant d'amour, tant d'ardeur.

SÉRAPHAX.

Grands dieux! encor du bruit... C'est Yarbe qui s'avance.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, YARBE.

YARBE.

Ne craignez rien, Madame, car, en votre présence,
Au lieu de me fâcher, je veux rire un moment
Sur le départ d'Enée. On voit assurément
Que cet amant ingrat, sans égards à vos larmes,
Comme un poisson dans l'eau, nage au loin de vos charmes.
Je reste seul ici, Didon, je m'offre à vous:
Je puis tout oublier, si je suis votre époux.
Venez, l'autel est prêt, daignez, daignez vous rendre;
Tenez voilà ma main, voulez-vous bien la prendre?
Vous détournez les yeux.

DIDON.

Pour ne pas voir un sot
Qui fait tout de travers.

YARBE.

Didon encore un mot.
Veux-tu? dis oui ou non, t'en sens-tu bien capable ?

DIDON.

Non, va te promener, mauricaut détestable.

YARBE.

Je saurai t'accabler; tremblez de mon courroux,
Et si je fais du train n'en accusez que vous.
En brûlant ta cité je la rendrai village,
Ton château, cabaret; en un mot, dans ma rage
Je te rendrai servante, et nous verrons après,
Quand tout te parlera de mes furieux excès,
Si Didon peut encore.....

DIDON.

Attends: pour te répondre
Laisse-moi réfléchir.... je saurai te confondre.

YARBE.

Allez, Madame, allez, mais rappellez-vous bien
Que de vous, en ce jour, il me faut tout ou rien.

DIDON.

Tu seras satisfait; je saurai te surprendre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

YARBE, *seul.*

Elle a de la vertu, que va-t-elle entreprendre?
Quels sont donc ses projets? quel sera mon destin?
Voudrait-elle accepter et mon cœur et ma main?
Voudrait-elle avec moi s'unir en mariage?
Dans une tragédie! oh! ce n'est pas d'usage,
Car je suis le tyran, Enée est l'amoureux,
Et Didon ne peut pas flotter entre nous deux,
Sans manquer à son rôle... Allons, de la prudence,
Et pour nous amuser un peu dans son absence,
Plaçons un monologue ... oui, pour nous préparer,
Au comble du malheur que l'on va m'annoncer.
Le temps en est venu, la catastrophe arrive!
Il faut même, je crois, oui, que ma mort s'ensuive.
Je tremble, je frissonne et suis bien aise aussi,
Car je m'ennuie enfin de rester seul ici.
Mais Géthul apparait!.... voilà la catastrophe.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

YARBE, GÉTHUL.

GÉTHUL.

O ciel, grands dieux! Seigneur, êtes-vous philosophe?
Pourrez-vous supporter un incident inoui?

YARBE.

Je ne suis pas, Géthul, un héros à demi:
Parle, fais ton récit.....

GÉTHUL.

Didon toute éplorée
En vous quittant, Seigneur, s'est d'abord retirée;
Et reprenant bientôt son air de majesté,
Ordonne que son bain soit soudain apprêté.....
On obéit, hélas! dans sa chambre à toilette,
Une cuve effrayante y fut placée et prête.
Didon la considère, et dit à pleine voix:
Je vais donc prendre un bain pour la dernière fois!...
Et, prenant son élan, la tête la première,
Elle s'y précipite et finit sa carrière!
En un mot, elle est morte.

YARBE.

O ciel! n'achève pas!
C'est plus qu'il ne m'en faut pour chercher le trépas!
Oui j'y suis décidé! prends vîte une chandelle,
Pour mieux me voir mourir et m'unir avec elle.
Viens éclairer ce cœur que je m'en vais percer,
Indique bien la place où je dois me blesser.
Est-ce ici?

GÉTHUL.

Non, plus haut.

YARBE.

C'est donc là, double traître?

GÉTHUL.

Oui, oui, frappez, Seigneur.

YARBE.

Bonsoir, je cesse d'être!

Géthul souffle la lumière, fait la révérence au public, et la toile tombe.

FIN DE DIDON.

LE BUREAU

DE LA DILIGENCE,

VAUDEVILLE

A SCÈNES A TIROIR ET A TROIS ACTEURS,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

DUFOURGON, Entrepreneur de Diligences.

LAREMIFASOLFAGINI, Maître de chapelle Italien.
Mlle de la GRIMACEAUDIÈRE.
Ces deux rôles sont joués par le même acteur.

GILLOTIN.
TOUT-A-REBOURS.
L'ÉQUIVOQUE.
UN JUIF.
PARADOXE.
UN QUAKER.
GALVAMAGNÉTIQUE.
Ces sept rôles sont joués par le même acteur.

LE BUREAU

DE LA DILIGENCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUFOURGON, *seul.*

Il est assis devant une table sur laquelle se trouve tout ce qu'il faut pour écrire et des livres. — Il regarde sa montre et dit :

Il est dejà dix heures et personne ne vient pour s'inscrire; je n'ai jusqu'à présent que cinq places arrêtées : cependant ma Diligence doit partir avant midi juste, et pas une ame ne se présente pour prendre les trois places vacantes qui me restent; l'on dirait, en vérité, qu'une fois qu'on est en ces lieux on n'en veut plus bouger! chacun arrive ici en diligence, c'est à l'envi l'un de l'autre, et, crac! l'on y reste. Où diable avais-je la tête pour me charger d'une pareille entreprise? Allons, redoublons de peines et de soins pour achalander notre bureau. C'est un pénible métier que celui d'entretenir une diligence!

Air: *j'ai vu partout dans mes voyages.*

Le succès de mon entreprise
N'est pas toujours d'un bon trafic;
Et, pour que le gain l'autorise,
Il faut plaire à tout un public.
Oui, quoiqu'on sait que l'indulgence
Ici règne plus que jamais,
Le zèle seul en diligence
Peut m'obtenir quelque succès.

Mais il me semble que j'entends venir quelqu'un: oui, je ne me trompe pas.

SCÈNE II.

DUFOURGON, GILLOTIN.

GILLOTIN.

Monsieur, pardon, excuse; c'est comme cela, par manière de conversation, et pour vous dire, sans faire semblant de rien; car enfin, par hazard, n'auriez-vous pas besoin d'un cheval, d'un mulet, ou d'un âne, Monsieur.

DUFOURGON.

Plaisant début! Non, je n'ai besoin ni de cheval, ni de mulet, ni d'âne, Monsieur.

GILLOTIN.

Eh bien! je vous plains, Monsieur; car c'est tant pis pour vous, et encore bien plus que tant pis, car vous auriez fait un excellent marché avec moi.

DUFOURGON.

Comment donc cela, Monsieur?

GILLOTIN.

Certainement, sans doute, Monsieur; car enfin, voyez-vous, le cheval, le mulet et l'âne que j'osais vous offrir, Monsieur, tout cela n'est que moi seul, Monsieur, ce n'est que moi.

DUFOURGON, *à part.*

Je m'en serais presque douté : c'est un original, il faut m'en amuser. (*Haut.*) Voudriez-vous bien, Monsieur, m'expliquer comment cela est possible?

GILLOTIN.

Volontiers, Monsieur, d'autant plus que j'aime beaucoup tout ce qui est explication : j'ai toujours brillé par là. J'ai donc l'honneur de vous assurer que je suis un vrai cheval pour le travail, un mulet pour la sobriété, et un âne, Monsieur, pour la patience.

DUFOURGON.

Voilà certainement de grandes qualités et qui mènent à tout.

GILLOTIN.

Aussi y suis-je parvenu, Monsieur, sans me vanter ; car en outre de ce que je viens de vous dire, je possède encore la force du bœuf, l'agilité du singe, et l'adresse du chat pour tirer les marrons du feu.

DUFOURGON.

Tudieu, Monsieur! Mais c'est être un abrégé de l'histoire naturelle.

GILLOTIN.

A peu près, Monsieur, à peu près ; et je peux me vanter et soutenir en face de chacun, que toutes les bêtes ensemble ne me valent pas.

DUFOURGON.

On s'en douterait aisément à votre air, Monsieur....

GILLOTIN.

C'est un effet de votre politesse.

DUFOURGON.

Non, je dis vrai ; mais avec tant de talents, quelle est votre profession, s'il vous plaît ?

GILLOTIN.

Monsieur, c'est selon, tantôt froide, tantôt chaude, dehors ou dedans.

DUFOURGON.

Mais enfin, que faites-vous ?

GILLOTIN.

Moi, Monsieur, tout et rien : je hâche, j'attise, je pompe et quelquefois je plume. Oui, Monsieur, je plume, et même très bien.

DUFOURGON.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous comprendre.

GILLOTIN.

Pardi, Monsieur, je le crois bien, car je viens de vous parler avec toute l'éloquence d'un géographe ;

mais je m'en vais m'expliquer d'une manière plus à votre portée. Ainsi donc, Monsieur, si vous n'êtes pas un sot tout-à-fait, vous saurez sans doute que dans un gouvernement un peu bien administré, il y faut protéger tous les états, n'est-il pas vrai?

DUFOURGON.

Oui, Monsieur, eh bien?

GILLOTIN.

Eh bien! Monsieur, apprenez que le Roi avec ses Ministres, ses conseils et ses armées, ferait une triste figure sans moi, et que malgré tout son pouvoir, il ne peut se passer de ma personne.

DUFOURGON.

Diable, Monsieur, votre emploi est donc bien important?

GILLOTIN.

Jugez-en, Monsieur, vous-même.

Air : *femmes, voulez-vous éprouver.*

Oui le plus grand des potentats,
Aidé même d'un grand ministre,
Tout en gouvernant ses Etats,
Aurait, sans moi, l'air bien sinistre.
Malgré tout son pouvoir, hélas!
Il ferait une triste mine,
Et, bien plus, de mauvais repas;
Sans marmitons dans sa cuisine.

DUFOURGON.

Ah! je commence à comprendre, Monsieur est....

GILLOTIN.

Marmiton, pour vous servir, par état et par goût; et voilà pourquoi je dis que je hâche le bois quand il le faut, que j'attise le feu dès qu'il est nécessaire, que je vais puiser de l'eau à la fontaine; et, qu'enfin, je plume, je puis dire très-joliment, toute sorte de volaille, depuis le petit poulet jusqu'au cochon salé.

DUFOURGON.

C'est très-bien, mon ami, et tu voudrais, sans doute, avoir une place?

GILLOTIN.

Oui, Monsieur, si c'est un effet de votre complaisance.

DUFOURGON.

Eh bien ! je m'en vais t'inscrire dans mon livre; paye-moi un écu d'avance, et le reste à ton arrivée.

GILLOTIN.

Allons donc, Monsieur, vous vous moquez de moi : quand je prends une place, c'est toujours moi qu'on paye d'avance.

DUFOURGON.

J'en suis fâché, mon ami, mais c'est une loi établie pour ma Diligence.

GILLOTIN.

Diligence, tant qu'il vous plaira, Monsieur, mais je vous assure que vous n'y perdrez rien, car je suis moi-même très-diligent.

DUFOURGON.

Bref, sans tant de verbiage, veux-tu partir, ou rester?

GILLOTIN.

Moi, Monsieur, je voudrais ne plus bouger d'ici, si vous le voulez bien.

DUFOURGON.

Eh! que me parles-tu donc d'arrêter une place.

GILLOTIN.

Mais, Monsieur, c'est dans votre cuisine, que je la demande.

DUFOURGON.

Ah! je te comprends à la fin. Non, mon ami, non, pour le moment je n'ai pas besoin de marmiton.

GILLOTIN.

Cela n'est pas mon affaire, Monsieur, laissez-moi seulement aller à votre cuisine, et vous verrez bientôt.....

DUFOURGON.

Mais je te dis que je n'ai pas besoin de toi.

GILLOTIN.

Mais, mon Dieu, Monsieur, cela n'y fait rien du tout: permettez seulement que je n'y fasse qu'un tour, et vous verrez, vous dis-je.

DUFOURGON.

Et, morbleu, qu'y verrais-je donc?

GILLOTIN.

Vous verrez, Monsieur, tenez, comme je vous vois, que si votre cuisine n'a pas besoin de moi, j'ai grand besoin d'elle aujourd'hui.

DUFOURGON, *impatienté.*

Eh bien! voilà vingt sols, laisse-moi tranquille, et va-t-en à tous les diables.

GILLOTIN.

Bien obligé, Monsieur. (*En s'en allant.*) Cet homme est d'un mauvais naturel, il paye pour aller au diable.

SCÈNE III.

DUFOURGON.

J'ai pensé faire un double quiproquo en offrant une place dans ma Diligence à quelqu'un qui m'en demandait une dans ma cuisine ..... Avec tout cela, le temps s'écoule et personne ne vient.... Il paraît que j'en serai pour mes frais aujourd'hui!... Ah! mais j'entends du bruit.

SCÈNE IV.

DUFOURGON, LARÉMIFASOLFAGINI.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Servitour, Monsieur, servitour; vous tenez le boureau de la diligence.

DUFOURGON.

Oui, Monsieur.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Eh bien! Monsieur, il me faut sept places : pour moi, mon clavecin, deux contrebasses, un violoncelle, une flûte et deux timballes.

DUFOURGON.

Monsieur, j'en suis fâché, mais ma diligence ne contient que huit places en tout, dont cinq sont déjà arrêtées.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Cospetto di bacco! c'est bien malorou, et que dira tout le poublic qui attend mon Opera d'aujourd'hui in otto giorni.

DUFOURGON.

Probablement rien, puis qu'il ne l'entendra pas.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Oui, mais que dira-t-on de moi, et de la repoutazione del Signor maestro di capella Larémifasolfagini. Je risque de la perdre.

DUFOURGON.

Consolez-vous, Monsieur, il vaut mieux perdre votre réputation, avant qu'on ait entendu votre Opéra, qu'après.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Qu'appelez-vous après; vous ne connaissez pas tout mon talent et ma célébrité: une blanche lui a

servi de fondement, une noire l'a élevée à son type, une croche et mes soupirs la feront passer à l'immortalité.

DUFOURGON.

Monsieur, je ne comprends pas un mot de tout ce que vous me dites.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Parbleu! je le crois bien. Mon génie est inconcevable.

DUFOURGON.

Ah! c'est différent.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Mais voyons, qui a osé retenir les cinq places de votre diligence avant moi?

DUFOURGON, *cherchant dans son registre.*

Volontiers, Monsieur; N° 1. Tire-botte, cordonnier. N° 2. Du Scrupule, procureur. N° 3. Pilulant, médecin. N° 4 et 5. pour Madame Bontems.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Cospetto! Madame Bontems, c'est la fille de ma femme.

DUFOURGON.

Ah! Monsieur est son père.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Pourquoi pas, Monsieur? Mais je ne savais pas qu'elle avait pris le goût des voyages.

DUFOURGON.

Comment, Madame votre fille ne vous en avait rien dit?

LARÉMIFASOLFAGINI.

Monsieur, vous m'insultez! apprenez que ma fille est trop bien élevée pour que je me mêle de sa conduite, je la laisse agir, et elle agit.....

DUFOURGON.

Ah! Monsieur, pardon; mais c'est que vous risquiez, ma foi, qu'elle s'en allât sans prendre congé de vous, car dans une heure et demie ma diligence va partir.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Elle voulait probablement m'éviter le pathétique du désespoir qu'occasionne ouna separazione. Ah! vous ne connaissez pas ma fille ni son cœur: c'est du fromage à la crême!

DUFOURGON.

Si vous desirez pourtant la voir, Monsieur, avant son départ, vous pouvez l'attendre ici, elle ne doit pas tarder à s'y rendre.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Eh bien! Monsieur, je l'attendrai. Peut-être me cédera-t-elle les deux places qu'elle a prises; et, si cela ne vous dérange pas, je vois ici un piano; je vais me mettre à terminer le grand air de mon opera auquel il ne manque plus qu'un diézis.

DUFOURGON.

Tant qu'il vous plaira; car cet instrument ne sera emballé que pour la diligence prochaine.

LARÉMIFASOLFAGINI, *se mettant au clavecin.*

Que vous êtes fortuné, Monsieur! vous allez entendre un air qui fait le sommet de ma réputazione. C'est une invocation à l'Amour. Ecoutez bien, puisque vous êtes assez heureux pour l'entendre gratis; votre fortune ne pourrait le payer. (*Il chante ad libitum et grotesquement. Les quatre premiers vers en récitatif.*

Cupidon dieu d'Amour
Deviens-moi favorable ;
Protège en ce jour,
Un cœur tout inflammable !
Soupirs, douleurs, chagrins,
Tourment d'être sensible,
En m'enivrant de vin,
Tout me devient risible :
Et pour ne pas être pris
Dès le matin je suis gris.

Voilà, Monsieur, ce que je fais dire à Didone, quand Enée l'abandonne. Avouez que c'est pathétique.

DUFOURGON.

Bravo, Monsieur! c'est on ne peut plus tendre.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Ah! si vous pouviez entendre tout l'Opéra! vous seriez enthousiasmé: il y a entr'autres un seul duo qui dure deux heures et un quart, de la plus grande beauté, accompagné par quatre timballes

et une harpe, ce qui fait un effet miraculeux. Vous allez en juger.....

DUFOURGON.

Monsieur, vous n'auriez pas le temps, car ma diligence va partir dans une heure.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Eh bien! donc, Monsieur, ce sera à son retour, quand elle me ramènera avec tous mes lauriers; mais je vous avertis qu'il lui faudra deux chevaux de plus pour la traîner. Ce sera un vrai fagot.

DUFOURGON.

Soyez tranquille, Monsieur, vos lauriers ne seront point embourbés dans la route.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TOUT-A-REBOURS.

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Salut à l'honorable compagnie. Vous voyez un homme au plus grand désespoir. Ah! ah! ah!

DUFOURGON.

A vous voir, on ne le croirait pas, Monsieur.

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

N'est-ce pas ici le bureau de la diligence, et ne part-elle pas aujourd'hui?

DUFOURGON.

Oui, elle va partir à midi, mais je ne vois pas là un grand sujet de tristesse.

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Non, je l'avoue; mais c'est que je pleure parce que je viens de perdre un procès qui me ruine presque.

DUFOURGON.

Il n'y a pas là de quoi rire.

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Ah! mon Dieu non, mais ce qui me réjouit c'est que j'ai trouvé moyen de sauver 50,000 écus.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Ah! quel Diavolo d'homme est-ce là? il pleure quand il faut rire, et il rit quand il faut pleurer.

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Si vous connaissiez tous mes malheurs! hélas! mes chers amis, il n'y a que cinq jours que ma femme est morte.

DUFOURGON.

Et vous trouvez cela plaisant?

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Oh! non, nullement; mais ce qui l'est extrêmement, c'est que je m'en vais en ville en épouser une charmante, et qui vaut mille fois mieux que la première.

DUFOURGON.

Eh bien! pourquoi pleurez-vous donc?

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Comment faire autrement, quand les parents de ma première femme me poursuivent en justice, parce qu'ils prétendent que c'est moi qui l'ai tuée, et qu'ils veulent me faire pendre.

DUFOURGON.

Et vous en plaisantez?

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Point du tout, j'en suis très-alarmé, au contraire.... mais le vrai de la chose c'est que mes plaisanteries, toutes aimables qu'elles étaient, out déplu à ma femme, et qu'elle en est morte, au lieu d'en rire.

DUFOURGON.

Voilà qui est bien singulier, et Madame votre épouse prenait fort mal les plaisanteries à ce qu'il me paraît?

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Hélas! Monsieur, vous allez en juger. Elle rentra un soir fort tard à la maison; il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors; elle heurta comme tous les diables à la porte, mais moi, pour rire un peu plus, je tins bon, et n'eus point la complaisance de lui ouvrir. Elle coucha donc dehors.

DUFOURGON.

Et pour cela on vous accuse de l'avoir tuée?

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Oh! que vous n'y êtes pas, est-ce qu'on meurt donc pour découcher?

DUFOURGON.

Je m'en étonnais aussi.

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Mais elle gagna un refroidissement qui manqua la faire mourir, et qui la retint trois mois au lit.

DUFOURGON.

Ah! ah!

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Sitôt donc qu'à peine elle fut convalescente et faible encore, je vis que ma plaisanterie n'avait pas bien réussi, et, pour ne plus l'exposer à coucher dehors, puisque le grand air lui avait fait tant de mal.....

DUFOURGON.

Eh bien! donc?

TOUT A-REBOURS, *il rit.*

J'imaginai une plaisanterie, car je suis né plaisant, mais une plaisanterie bien moins dangereuse, et j'enfermai ma femme dans une cave très-humide, avec un pain de six livres, et une cruche d'eau pour toute nourriture.

DUFOURGON.

Tudieu quelle plaisanterie! pour le coup elle lui aura fait du mal?

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Au contraire, Monsieur, elle engraissa: car elle trouva dans la cave une caisse de Champagne, trois pâtés froids et deux jambons dont elle vécut très bien six semaines, et, quand je fus l'y voir au

bout de ce temps, je la trouvai fraîche comme une rose.

DUFOURGON.

Elle savait se consoler dans sa captivité.

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

A la fin, voyant qu'elle s'accoutumait si bien à toutes mes plaisanteries, j'en imaginai une réellement gentille, et qui me réussit au mieux.

DUFOURGON.

Vous riez.... je crains la catastrophe.

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Je lui proposai une promenade sur l'eau, dans un tout petit bateau, et comme elle était assise sur le bord.....

DUFOURGON.

Eh bien! Monsieur?

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Eh bien! Monsieur, je la poussai tout doucement avec un grand coup de poing, et elle tomba dans la rivière: elle se débattit quelque tems, tout en criant: à moi! au secours! miséricorde! ce qui faisait un drôle d'effet. Mais moi, pour voir en plein celui de ma plaisanterie, je ne lui portai aucun secours.

DUFOURGON.

Pour le coup elle en mourut?

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Non, Monsieur, point du tout.

DUFOURGON.

Comment donc?

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Elle se noya seulement.

DUFOURGON.

Seulement. Pure bagatelle: et l'on vous accuse de sa mort? — Quelle injustice! Mais Monsieur, oserai-je vous demander pourquoi l'expression de votre physionomie dément à chaque instant vos paroles, et pourquoi vos pleurs et vos ris sont toujours en contradiction avec ce que vous dites?

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Monsieur, c'est par principe et pour plaire à tout le monde.

Air : *Mon honneur dit que je serais coupable.*

L'on voit souvent, dans le siècle où nous sommes,
Rire et pleurer sans aucun sentiment;
Pour imiter ce que font tous les hommes,
Je ris, je pleure alternativement. *(bis)*
Par ce moyen, je suis bien sûr de plaire,
Car j'ai bien vu, dans le même moment,
Que l'un riait d'une chose, au contraire,
Dont un second pleurait amèrement.

Mais, Monsieur, il ne s'agit pas de cela, je viens pour prendre une place dans votre diligence. Je suis très-pressé de partir: car, comme on pourrait courir après moi, je voudrais courir encore plus vîte.

DUFOURGON.

Il m'est impossible, Monsieur, je ne prends jamais le devant sur personne, et encore moins sur ceux dont on est bien attrapé quand ils vous attrapent.

TOUT-A-REBOURS, *il rit.*

Grands dieux! fatal destin, me poursuivras-tu toujours?

DUFOURGON.

Mais, pour donner le temps à chacun de faire son devoir, si vous le desirez, Monsieur, je vous garderai une place pour la diligence prochaine qui ne part que dans huit jours.

TOUT-A-REBOURS, *il pleure.*

Dans huit jours? Soit; cela m'arrange même, j'ai encore quelques petites plaisanteries à terminer ici: adieu, mon cher Monsieur, vous m'avez tout consolé.

SCÈNE VI.

DUFOURGON, LARÉMIFASOLFAGINI.

DUFOURGON.

Que dites-vous de cet original qui convient si naïvement de tout ce qu'il fait? Je suis bien aise de m'en être débarrassé.

LARÉMIFASOLFAGINI.

C'est un philosophe avec lequel il ne faut pas plaisanter.

DUFOURGON.

Vous avez bien raison. Ses plaisanteries ne sont pas de mon goût; mais comment en convenir soi-même quand elles sont de cette espèce.

LARÉMIFASOLFAGINI.

C'est la vertu à la mode que de convenir de ses vices.

DUFOURGON.

Mais que direz-vous de son systême de rire et de pleurer alternativement.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Il n'est pas nouveau pour moi, et dans toute bonne *composizione*, rien ne flatte plus une oreille musicale qu'une alternative de majeure et de mineure. Jamais la chûte d'un bémol en un diézis n'a fait tomber un opéra.

DUFOURGON.

En musique peut-être, mais en fait de sentiment?...

LARÉMIFASOLFAGINI.

De sentiment? ..... mais il n'y en a plus qu'au théâtre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'EQUIVOQUE.

L'EQUIVOQUE.

Jai bien l'honneur d'être; je m'appelle l'Equivoque et suis un homme de *mots* : oui, Messieurs, de *mots*.

DUFOURGON.

Vous voulez dire sans doute de la ville de Meaux.

L'EQUIVOQUE.

Non, Monsieur, non, pas du tout; mais je suis un homme de mots et de phrases, comme il y a des hommes de *lettres*, excepté que mes *maux* ne font de mal à personne.

DUFOURGON.

Ah! je commence à comprendre. Monsieur s'amuse à faire des calembourgs ; cela vous fait honneur, ce genre est fort à la mode.

L'EQUIVOQUE.

Vous me flattez, mais c'est de votre métier, car vous êtes un *loueur* de carrosses, et je vous en remercie, quoique je n'aime pas *les cas où l'on rosse*.

DUFOURGON.

Bravo! bravo!

L'EQUIVOQUE.

Les *veaux* n'ont pas de *bras*, mais des jambes.

DUFOURGON.

Mieux encore.

L'EQUIVOQUE.

En *corps* ou en ame, comme vous le voudrez.

DUFOURGON.

Monsieur, je vous admire; c'est étonnant comme vous avez saisi les goûts de ce siècle.

L'EQUIVOQUE.

Les goûts de ce siècle? Oh! je n'en fais aucun cas; ils ne sont guères plus propres que *l'égoût* de la ville par où passent toutes les immondices.

DUFOURGON.

Quel homme! vous êtes toujours tout prêt.

L'EQUIVOQUE.

Oui, Monsieur, toujours tout prêt! même un *prêt* à dix pour cent.

DUFOURGON.

Vous ne tarissez point.

L'EQUIVOQUE.

Point ou *virgule*, comme vous le voudrez, cela m'est égal.

DUFOURGON.

Vous êtes un être bien singulier.

L'EQUIVOQUE.

Vous vous trompez: avec vous je suis *pluriel*.

DUFOURGON.

Quelle promptitude d'esprit!

L'EQUIVOQUE.

S ou T, tout est *pris* par moi pour un calembourg: je compose même maintenant un ouvrage dans ce genre, contre les Carbonaris.

DUFOURGON.

Ah! vous vous mêlez aussi de politique?

L'EQUIVOQUE.

Oui, Monsieur, depuis que la politique n'est plus que le *tic* d'être *poli*.

DUFOURGON.

A merveille! que dites-vous dans votre ouvrage?

L'EQUIVOQUE.

J'y dis, Monsieur, que les Carbonaris agissent à rebours des lois civiles et même divines, lesquelles jadis condamnaient tous les hommes *gentils*, tandis qu'eux voudraient exterminer tous les *gentils hommes*.

DUFOURGON.

Toujours des calembourgs à tout, on ne peut donc vous prendre en défaut.

L'EQUIVOQUE.

Non, Monsieur, je ne me sers avec succès de *dés faux* qu'au creps.

DUFOURGON.

Quel homme êtes-vous donc là?

L'EQUIVOQUE.

La, la, ré, mi, fa, sol, sol, sol, sol, ou *terrain*.

DUFOURGON.

Comment! non seulement vous dites et faites des Calembourgs, mais même vous en chantez.

L'EQUIVOQUE.

Ah! Monsieur, que je serais heureux, si tout le monde ici partageait votre opinion, et que chacun pût dire, en parlant de moi: non seulement il dit des calembourgs, mais il nous *enchante*.

DUFOURGON.

Allons, il faut l'avouer, ce genre est votre fort.

L'EQUIVOQUE.

Mon *fort*, oui Monsieur, et bien soutenu avec escarpe et contrescarpe.

DUFOURGON.

Grâce pour celui-là, Monsieur, nous finirons par parler guerre.

L'EQUIVOQUE.

Pourquoi *guères*, Monsieur, je parlerai tant qu'il vous plaira.

DUFOURGON.

C'en est assez, Monsieur, pour me prouver que rien ne résiste à votre talent.

L'EQUIVOQUE.

Mais hélas! Monsieur, le *talent* n'est plus la monnaie courante.

DUFOURGON.

Encore ..... vous avez sans doute un génie transcendant pour les calembourgs; mais convenez

de bonne foi que c'est un mauvais genre que le calembourg.

L'EQUIVOQUE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? le calembourg est du *genre* masculin, pas plus mauvais que l'autre.

DUFOURGON.

Quoi que vous en disiez, je vous en demande pardon, mais je n'ai pas le temps, moi, en ce moment, de m'amuser des vôtres, j'ai l'expédition de ma Diligence en tête.

L'EQUIVOQUE.

En *tête* de quoi, Monsieur, s'il vous plaît?

DUFOURGON.

Et parbleu, Monsieur, en tête de mes occupations; ainsi je vous supplie très-humblement de cesser notre entretien, surtout de mettre fin....

L'EQUIVOQUE.

Non, Monsieur, je m'en garderai bien; je réserve la *faim* pour le premier dîner que j'aurai l'honneur de faire avec vous.

DUFOURGON.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous me poussez à bout.

L'EQUIVOQUE.

Même à *bout-portant*, je le vois.

DUFOURGON.

Monsieur, si je me fâche, je ne suis pas aisé à pacifier.

L'EQUIVOQUE.

Puisqu'avec vous, il ne faut *pas s'y fier*, je finis; mais vous êtes donc très-occupé, puisque vous n'avez pas un moment à me donner.

DUFOURGON.

Oui, Monsieur, ma Diligence part dans une heure.

L'EQUIVOQUE.

Ah! Monsieur tient le bureau de la Diligence.

DUFOURGON.

Oui, Monsieur, je.....

L'EQUIVOQUE.

C'est un bel exemple que vous donnez là pour suivre la *voie publique*: car c'est ce que fait une Diligence.

DUFOURGON.

Oui, oui, je m'en vais l'expédier et dans ce cas vous sentez.....

L'EQUIVOQUE.

Le *Jasmin*, ou la *Bergamotte*; car je ne me sers jamais d'autres odeurs.

DUFOURGON.

Vous m'excédez; j'ai grande envie de vous mettre à la porte.

L'EQUIVOQUE.

J'y deviendrai *Sultan*, *Grand Turc*.

DUFOURGON.

Il ne s'agit pas de la Porte Ottomane, mais de cette porte-ci avec ses deux battans.

L'EQUIVOQUE.

Ils peuvent être *battans*, mais je ne serai jamais *battu*.

DUFOURGON.

Quel sang froid imperturbable!

L'EQUIVOQUE.

J'aime mieux être un sang *froid* qu'un *Sancho*, à moins que vous ne soyez le don Quichotte.

DUFOURGON.

Vous m'excédez; vous n'avez pas le sens commun.

L'EQUIVOQUE.

Eh bien! une *saignée* me le rendra.

DUFOURGON.

Prenez garde que je ne sois celui qui fera l'opération.

L'EQUIVOQUE.

Si vous devenez *mon Seigneur*, je n'en serai que doublement votre très-humble valet.

DUFOURGON.

Mais, par grâce, par charité, que venez-vous faire ici, que voulez-vous obtenir par moi?

L'EQUIVOQUE.

Ni par *mois*, ni par *an*, je ne vous demanderai jamais rien.

DUFOURGON.

Mais je vous avertis qu'à la fin je pourrais bien vous donner..... et que de deux bons coups de poings appliqués sur l'épaule, je.....

L'EQUIVOQUE.

Sur les *pôles arctique* et *antarctique*, car ils sont opposés.

DUFOURGON.

Ouf! je n'en puis plus! sortiras-tu, malheureux?

L'EQUIVOQUE.

Eh bien! je sors, mais avant écoutez encore ce que je vais vous dire:

Air:

Je change de nom, de figure,
De tous pays je prends le ton.
A Londres je deviens *Lord Ure*,
A Madrid je prends le *Don Jon*,
A Paris l'on me courtise
Sous le titre de *Comte Bleu*,
Et, sous le nom de *l'Abbé Tise*,
En Russie on m'estime peu.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

LAREMIFASOLFAGINI, DUFOURGON.

DUFOURGON.

Dieu merci, nous en voilà débarrassés. Je commençais furieusement à perdre patience! Un moment de plus, je l'aurais, je crois, assommé sur la place.

L'EQUIVOQUE, *criant de la coulisse.*

Il n'y a que sur la *place de Grève*, que la mort est déshonorante.

DUFOURGON.

Le malheureux est encore là!

LARÉMIFASOLFAGINI.

Il fait des calembourgs à la belle étoile.

L'EQUIVOQUE, *de même.*

Oui, Messieurs, je veux vous prouver que partout, et que tout est sujet au calembourg, et qu'il n'y a, dans tout l'univers, que les têtes couronnées qui ne soient pas *sujets*.

DUFOURGON.

Attends, attends que je prenne ma canne et je viendrai t'aider à.....

L'EQUIVOQUE, *de même.*

A renouveller avec vous une seconde bataille de *Cannes* et dont je serai le nouvel Annibal.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Monsieur le calembourique est instruit, il a lu l'histoire.

DUFOURGON.

Oui, oui, je descends, prends garde.

L'EQUIVOQUE, *de même.*

Avant de vous donner cette peine, priez Monsieur le maître de chapelle qui est avec vous de faire votre épitaphe en musique, il n'aura qu'à chanter sur votre tombeau *l'ami l'a mis là.*

LARÉMIFASOLFAGINI.

Cospetto! un calembourg en notes!

L'EQUIVOQUE, *de même.*

Et même en *marges* pour vous.

DUFOURGON.

Je viens, je viens, je parviendrai à t'imposer silence.

L'EQUIVOQUE, *de même.*

Cinq sont de trop, et je me sauve.

DUFOURGON, *voulant courir.*

Bourreau, j'arrive! (*Il sort et rencontre le Juif qui entre.*)

SCÈNE IX.

LARÉMIFASOLFAGINI, DUFOURGON, UN JUIF.

LE JUIF.

Monsieur, je vous baise bien les mains.

DUFOURGON.

Qui êtes-vous? que voulez-vous, Monsieur?

LE JUIF.

Moi, Monsieur, je ne veux rien, je ne demande jamais rien à personne, mais au contraire j'offre tout ce que j'ai aux autres.

DUFOURGON.

C'est être plus qu'honnête, Monsieur.

LE JUIF.

Pour honnête, je le suis et en toute conscience.

DUFOURGON.

Quelle est donc votre profession, Monsieur.

LE JUIF.

Celle de faire tout valoir et de donner du prix à tout.

DUFOURGON.

Mais, Monsieur, quel gain pouvez-vous retirer de cette profession?

LE JUIF.

Je jouis du prix que je mets aux choses.

DUFOURGON.

Je n'ai pas l'honneur de vous comprendre.

LE JUIF.

Je vais m'expliquer mieux. Par exemple, quand je vois qu'un jeune homme de famille manque d'argent parce qu'un vieux parent très-avare, et dont il est l'héritier, ne veut pas lui en donner, je taxe aussitôt l'avarice du parent, la prodigalité du jeune homme, et, d'après le prix que j'y mets, par un calcul sûr, je fournis des sommes au jeune homme, le vieux parent l'ignore, le jeune homme est satisfait et moi aussi.

DUFOURGON.

Ah! ah!

LE JUIF.

Quand une jeune femme un peu coquette et qui n'a pas encore employé ni blanc, ni rouge, veut

avoir un beau schall, ou une autre nippe, et qu'un mari sexagénaire le lui refuse, moi je le lui donne aussitôt, et je n'y ai jamais rien perdu.

DUFOURGON.

C'est fort bien.

LE JUIF.

Quand la justice poursuit un client, je taxe la mauvaise cause: je paye comptant, et, le client et moi, nous nous en trouvons bien.

DUFOURGON.

A merveille.

LE JUIF.

En un mot, Monsieur, le prix que je sais mettre à propos aux différentes passions des hommes me procure une estime et une considération générales qui, peu à peu, remplissent ma bourse.

DUFOURGON.

C'est très-bien, mais moi, Monsieur, qui ne suis pas en butte à ces grandes passions que vous savez si bien estimer, que desirez-vous de moi?

LE JUIF.

Je desire alors de piquer au moins votre curiosité qui est de toutes les passions la dernière qui nous reste, et je viens vous offrir des raretés d'un prix inestimable.

DUFOURGON.

Dans quel genre, s'il vous plaît?

LE JUIF.

D'un genre à orner le plus beau Muséum des plus grands Potentats.

DUFOURGON.

Mais, Monsieur, ma fortune ne me permet pas....

LE JUIF.

Ne vous en inquiétez pas, Monsieur, mes prix sont arbitraires, et je vends au millionnaire pour cent louis, ce que je cède à l'indigent pour un petit écu; j'y trouve toujours mon profit, vu la qualité de mes marchandises.

DUFOURGON.

Voyons donc, Monsieur, ce que c'est pour pouvoir en juger.

LE JUIF, *présentant un petit flacon.*

Tenez, primò d'abord, sentez ceci.

DUFOURGON.

Mais il me semble que c'est du vinaigre à l'estragon.

LE JUIF.

A l'estragon? possible..... mais quel vinaigre, Monsieur! c'est tout ce qu'il m'en reste d'une grande bouteille que j'avais.

DUFOURGON.

Qu'a-t-il donc de particulier, s'il vous plaît?

LE JUIF.

Ce qu'il a de particulier? ..... c'est le même vinaigre dans lequel la belle Cléopâtre a fait dissoudre la plus grosse perle de son temps, pour l'offrir dans un repas à Marc Antoine.

DUFOURGON.

Comment est-il possible?

LE JUIF.

Oui, Monsieur, la perle même y est presqu'entière.

DUFOURGON.

Mais je ne l'y vois pas.

LE JUIF.

Parbleu! je le crois bien, elle y est dissoute; mais laissez ce flacon débouché au grand soleil, seulement pendant trois ans: le vinaigre s'évaporera, et la perle reparaîtra.

DUFOURGON.

Trois ans, c'est bien long!

LE JUIF.

Tout ce que je peux faire en votre faveur, c'est que, si, au bout de deux ans et demi, vous n'y voyez pas de perle, je reviendrai vous rendre le petit écu que vous allez me donner.

DUFOURGON.

Non, Monsieur, non. Je ne reste jamais en place, je craindrais, en mon absence, un accident au flacon, et la perle et mon argent seraient perdus.

LE JUIF, *lui montrant une plume.*

Eh bien! Monsieur, prenez ceci. Je vous la cède également pour un petit écu, et c'est un marché d'or que vous ferez.

DUFOURGON.

Une seule plume, un petit écu!

LE JUIF.

Ah! Monsieur, je suis désespéré d'avoir vendu au double de ce prix le restant d'un paquet que j'en avais.

DUFOURGON.

Mais il me semble pourtant que c'est très bien vendre.

LE JUIF.

Comment, Monsieur, une plume qui a plus de cinq cens ans!

DUFOURGON.

Vous vous moquez de moi, elle est toute neuve.

LE JUIF.

C'est ce qui prouve plus que tout son antiquité. Cette plume vient du cabinet de Louis V le dernier Roi de France de la seconde race, surnommé *le Fainéant*, et n'a pu, par conséquent, être trempée dans l'encre.

DUFOURGON.

Ah! Monsieur, je n'en veux pas, je craindrais la contagion.

LE JUIF, *montrant une perruque.*

Voyons donc, Monsieur, voyons si vous pourrez résister à cette rareté, qui est bien la plus rare de toute ma collection, et j'ose dire sans prix.

DUFOURGON.

Quoi! Monsieur, cette tignasse toute usée, toute vieille et presque sans cheveux?

LE JUIF.

Comment vieille, Monsieur! il n'y a pas quatre jours que je l'ai faite moi-même.

DUFOURGON.

Quel est donc son mérite? et pourquoi y avez-vous tant économisé les cheveux? il n'y en a presque point.

LE JUIF.

Ah! Monsieur, seulement vingt-cinq cheveux de plus de cette qualité, et ma fortune serait faite.

DUFOURGON.

Comment! que dites-vous?

LE JUIF.

Oui, Monsieur, apprenez que cette perruque, unique dans son espèce, est faite des cheveux de Charles-*le-Chauve*.

DUFOURGON.

Ah! ah! je conçois maintenant pourquoi elle est si peu garnie. Mais, Monsieur, je ne me sens pas encore toute la capacité d'une tête à perruque.

LE JUIF.

Tant pis, Monsieur, tant pis; elles se maintiennent plus long-temps que les autres.

DUFOURGON.

Quoique vous en disiez, je ne m'en soucie point... voyons vos autres objets.

LE JUIF.

J'en ai de toutes les espèces: desirez-vous un morceau de pierre du parapet du Pont-Euxin? Voulez-vous une bouteille de l'eau de la mer Noire, qui, en cas de besoin, peut remplacer de l'encre? Préférez-vous la béquille que Sixte Quint jeta au milieu du Conclave, lorsqu'il fut promu Pape? Voulez-vous la bride de Bucéphale, la palette d'Apelle, un A. B. C. à l'usage des enfans, trouvé parmi les décombres de la grande bibliothèque d'Alexandrie et auquel il ne manque que le Z; un petit reste de corne du bœuf Apis, un morceau du miroir d'Archimède, etc.? En un mot, dites-moi dans quel genre et de quelle espèce vous en desirez: j'en ai, j'en trouve, et j'en fais de toutes les manières.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Monsieur l'antiquaire, n'auriez-vous pas quelques raretés en fait de musique.

LE JUIF.

Vous m'y faites songer. Comment si je n'en ai pas? Je tiens en mes mains la plus étonnante de toutes peut-être. (*Il présente un papier de*

musique.) Voici, Monsieur, la valse favorite composée, chantée et dansée sur le théâtre de Rome, par l'Empereur Néron, au milieu de ses histrions.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Cela doit-être curieux.... permettez que j'y jette un coup-d'œil.... Ma cospetto! que vois-je! c'est une valse que j'ai composée il n'y a pas huit jours.

LE JUIF.

Comment cette valse est de vous réellement?

LARÉMIFASOLFAGINI.

J'en jure par toute mon harmonie.

LE JUIF.

Dans ce cas.... certainement.... elle n'est pas de Néron.... Mais les grands génies se ressemblent. La valse est superbe et digne de lui, et cela m'est égal; je la vendais pour un écu, maintenant je ne vous la céderai que pour deux, si vous le permettez.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Très-volontiers, les voilà. Je vois maintenant que vous connaissez le prix des choses, et que vous savez estimer à leur juste valeur les passions des hommes.

LE JUIF.

Ecoutez, Messieurs.

Air :

Les objets que l'on me voit vendre
D'eux-mêmes n'ont pas de valeur,
L'opinion seule leur fait prendre
Celle qu'y donne l'acheteur.
Mais, dans le siècle où nous sommes,
Ce commerce est d'adoption,
Car tous nos prétendus grands hommes
Payent cher leur opinion.

Elle est bonne ou mauvaise, je vous le laisse à décider. En attendant, Messieurs, je vous salue; grâce à vos passions, j'ai gagné ma journée, et cela me suffit. J'ai bien l'honneur d'être. (*Il s'en va.*)

SCÈNE X.

DUFOURGON, LARÉMIFASOLFAGINI.

DUFOURGON.

Comment, Monsieur Larémifasolfagini, cet escroc vous a escamoté deux écus?

LARÉMIFASOLFAGINI.

Qu'appelez-vous escamoté? Il trouve ma valse superbe, digne de Néron; j'encourage le bon goût et paye une vérité, trouvez-vous que ce soit trop?

DUFOURGON.

Il est vrai qu'on ne les paye, ni ne les prise trop de nos jours, quoiqu'elles rapportent de gros intérêts à ceux qui les écoutent.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Et encore plus à ceux qui en profitent. C'est ce que je vais faire en composant une autre valse.

DUFOURGON.

Prenez garde de retomber dans l'erreur.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Allons donc, vous plaisantez; et mon génie.... je puis dire que je n'ai pas trop d'amour-propre, mais. . . . .

DUFOURGON.

Vous oubliez donc qu'on vient de le taxer à deux écus ! et encore, un Juif !

LARÉMIFASOLFAGINI.

Vous plaisantez toujours, et, ma foi, à votre place j'en ferais autant, car si toutes vos matinées ressemblent à celles d'aujourd'hui, elles inspirent la gaieté, et je vais en composer un Opéra buffa dans lequel je placerai tous les originaux et caricatures que je viens de voir chez vous.

DUFOURGON.

Tous les originaux! ..... l'Opéra sera digne en effet d'avoir votre nom en tête.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Je m'en flatte, Monsieur; mais adieu, je m'en vais trouver Madame Bontems ma fille, pour la dissuader de partir aujourd'hui.

DUFOURGON.

Pourquoi donc cela, Monsieur? J'ai déjà si peu de monde pour la Diligence, et vous voulez encore..... Tantôt vous disiez si bien que vous ne vous mêliez pas de ses affaires.

LARÉMIFASOLFAGINI.

Oui, mais depuis le sang, la nature ont parlé.... et vous concevez aisément que les ronflemens des soupirs de la tendresse paternelle ont excité dans mon cœur ouna transizione qui m'a fait oublier la tonique, pour y substituer ouna fausse quinte qui me remettra dans l'accord parfait; et c'est pour retourner al segno que je vous quitte. (*Il sort et rencontre Paradoxe.*)

SCÈNE XI.

DUFOURGON, PARADOXE.

PARADOXE.

Est-ce ici qu'on s'inscrit pour partir en Diligence?

DUFOURGON.

Oui, Monsieur.

PARADOXE.

Eh bien! Monsieur, je me nomme Paradoxe, et je m'inscris pour une place, surtout s'il n'y en a plus. Il faut avouer que c'est une invention bien utile qu'une Diligence! Et, quand je dis utile, c'est qu'elle ne sert à rien!... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Comment? elle ne sert à rien?...

PARADOXE.

Mais certainement non, puisqu'elle est utile à tous.... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Ah! vous convenez pourtant.....

PARADOXE.

Il faut bien convenir de la vérité, en vous en donnant un démenti. Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Non, Monsieur, ce n'est point égal!

PARADOXE.

Oh! mon Dieu, je vous dis que si! — D'autant plus que c'est tout-à-fait le contraire....

DUFOURGON.

Mais, Monsieur, je ne sais ce que je dois croire, de tout ce que vous me faites l'honneur de me dire?...

PARADOXE.

Croyez ce que vous voudrez, car tenez, entre nous, le noir est si près du blanc, que c'est tout

un, et quand je dis tout un, c'est que j'ai réellement raison, puisque l'un est positivement l'opposé de l'autre.... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

C'est égal, c'est égal!... Mais vous me dites toujours des opposés et des contraires, on ne sait qu'en croire.

PARADOXE.

En vous offrant toujours des opposés et des contraires, je vous laisse le maître du choix, d'autant plus facile, qu'il vous est impossible de le faire.... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Bref, Monsieur, car nous ne finirons jamais, que puis-je pour votre service?

PARADOXE.

Je voudrois savoir, en l'ignorant toujours, quand part votre Diligence?

DUFOURGON.

Dans une couple d'heures, Monsieur.

PARADOXE.

Ah! j'entends; c'est-à-dire après-demain au soir.... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Mais non, Monsieur! Aujourd'hui, dans deux heures, à midi juste.

PARADOXE.

Mais oui, c'est ce que je dis, elle ne part pas du tout, et ce n'est pas son jour peut-être?... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Oh! quel homme! il me feroit donner au diable!

PARADOXE.

Et combien est-ce qu'on paye par place, quand on n'a pas d'argent?

DUFOURGON.

L'on paye un écu pour s'inscrire, et quinze francs en arrivant, en tout dix-huit livres.

PARADOXE.

Eh bien! j'arriverai sans m'inscrire, cela ne fera que quinze francs.... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Parbleu, non, ce n'est pas égal pour le coup! Car vous ne partirez pas sans me payer d'avance.

PARADOXE

C'est justement ce que je dis, je ne veux pas partir moi, et pourvu que j'arrive..... Cela m'est égal.

DUFOURGON.

Mais, Monsieur, pour arriver, il faut....

PARADOXE.

Je le sais aussi bien que vous, il faut ne pas bouger de la place.... Mais cela m'est égal.

DUFOURGON.

Ah! quel homme! quel homme!... Monsieur, je n'ai pas de tems à perdre, et je vous prie finalement de me dire, si....

PARADOXE.

Si! Si!... si tous les *si* étoient connus, il n'y aurait pas de pourquoi! Et comme dit le proverbe: si le Ciel tombait, il n'y aurait pas une seule alouette de prise.

DUFOURGON.

Mais c'est tout-à-fait le contraire que dit le proverbe.

PARADOXE.

C'est ce que je dis, c'est à cause de cela que c'est la même chose, et comme cet autre proverbe, dis-moi qui tu es, je te dirai qui tu n'es pas....

DUFOURGON.

Ah! ça, Monsieur, plaisantez-vous, ou non?

PARADOXE.

Je ne plaisante jamais, Monsieur, je ne fais que rire et me moquer des autres, surtout dans mes jours d'hypocondrie.... Mais c'est égal.

DUFOURGON.

Finalement, Monsieur, voulez-vous que je vous inscrive ou non?

PARADOXE.

Inscrivez, inscrivez, voilà mon écu.... Quand serai-je à Rome?...

DUFOURGON.

Mais ma Diligence va à Lyon, Monsieur.

PARADOXE.

C'est ce que je dis, Lyon, Bordeaux, Calais, cela m'est fort égal; mais dites-moi, seulement, quand arriverai-je à Rome?

DUFOURGON.

Je vous repète que vous n'y arriverez jamais par ma Diligence....

PARADOXE.

Eh! mon Dieu, je sais bien que c'est par celle de vos chevaux, je ne suis pas si poli que de vous confondre avec eux!

DUFOURGON.

Ma Diligence partant pour Lyon, et non pas pour Rome, vous n'y arriverez pas!... M'entendez-vous?...

PARADOXE.

Comment, Monsieur, je n'y arriverai pas? je vous ai payé d'avance, il faut que j'y arrive.

DUFOURGON.

Mais je vous le dis pour la centième fois, je tiens la Diligence de Lyon!...

PARADOXE.

Tout cela m'est égal, Lyon, Calais, Pekin, Nankin, Perkal, tout chemin mène à Rome, je le sais; je vous ai payé en conséquence, donc je dois y être! — Tout ce que je puis faire c'est d'augmenter douze sols sur le prix.

DUFOURGON.

Vous me donneriez douze mille livres, que je ne le pourrais pas, et voilà votre écu que je vous rends!

PARADOXE.

Et moi, je ne le prends pas! Si vous ne me faites pas arriver à Rome, vous aurez à faire à moi!—Serviteur, je m'en vais m'enfermer chez moi, jusqu'au moment que vous viendrez me chercher, et que je ne viendrai pas. Entendez-vous? Serviteur. (*Il sort.*)

DUFOURGON.

Oui, oui, va-t-en!... Et laisse moi tranquille!... Si celui-là n'est pas fou, il n'y en a pas aux petites-maisons; quel singulier personnage! Il m'a presqu'impatienté avec son bavardage, et son *cela m'est égal* pour tout refrain!...., Ah! mais voilà encore quelqu'un.

SCÈNE XII.

DUFOURGON, UN QUAKER.

DUFOURGON.

Monsieur, desirez-vous quelque chose de moi?

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Puis-je savoir ce que c'est?

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Mais enfin, me le direz-vous?

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Voilà un plaisant début!

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Monsieur aime à plaisanter apparemment?

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Mais ne pouvez-vous donc rien de plus que « *il se peut*, *peut-être* et *tout comme un autre*? »

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Ah! je vois, vous allez dire....

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Et puis vous finirez....

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

La conversation, dans ce cas, ne prendra pas une tournure bien brillante.

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Je suis curieux de savoir si elle peut durer.

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Ce serait un vrai phénomène.

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Je vois qu'il faut que j'en fasse les frais à moi seul.

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Monsieur, je tiens le bureau de la Diligence.

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Comment, peut-être? oh! c'est une vérité.

LE QUAKER.

Tout comme une autre.

DUFOURGON.

Non, Monsieur, elle est incontestable celle-là.

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Eh bien! donc, Monsieur, desirez-vous que je vous inscrive pour une place?

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Mais ma Diligence va partir, il faudrait vous décider.

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Et me payer le petit écu en avance et d'usage.

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Daignez donc me le donner.

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Mais, pour peu que vous tardiez, vous courez risque de rester.

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Quel sang froid désespérant!

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Il commence à m'impatienter.

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Au reste, je suis un sot de m'en fâcher.

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON, *à part.*

Essayons plutôt, pour nous amuser, de l'attraper par ses propres réponses.

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON, *à part.*

Faisons-le tomber dans ses propres filets.

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON, *à part.*

Et rira bien alors qui rira le dernier.

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Monsieur, votre conversation est sans doute très-aimable.

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Ce n'est que moi qui suis une bête....

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Attendez donc pour me répondre que j'aie terminé ma phrase. Je disais donc que je suis plus qu'une bête.....

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Le malheureux ne me laisse pas le temps de....

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Mais, Monsieur, écoutez donc.....

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Peste soit de l'original. Je voulais lui dire un tas de sottises, et c'est lui qui m'en dit.

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Voyons, pour nous en débarrasser, prenons-le par la douceur: j'y réussirai peut-être mieux.

LE QUAKER.

Il se peut.

DUFOURGON.

Monsieur, je suis en ce moment très-occupé.

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Je vous l'assure, et vous m'obligeriez sensiblement en daignant vous retirer.

LE QUAKER, *s'en allant.*

Tout comme un autre.

DUFOURGON.

Le ciel soit béni! Je crois que m'en voilà quitte.

LE QUAKER, *revenant.*

Il se peut.

DUFOURGON.

Ouf! il revient, il va m'excéder encore!

LE QUAKER.

Peut-être.

DUFOURGON.

Allons, malgré soi, il faut se résigner.

LE QUAKER.

Tout comme un autre.

Air :

Il se peut, car tout est possible,
Peut-être, car rien n'est certain;
Tout comme un autre est admissible,
Car le tout dépend du destin.
Suivez le sort, même le vôtre,
Et vous éprouverez, soudain,
Que ces trois mots l'un après l'autre
Font l'histoire du genre humain.

Il se peut que je vous aie ennuyé, peut-être en profiterez-vous, tout comme un autre je vous salue.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

DUFOURGON.

Il le faut avouer, voilà un original d'une nouvelle espèce; mais il a du bon, et son laconisme a une certaine philosophie qui ne me déplaît pas. *Il se peut, peut-être,* et *tout comme un autre* font l'histoire du genre humain! Ce n'est que trop vrai.... Moi-même je l'éprouve dans ma situation..... Car enfin *il se peut* qu'il me vienne encore des personnes pour s'inscrire pour ma Diligence : *peut-être* que dans un quart-d'heure elle sera remplie, et qu'alors, *tout comme un autre*, j'aurai le bénéfice de mon état.... Oui; mais *il se peut* aussi que personne ne vienne; *peut-être* que ma Diligence partira vuide, et qu'alors, *tout comme un autre*, j'éprouverai un déficit dans ma caisse.... Le maudit Quaker avait raison de dire que tout dépend de ces trois phrases. Il faut convenir que j'ai passé ma matinée avec un tas d'originaux les uns plus singuliers que les autres; c'est peut-être fort gai, mais quel en est mon profit? Ce matin j'avais sur mon registre cinq places arrêtées, et maintenant je n'en ai plus que trois, grâce à ce fou de Larémifasolfagini auquel il a pris un mouvement de tendresse paternelle, très mal à propos pour mes intérêts.... Mais j'entends, je crois, quelqu'un; je ne me trompe pas.

SCÈNE XIV.

DUFOURGON, GALVAMAGNÉTIQUE.

DUFOURGON.

Que souhaitez-vous, Monsieur?

GALVAMAGNÉTIQUE.

Monsieur, mon nom est Galvamagnétique, docteur en médecine, à la piste, non seulement de tous les nouveaux systêmes de la science, mais venant même d'en créer un qui va placer mon nom au faîte de la gloire et de l'immortalité, par les services et les bienfaits incommensurables dont il fera jouir le genre humain.

DUFOURGON.

Je suis très-heureux, sans doute, d'avoir l'honneur de faire la connaissance d'un personnage aussi illustre; mais, grâce au ciel, je me porte le mieux du monde.

GALVAMAGNÉTIQUE.

C'est ce que tout le monde croit et dit; au reste, cela m'est égal, je ne m'abaisse plus à être un médecin traitant. Ces Messieurs soignent toujours leurs malades avec trop de lenteur, et la mort les leur enlève presque toujours avant qu'ils aient le temps de terminer les cures qu'ils entreprennent. Ils veulent tout bonnement guérir; mon talent prévient les maladies.

DUFOURGON.

Monsieur, c'est le *nec plus ultrà* de la science.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Je vous en réponds. Aussi je ne suis plus qu'un médecin consultant, et, pour être plus sûr de mes succès, je ne visite que des malades qui, comme vous, croyent se bien porter.

DUFOURGON.

Mais, Monsieur, je vous assure que je me sens très bien, qu'il ne me manque rien, et que je ne suis pas malade du tout.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Que je plains votre erreur! aveuglement funeste et dangereux! vous êtes tellement malade, que, si je n'étais promptement accouru à votre secours, toute la faculté n'aurait plus servi qu'à augmenter la pompe de votre convoi funèbre.

DUFOURGON.

Cependant, Monsieur, je mange, je bois, je dors très bien: que me manque-t-il donc, s'il vous plaît?

GALVAMAGNÉTIQUE.

Il vous manque, que cela ne peut durer, et qu'avant un mois peut-être, vous viendrez vous-même implorer mon secours.

DUFOURGON.

Mais par quelle raison, et quel symptôme si effrayant voyez-vous donc en moi?

GALVAMAGNÉTIQUE.

Le symptôme le plus alarmant de nos jours, symptôme qui précède les plus grands maux, et qui n'est, malheureusement, que trop commun : en un mot, un symptôme qui annonce en vous une suppression subite de ce fluide vital qu'on nomme INTÉRÊT, accompagné d'un rengorgement d'obstacles qui en arrêtent la circulation.

DUFOURGON.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous comprendre.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Je vais m'expliquer. N'est-il pas vrai que vous éprouvez en ce moment un certain je ne sais quoi qui vous porte à la tête, et vous procure une espèce de gène qui finirait par en être une très-véritable, si, pendant un temps consécutif, votre Diligence ne partait que comme aujourd'hui, et rien qu'avec trois passagers. Qu'en dites-vous?

DUFOURGON.

Il est vrai, Monsieur, que je m'en occupais dans ce moment, et que cela me faisait faire de tristes réflexions.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Eh bien! Monsieur, pour peu que ces circonstances fâcheuses durent encore quelque temps, n'est-il pas vrai que vous éprouveriez une tension pénible dans tout le nerf des affaires? que

vous sentiriez également un relâchement total dans les parties du gain et du profit? qu'il vous faudra recourir à des moyens extrêmes? que ces moyens peuvent manquer? qu'alors le coup peut porter au cœur? que vous pouvez même en perdre la tête? et qu'enfin une mort subite en sera la suite? car la banqueroute aura déjà gangréné tous les sucs nutritifs de votre existence.

DUFOURGON.

Ah! mon Dieu, vous me faites trembler par ce tableau des maux à venir que je dois endurer. Mais avant de vous demander si vous pouvez y apporter quelque remède, oserai-je vous prier de satisfaire ma curiosité, et de me dire comment vous savez que je n'ai jusqu'à présent que trois place prises pour ma Diligence.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Monsieur, c'est par une suite de ce nouveau systême que j'ai su me former, et dont j'ai trouvé le principe chez les Anciens.

DUFOURGON.

Comment cela, Monsieur?

GALVAMAGNÉTIQUE.

Oui, Monsieur, tous les Anciens, de même que les Modernes les plus doctes, s'accordent à dire et sont convenus qu'il n'y a pas de héros pour son valet de chambre; moi, connaissant le rapport intime qui existe entre le moral et le

physique de l'homme, j'ai voulu éprouver la force de cette vérité sur ce dernier, et j'ai vu, en effet, par maintes et maintes expériences, qu'il n'y a pas de héros pour son valet de chambre, même au physique. Depuis cette découverte je ne vais jamais voir un malade sans m'être adressé préalablement depuis le dernier des marmitons jusqu'à l'Intendant de la maison, s'il y en a un, et dès que tout ce qui l'entoure m'a bien mis au fait de son caractère, de ses besoins, de ses mœurs, de ses occupations, de ses goûts, de ses passions, et, en un mot, de tout ce qui regarde mon héros, je devine ce qu'on ne veut pas m'avouer, et même, sans tâter le pouls à mon malade, je détermine aussitôt sa maladie, son siége principal et la manière de la traiter avec succès. C'est ainsi, Monsieur, qu'avant d'entrer chez vous, un des conducteurs de votre Diligence et quelques chevaux un peu trop maigres, m'ont fait reconnaître le symptôme des maux qui vous affligent.

DUFOURGON.

Il faut avoir une profonde connaissance des hommes pour les traiter d'après votre systême, et je doute que vous ayez beaucoup d'amateurs à le suivre.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Tant pis pour eux, Monsieur, tant pis, car j'ai opéré des miracles par son moyen, et il m'est arrivé de guérir des malades sans les avoir vus, et sans avoir outre-passé leur antichambre.

DUFOURGON.

C'est un peu fort.

GALVAMAGNÉTIQUE.

C'est pourtant ainsi, et vous allez en juger. J'apprends, il y a six à sept mois, qu'un grand seigneur très en faveur à la cour et à la ville, était malade. Je me rends à son hôtel.... Pas une voiture à sa porte; cela me frappe, et j'en prends note. Je demande au Suisse, en lui glissant la petite monnaie d'usage dans la main, si Son Excellence était visible. Mais lui, au lieu de me répondre, me dit avec ironie, en me montrant ma trop petite pièce: qu'est-ce que c'est que cette bagatelle? Voyant que le coquin voulait jouer de son reste, je répliquai: pardon, mon ami, je me suis trompé, et j'ajoutai un gros écu à la petite bagatelle. Alors il me dit de le suivre, et qu'il allait me faire parler au premier valet de chambre de Monseigneur.

DUFOURGON.

Quoi! cela se paie plus cher que l'entrée dans ma Diligence?

GALVAMAGNÉTIQUE.

Oui, mais le voyage est bien plus pénible! Je le suivis donc. J'entre dans un petit appartement où je vois un jeune homme très bien mis, d'un embonpoint au-dessus du commun, assis dans un fauteuil, lisant nonchalamment un roman de Pigault-le-Brun, et placé vis-à vis d'une petite

table sur laquelle on voyait un reste de pâté aux truffes du souper de son maître, avec une bouteille de Clos-Vougeot. Je lui dis: Monsieur (car les valets des grands Seigneurs sont bien plus Monsieur que nous), Son Excellence est, dit-on, indisposée? vu que les hommes, en place ne sont jamais malades. Oui, me répondit-il, Monseigneur ne sort pas depuis trois jours.—Est-il venu beaucoup de monde s'informer de sa santé? La Cour, sur tout, a-t-elle envoyé? Il répondit: peut-être, mais nous ne le savons pas. C'est encore une prérogative de cette classe de valets de parler au pluriel, vu le nombre de leurs compères et commères. Je demandai avec qui Monseigneur se trouvait pour le moment? — Avec tous les médecins de la ville, qu'on a rassemblés pour une consultation. — Qu'en disent ces Messieurs? — Les uns soutiennent que c'est la suite d'une indigestion; les autres prétendent que c'est de la bile répandue. — Le médecin de la Cour est-il de la consultation? — Sans doute. — Et quel est son avis? — Il soutient que l'excès du travail et les veilles ont épuisé tous les moyens de Son Excellence, et il lui conseille d'aller prendre les eaux dans l'étranger.—Ah! ah! m'écriai-je aussitôt, la maladie de Monseigneur m'est connue, et j'entreprends sa cure.

DUFOURGON.

Quoi! Monsieur, ce peu de mots vous ont suffi?

GALVAMAGNÉTIQUE.

Ecoutez et vous verrez. Monsieur, dis-je au valet de chambre, toute la faculté se trompe sur

le mal de Son Excellence, j'en ai découvert le vice radical, je suis sûr de l'extirper, de le remettre dans son premier état, et de lui rendre toutes ses forces et sa vigueur. Ces dernières paroles chatouillèrent furieusement l'oreille de mon valet de chambre; car ces Messieurs sont d'une nature différente des autres, et un certain magnétisme animal les attache tellement à leurs maîtres, que, dès qu'il se trouve mal, ils en pâtissent également, au point que si le maître fait une chûte, ils en sont autant blessés que lui-même.

DUFOURGON.

C'est singulier: c'est tout comme avec mes bêtes: un des chevaux du timon de ma Diligence n'a qu'à tomber pour arrêter et embrouiller tous les autres, mais voyons la fin de vôtre récit, s'il vous plaît.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Bref, je demandai une plume et de l'encre, et, m'adressant à toute la Faculté, j'écrivis: « La maladie de Monseigneur n'est ni indigestion, ni bile répandue, et il n'y a que des ignorans qui puissent la regarder comme une suite d'un excès de travail. Son mal, tout simplement, est ce qu'on appelle une ambition rentrée, et dont l'âcreté a formé un abcès auprès du cœur, à cause de la faiblesse des facultés. J'ordonne, pour le moment, de lui faire prendre toutes les deux heures

une poudre calmante de résignation, mêlée pourtant avec un grain de philosophie, pour adoucir l'âpreté du remède. Après trois semaines de ce traitement, il faudra y ajouter des bains de patience, et un exercice modéré, tel par exemple que de faire journellement vingt à trente tours dans quelques antichambres où le baromètre est au beau fixe, ce qui, plus que tout, rendra à Monseigneur sa vigueur et ses forces.» En un mot, Monsieur, j'envoyai mon ordonnance; elle fut exécutée, et j'ai appris hier que depuis quinze jours à peu près Son Excellence avait déjà reparu à la Cour. C'est ainsi que j'ai su le remettre sur pied sans avoir outre-passé son antichambre.

DUFOURGON.

Certes, voilà, je vous l'avoue, une cure admirable et qui vous fait le plus grand honneur: elle m'inspire tant de confiance en votre talent, que je vous prie de me dire s'il y a quelque remède pour les maux dont vous me menacez.

GALVAMAGNÉTIQUE.

En attendant une cure en règle, qui vous paraîtrait peut-être trop pénible à suivre, je vais vous conseiller quelques palliatifs. Prenez tous les matins, en vous réveillant, une forte dose d'espérance, et cela vous fera végéter le reste du jour: et, pour calmer les douleurs de la crise que vous attendez aujourd'hui, voici, Monsieur, deux petits écus pour m'inscrire pour deux places.

DUFOURGON.

Ah! vous êtes en effet un homme étonnant, et je me sens déjà beaucoup mieux, depuis ce que vous me dites.

GALVAMAGNÉTIQUE.

C'est encore une preuve que pour guérir ceux que je traite, je n'ai pas besoin de connaître leurs maladies, mais seulement leur état, leur profession ou leurs métiers, et en conséquence mes recettes sont toutes prêtes.

Air : *Mon honneur dit que je serais coupable.*

Pour réveiller un juge et sa justice,
Je sais donner un remède excitant;
Tout au contraire à ceux de la police,
Très à propos, j'administre un calmant.
Aux Courtisans le sel est nécessaire;
Un vomitif à Messieurs les Fermiers;
Et je permets au brave militaire
De se nourrir tant et plus de lauriers.

DUFOURGON.

C'est très bien, Monsieur, très bien; mais dans tout ceci vous ne dites rien du beau sexe.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Oh! la manière de traiter les femmes est beaucoup plus simple. Il faut seulement éviter de les trop irriter, l'inflammation serait à craindre.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

DUFOURGON, GALVAMAGNÉTIQUE, MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE, *derrière la coulisse.*

Ah! ciel, où suis-je? au secours! je n'en puis plus! j'en mourrai!

DUFOURGON.

Qu'entends-je? qu'est-ce que c'est que ce bruit dans ma cour?

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE, *de même, sans paraître.*

Par grâce, par charité! quelques sels! quelqu'esprit! car j'y succomberai!

DUFOURGON.

Quelqu'un se trouve mal, courons, Monsieur le Docteur. *(Ils sortent tous deux et ramènent Mademoiselle de la Grimaceaudière qu'ils placent dans un fauteuil.)*

GALVAMAGNÉTIQUE.

Ce ne sera rien, rassurez-vous, Madame.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ouf! Aie! ah! Messieurs, que je vous ai d'obligations! sans vous, je crois que tout serait fini pour moi, et je ne sais pas comment j'aurais pu traverser la cour.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Mais, quel accident inopiné vous a mis dans cet état ?

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ah ! mes chers Messieurs, je venais ici pour prendre des places dans la Diligence....

DUFOURGON.

C'est moi, Madame, qui en tiens le bureau.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Eh bien ! Monsieur, je n'ai pu entrer dans votre cour en équipage, à cause des embarras ; j'ai donc été obligée de la traverser à pied, ce que j'ai fait.....

DUFOURGON.

Et que vous y est-il survenu, s'il vous plaît, pour vous effrayer à ce point?

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Rien, Monsieur, rien; mais j'y ai senti une odeur de fumier qui m'a tellement agacé les nerfs, que je n'ai pu y résister, et que, quand j'y pense seulement, je sens.....

GALVAMAGNÉTIQUE.

Quoi! ce n'est que cela, Madame?

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ah! Monsieur, c'est plus qu'il n'en faut pour crisper des nerfs aussi délicats que les miens.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Il est vrai que c'est singulier.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ah! vous ne connaissez pas mes nerfs!.... mes nerfs!!.... ce sont des fils d'araignée.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Il y paraît.

DUFOURGON.

Madame, je vous demande pardon, ce sont apparemment les chevaux de ma diligence qu'on aura déjà amenés.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Des chevaux!..... mais est-ce qu'on tient de ces animaux dans une bonne société?

DUFOURGON.

Madame, ils sont à leur place dans la cour.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Vous auriez dû, au moins, les faire retirer pour mon passage, puisqu'il n'y en a pas d'autre pour parvenir jusqu'à vous.

DUFOURGON.

Je ne savais pas que j'aurais l'honneur.....

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Il est vrai, pardon, Monsieur; je suis encore si troublée, que je ne sais trop ce que je dis.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Y a-t-il long-temps que Madame a les nerfs aussi irritables?

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Hélas! une suite de malheurs accumulés, et les pertes les plus sensibles pour le cœur, les ont mis dans l'état de délabrement que vous voyez.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Madame me permet-elle de lui tâter le pouls?

DUFOURGON.

Que vous êtes heureuse, Madame, que ce soit le fameux docteur Galvamagnétique qui vous demande cette permission.

GALVAMAGNÉTIQUE.

L'agitation de ce petit pouls mutin dénote une sensibilité des plus extrêmes et des plus délicates.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ah! aimable docteur, que vous dites bien! Il est vrai, je ne vis, ne respire et ne mourrai que par sentiment. Le sentiment seul fait mon existenee.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Oserais-je, sanstrop d'indiscrétion, vous demander de quelle espèce étaient les malheurs qui vous ont accablée? Je ne crois pas que ce soit l'amour.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

L'amour! non.... non, Monsieur, je ne connais les tourmens de cette passion que par ceux que j'ai, sans le vouloir, fait endurer aux autres.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Peut-être que l'intérêt, la perte de quelque bien, un procès, une fortune considérable......

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Fi donc, Monsieur, fi donc! l'intérêt, quelle horreur!

GALVAMAGNÉTIQUE.

Serait-ce par malheur la perte de quelque personne, objet de votre tendresse?

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ah! vous r'ouvrez ma plaie encore toute saignante! Oui, c'est justement cela! des pertes irréparables arrivées coup sur coup! ... Jugez-en vous-même. Il y a six mois à peu près que j'ai eu le malheur de perdre Fifi. A peine revenue d'un coup aussi sensible, et quelques semaines après, Chouchou expira dans mes bras! Jugez de mon état et dans quelle affreuse situation je devais me trouver! Non content de ces deux arrêts, le sort m'en réserva un troisième pour m'abattre tout-à-fait, et, vendredi dernier, à midi et trois-quarts, l'aimable et douce Cocotte passa dans les convulsions!!

GALVAMAGNÉTIQUE.

En effet, trois malheurs aussi rapprochés ont dû vous terrasser! Fifi, Chouchou et Cocotte étaient sans doute Monsieur votre époux, Monsieur votre fils et Mademoiselle votre fille.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Plût au ciel que cela fût! Mais je ne suis pas mariée, je suis une jeune et riche héritière, et pupille encore.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Ah! ah!

DUFOURGON.

Je ne m'en serais jamais douté.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Ces trois objets que vous pleurez, vous étaient sans doute attachés par les liens.....

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Par les liens du sentiment le plus tendre et le plus désintéressé! Fifi était le plus joli serin de Canarie possible, toujours perché sur ma tête; Chouchou, un petit épagneul charmant, sans cesse sur mes genoux; et l'intéressante Cocotte, une chatte toute blanche, qui n'attrapait que des mouches, et encore à mes pieds.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Je conçois maintenant combien vous devez vous trouver isolée, après des pertes de cette espèce, et entourée, comme vous l'étiez, par ces différens objets, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Aussi il ne me reste plus que mon Favori, pour me faire passer mes vapeurs quand elles me prennent.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Ah! vous avez encore un favori?

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Il faut bien tenir à la vie par quelque chose. Oui, Monsieur, un animal délicieux !

GALVAMAGNÉTIQUE.

Il doit l'être, Madame, s'il est votre favori.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Vous voulez dire délicieux..... et vous ne vous trompez pas : c'est le plus aimable sapajou qu'on puisse voir ! Mais, hélas ! il me donne déjà aussi des transes mortelles. Il me semble que ses nerfs sont attaqués comme les miens ; depuis hier je lui trouve un air triste et abattu ! Et c'est ce qui m'a déterminée à entreprendre un voyage pour lui procurer un climat plus chaud, et je viens, en conséquence, ici vous demander quatre places dans la Diligence.

DUFOURGON.

Je suis désespéré, Madame, de ne pouvoir vous satisfaire, je n'en ai plus que trois à vous offrir : car Monsieur le Docteur vient d'en retenir deux pour son compte.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ah ! le cher Docteur m'en cédera une, et nous aurons le plaisir de faire le voyage ensemble.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Impossible. Je prends avec moi un collègue de la Faculté, pour une consultation qu'on m'a payée d'avance.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Mais vous concevez bien aussi qu'une personne de mon nom, qu'enfin Mademoiselle Aspasie-Lucrèce de la Grimaceaudière, puisqu'il faut me nommer, ne peut pas bouger, malgré son incognito, sans une femme de chambre et au moins un valet.

DUFOURGON.

Je le conçois, mais cela ne fait justement que trois places.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Et mon Favori ?

DUFOURGON.

Ah! pardon, je l'oubliais.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Mais, Madame, ne pourriez-vous laisser votre favori ? Je crois même qu'un voyage.....

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

O ciel! qu'osez-vous me proposer ? Que j'abandonne Favori! Mais, je vous le répète, ce n'est que pour lui que j'entreprends ce voyage. Tenez, Docteur, partez plutôt seul, sans collègue; et quant aux frais de la consultation que vous devrez rembourser, je m'en charge avec plaisir.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Dans ce cas, Madame, et rien que pour avoir l'honneur de vous accompagner, tout ce que je peux faire est, sans abandonner mon collègue, de prendre votre favori sur mes genoux.

MADEM. DE LA GRIMACEAUDIÈRE.

Ah ! vous me rendez la vie ; mais je crains, Docteur, qu'il ne vous incommode par ses gambades continuelles : car il ne fait que sauter des genoux à la tête, et de la tête aux épaules.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Je tâcherai de le calmer.... D'ailleurs un favori, qui n'a d'autre mérite que son nom, pèse ordinairement sur les épaules d'autrui.

DUFOURGON.

Ainsi, nous voilà tous les trois d'accord, et ma Diligence va partir remplie.

GALVAMAGNÉTIQUE.

Eh bien ! Monsieur Dufourgon, vous voyez que mon palliatif de l'espérance a déjà fait son effet.

DUFOURGON.

Oui, je vous en remercie, et Mademoiselle aussi, car

Air :

Grâce à vous deux, ma Diligence
Peut se promettre un heureux sort ;
Mais il me manque l'assurance
De son arrivée à bon port.
Quand je saurai qu'elle a su plaire,
Je ne formerai plus de vœux !
Un seul BRAVO m'est nécessaire
Pour me rendre le plus heureux.

FIN.

